

289 L. IV

Ex Libris
BIBLJOTEKI
PUBLICZNEJ
IMIENIA
STEFANA HEMPLA
SEJMIKU
RADOMSKIEGO
W RADOMIU.
J. B.

HISTOIRE

DE

L'ANARCHIE DE POLOGNE.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DES ARTS ET MANUFACTURES, RUE J.-J. ROUSSEAU, N°. 14.

214

HISTOIRE

DE

L'ANARCHIE DE POLOGNE,

ET DU DÉMEMBREMENT DE CETTE RÉPUBLIQUE,

PAR CL. RULHIÈRE.

Suivie des Anecdotes sur la révolution de Russie, en 1762, par le même auteur.

TOME QUATRIÈME.

Z KSIĘGOZBIORU STEFANA HEMPLA

PARIS,

DESENNE, libraire, palais du Tribunat, n°. 2;

A la LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, chez H. NICOLLE, rue des Petits-Augustins, n°. 15;

Et DESENNE jeune, palais du Tribunat, galerie Virginie.

1807.



WOJEWÓDZKA
BIBLIOTEKA PUBLICZNA
-1- 26-600 RADOM
księgozbiór przedwojenny
16094

HISTOIRE
DE POLOGNE.

LIVRE XII (1).

Le divan recherche l'alliance des cours de Vienne et de Versailles.

Pendant qu'on fortifiait les Dardanelles et que ces travaux précipités éloignaient le péril qui avait menacé la capitale, on chercha des secours pour la continuation de la guerre. Le divan gouverné, sous un prince religieux, par les décisions des gens de loi, avait jusqu'alors fer-

(1) Intitulé : Seconde partie du livre 11, dans le manuscrit de Rulhière.

mé l'oreille à toute proposition d'alliance. Soigneux d'écarter tout ce qui aurait rendu la guerre plus animée et la paix plus difficile, ces interprètes des livres sacrés avaient soutenu que la loi mahométane défend tout recours à des étrangers, lorsque les Musulmans peuvent se suffire à eux-mêmes. Ramenés par l'épouvante à une plus saine politique, ils décidèrent que le moment était venu où les maximes religieuse permettaient de rechercher des secours étran-gers. On proposa donc un traité d'alliance a cours de Vienne et de Versailles; et dans le dessein de former plus promptement une nouvelle escadre, on sollicita de la France la vente de quelques vaisseaux; on lui offrit pour prix de cette complaisance la restitution des lieux saints aux catholiques, et d'autres objets auxquels le gouvernement français avait, dans les anciens temps, attaché une grande importance. Mais à cette même époque un nouveau désastre acheva d'accabler l'empire ottoman.

Suite des entreprises des Russes; 1°. par la Géorgie.

Des trois autres entreprises que les Russes avaient faites, l'une par la Géorgie, l'autre par les embouchures du Tanaïs, l'autre par le pays des Tartares; la première, il est vrai, avait entièrement échoué. La Géorgie, située au midi du Mont-Caucase, est divisée entre deux

souverains, tributaires l'un des Persans et l'autre des Turcs. Celui qui dépend de la Perse avait, depuis que ce royaume était déchiré par des guerres civiles, cherché la protection des Russes: mais on ne lui avait donné jusqu'alors que de perfides secours, trop faibles pour l'affranchir d'un joug étranger, suffisans pour l'asservir peu à peu au joug nouveau qu'on espérait lui imposer. On n'avait même permis à aucun Géorgien de s'instruire en Russie dans les arts militaires. Ce fut par cette contrée qu'une armée de trois ou quatre mille Russes, conduite par un général étranger, et ne doutant pas de se faire joindre par les troupes géorgiennes, entreprit d'attaquer les provinces de la Turquie asiatique, et de s'avancer en face de Constantinople sur l'autre rivage du Bosphore. Mais cette petite armée était totalement dépourvue d'argent, de munitions et d'artillerie. Ces peuples ne se trouvèrent point en état d'en seconder les efforts, il ne fut possible ni d'emporter les moindres forteresses, ni même d'ébranler la fidélité de l'autre royaume soumis à la Porte Ottomane; et le pacha de Trébisonde, quoique révolté lui-même contre le grand-seigneur, en se défendant d'un côté contre les Turcs, repoussa

de l'autre, la petite armée russe qui se hasarda dans son gouvernement.

2°. Par les Palus Méotides ; et à cette occasion, combien est importante pour l'empire ottoman, la navigation de la Mer-Noire.

La flotte qu'on armait dans le port d'Azof à l'embouchure du Tanaïs, et qu'on devait conduire autravers des Palus-Méotides jusques sur la mer Noire, pouvait être plus dangereuse pour l'empire ottoman et pour la ville même de Constantinople, que l'autre flotte amenée de si loin jusques sous le feu des Dardanelles. En effet toute la sûreté de cet empire tenait au soin qu'il avait eu de dominer seul sur tous les rivages de la mer Noire. Si les navigateurs l'ont redoutée dans tous les siècles, et si de fréquens naufrages ont toujours justifié leur effroi, il faut cependant remarquer que ses eaux se versent avec impétuosité dans le Bosphore sur lequel Constantinople est bâtie; que les vents du nord, ordinaires en ces climats, peuvent, en moins de soixante heures, amener de ses extrémités à l'entrée de ce détroit, et qu'à peine en a-t-on franchi le passage, le sérail et la ville même de Constantinople se présentent en point de vue dans un lointain. Deux faibles forteresses défendent cette entrée; mais les vaisseaux entraînés par la double force du courant et du vent peuvent traverser aisément le feu de ces mauvais chateaux, et venir en peu d'heures mouiller au pied du sérail.

Ainsi, cette violence des courans, et cette constance des vents du nord, obstacles que la nature s'est plu à réunir pour la défense des Dardanelles, se réunissent au contraire pour favoriser les navires qui arrivent de cet autre côté, et leur faciliter l'accès de cette capitale. Une foule d'événemens attestent la grandeur de ce péril. C'était par cette mer, et en sortant des embouchures du Boristhène, que les anciens Russes venaient sur des flottes de deux mille barques menacer autrefois cette métropole de l'empire d'Orient. Les Génois, dans le temps où ils étaient maîtres de quelques ports sur ces rivages, ont malgré la faiblesse de leur république fait trembler les empereurs grecs. Les Cosaques de l'Ukraine, avant qu'ils fussent contenus par les forteresses baties aux embouchures du Boristhène, et depuis ce temps encore, quand ils se furent rendus maîtres de la ville d'Azof, se sont fait redouter jusques dans les mers du sérail. Ces fameux empereurs ottomans, véritables fondateurs de cet empire, les Mahomet-second et les Sélim, occupés d'assurer de toutes parts leur domination nouvelle, avaient eu soin de ne laisser sur les bords de cette mer, aucun peuple qui ne fût soumis. Mais depuis la fin du dernier siècle, la liberté d'y naviguer était devenu l'objet de l'ambition des Russes. Deux fois

ils s'étaient emparés de cette même ville d'Azof, deux fois ils avaient été obligés de restituer cette conquête. On avait enfin stipulé que cette ville serait rasée et son port détruit. Mais l'incroyable négligence que portaient aujourd'hui les ministres turcs dans toutes les parties de l'administration, avait laissé les Russes, au commencement de cette guerre, s'emparer de ces ruines, occuper ce port pour la troisième fois, et aussitôt ils y avaient fait descendre tout ce qui restait encore de leurs anciens armemens sur le Tanaïs. Les eaux de ce fleuve, répandues hors de ses rivages, dans ces lieux depuis longtemps inhabités, se trouvèrent par tout si basses, et leur lit si encombré de sable et de vase, que les navires y demeurèrent enfoncés. On ne connaissait plus les sondes des différens passages. Le vice-amiral qui devait conduire cette expédition, revint à Pétersbourg, se plaindre qu'il n'avait trouvé ni agrès, ni cordages, ni munitions de guerre, ni aucun homme assez intelligent pour le seconder; et les espérances qu'on avait fondées sur cet armement furent remises à l'année suivante, si la guerre durait encore.

5°. Sur les petits Tartares; et à cette occasion, leur origine, leurs mœurs, leur gouvernement et leur situation.

Mais l'entreprise sur le pays des Tartares ouvrit enfin aux Russes un accès vers cette mer;

accès plus commode pour leur navigation, et bien plus dangereux pour l'empire ottoman, que ne l'eût été leur établissement sur les Palus-Méotides. Car les Turcs, en restant maîtres du détroit qui communique de ces Palus avec la mer, et en s'y fortifiant, comme ils l'avaient fait au commencement de ce siècle, auraient pu rendre la possession d'Azof inutile; mais celle des rivages qu'occupaient les Tartares allait assurer aux Russes des avantages inappréciables, et qui pourraient également ou satisfaire ou accroître leur ambition. Le nom de liberté fut employé pour séduire les Tartares, comme il l'avait été pour séduire les Grecs. Mais tout était différent entre ces deux nations.

Ces peuples pasteurs et belliqueux, connus en Europe sous le nom de *Petits Tartares*, qui occupaient alors toutes les côtes septentrionales de la mer Noire, sont un reste des armées de Gengis-Kan; et de nos jours encore, ils avaient pour souverains les descendans du fils aîné de ce conquérant. Ils sont issus de cette race antique qui habite, de temps immémorial, de vastes plaines au centre de l'Asie, d'où ses essains innombrables ont si souvent inondé le monde. On sait, et nous avons déjà eu occasion de le rappeler à nos lecteurs, que toutes les na-

tions tartares, dans leur barbarie primitive, regardent l'habitation des villes comme une dégradation de l'espèce humaine, et n'ont point d'autre habitation que des tentes, d'autres richesses que leurs troupeaux, d'autres remparts que leur courage. Rappelons encore ici que la nécessité de conserver toujours autour d'eux une immense étendue de pâturages, ne leur laisse souffrir aucun voisin, et que, malgré la fainéantise habituelle de cette vie pastorale, ils sont dans un état perpétuel de guerre contre toutes les nations qui les approchent. Ils doivent en effet s'environner de solitudes, où ils puissent nourrir d'innombrables troupeaux, et changer de campement suivant les différentes saisons de l'année. Ils ne combattent qu'à cheval; et ce fut dans tous les siècles la plus rapide cavalerie connue dans l'univers. Leurs plus nombreuses armées sont autant de troupes légères, qui ne traînent jamais avec elles ni bagages, ni vivres, ni munitions; qui traversent à la nage les fleuves les plus impétueux, franchissent les montagnes les plus escarpées, aussi promptes dans leurs fuites que dans leurs incursions; formées à une subordination sévère par le respect de chaque troupe pour son chef particulier, et de ceux-ci pour leur chef suprême;

observant dans leurs retraites simulées, dans leurs attaques tumultueuses, dans cette inconcevable promptitude avec laquelle elles se dispersent ou se rassemblent, un ordre que nos plus savantes disciplines n'ont point encore atteint. La dévastation suit leurs armées; et ils se vantent « que l'herbe ne doit plus croître où ils « ont passé en ennemis ». Leur vie errante ne leur permettant pas d'être partagés, comme nous le sommes, en citoyens d'une même ville, en habitans d'une même province, ils le sont en tribus. Un Tartare regarde comme sa patrie la horde vagabonde dans laquelle il est né. Ces hordes ou tribus obéissent de génération en génération aux mêmes familles; et chacune de celles-ci reconnaît pour chef le plus vieux de sa lignée. Les traditions généalogiques tiennent ainsi à tous leurs usages; et dans leurs subdivisions nombreuses, le Tartare le plus grossier n'ignore point la tribu originaire dont sa horde est issue. Dans leur extrême ignorance, un instinct naturel et conforme à leurs mœurs, les porte à aimer la géographie : c'est le sujet ordinaire de leurs entretiens. Leurs connaissances en ce genre ont étonné les hommes les plus versés dans cette science. Des traditions fidèlement transmises conservent parmi eux le souvenir de

tous les pays qu'ont parcourus leurs ancêtres; et chacun d'eux, sans se tromper jamais sur le but auquel il veut atteindre, peut traverser sans route et sans indication précise, comme sans gîte et sans vivres, les plus immenses solitudes. Cette race d'hommes, si multipliée et si ancienne, est remarquable par des traits particuliers, un visage large et plat, des yeux bridés par les paupières, mais vifs et brillans, les dents du plus éclatant émail. Quelques tribus, séparées depuis plusieurs milliers d'années, ont des traits plus remarquables encore, et quelques-unes des traits hideux, tels qu'autrefois les Huns, et aujourd'hui les Bas-Kives et les Kalmoulks.

Gengis-Kan avait assujetti presque toutes les tribus tartares; et devenu le seul souverain d'un peuple si nombreux, que de telles mœurs rendaient si formidable avant l'invention de l'artillerie, il étendit facilement ses conquêtes sur une grande moitié du continent de l'Europe et de l'Asie, détruisant toutes les villes qui avaient été fondées dans les contrées originaires des Tartares, et ne laissant de villes que dans les pays qu'il regardait comme esclaves. L'héritage du fils aîné de ce conquérant fut une vaste domination, depuis les frontières de la Pologne jusqu'à l'orient de la mer Caspienne; elle n'avait

point d'autre capitale que la mobile résidence du kan, connue dans ces climats sous le nom de *la horde dorée*, à cause de l'espèce de faste que lui donnaient les dépouilles de tant de nations vaincues, et les ornemens d'or que portaient ces Tartares grossiers sous leurs tentes de feutres, et sur leurs vêtemens de peaux de brebis. On se souvient encore dans ces contrées qu'ils s'étaient plu à réduire l'orgueil moscovite aux humiliations les plus abjectes. Lorsque les envoyés du kan arrivaient à Moscou pour chercher le tribut, consistant en oiseaux de proie, en fourures choisies et en quelque modique somme d'argent, le grand-duc sortait de sa ville à leur rencontre, à pied, la tête nue, tenant en main un vase rempli de lait de jument, boisson la plus agréable à toutes les nations tartares; et pendant que l'envoyé buvait, si quelque goutte tombait sur la crinière du cheval, le prince russe était obligé de l'essuyer avec sa langue. Des guerres intestines démembrèrent cet empire; et dans ce même temps les Moscovites, ayant reçu de l'Europe les armes à feu, inconnues à toutes les nations asiatiques, parvinrent à secouer le joug, et s'emparèrent ensuite des royaumes de Casan et d'Astracan, qui avaient fait une des plus belles parties de cet empire tartare.

Par ces conquêtes des Moscovites, les Tartares de la Crimée ou ancienne Tauride, ceux des plaines limitrophes, ceux qui habitent au pied du mont Caucase et dans ses vallées, se trouvèrent séparés entièrement des immenses contrées au centre de l'Asie, qui avaient vomi tant d'inondations de barbares sur tous les pays civilisés. Ces nations ainsi séparées des plaines appelées la *Grande-Tartarie*, furent désormais nommées en Europe les *Petits Tartares*.

Pendant que cette grande révolution s'opérait dans le Nord, la ville de Constantinople tomba au pouvoir des Turcs, et l'empire grec fut entièrement éteint. Les Turcs, trop prévoyans alors pour ne pas assurer de toutes parts leur nouvelle conquête, ne tardèrent pas à s'emparer de tous les rivages de la mer Noire. Les Petits Tartares, toujours en proie à de sanglantes dissensions, erraient sur tous les bords septentrionaux de cette mer. Mais tout changeait pour cette nation par le voisinage des Turcs. La loi musulmane, depuis long-temps embrassée par ces Tartares, ordonne qu'il n'y ait qu'un seul représentant de la divinité dans tous les pays qui ne sont pas séparés par des mers ou par des empires infidèles : ainsi leur assujétissement à l'empereur ottoman, désormais reconnu pour le

successeur des califes, devenait pour eux un point de leur religion. Mahomet II conçut, avec autant de grandeur que de prévoyance, le projet de les réunir une seconde fois sous un seul kan. « Il craignit, disent les historiens turcs, « que les Moscovites, dont la puissance commençait à s'accroître, ne continuassent à « profiter de ces longues divisions des tribus « tartares »; et il voulut former à l'empire ottoman un boulevart contre l'ambition de ces chrétiens septentrionaux.

Il renvoya donc en Crimée avec de puissans secours, un prince nommé Mengli-Guerai, qui avait déjà régné sur quelques tribus. La capitulation signée entre ces deux princes, a été jusqu'à ces derniers temps, la base de la subordination des Tartares. Voici ce monument barbare tel qu'il existait dans les archives de Crimée.

Mengli-Guerai jure pour lui et ses successeurs à perpétuité, une soumission et une fidélité inviolable à la Porte. Il consent que les kans de la petite Tartarie soient mis sur le trône par le grand seigneur, et promet que lui et ses successeurs feront la paix et la guerre pour les intérêts de l'empire ottoman, aux conditions suivantes : « Le grand-seigneur ne placera jamais sur le

« trône de Tartarie, qu'un prince de la fa-
« mille de Gengis-Kan et de la branche de
« Guerai. La Porte ne pourra jamais pour quel-
« que raison que ce soit, faire mourir un kan
« ni aucun prince de la maison Guerai. Les
« états du kan et même toutes les terres que
« les princes de son sang posséderont ailleurs,
« seront inviolables pour ceux qui viendront
« s'y réfugier. Dans les mosquées en Tartarie,
« on fera pour le kan, la prière publique après
« celle pour le grand-seigneur. Quelque chose
« que le kan demande à la Porte par une re-
« quête, il ne sera jamais refusé ».

Les Tartares malgré cette capitulation, se prétendaient libres. Selon eux, elle n'obligeait véritablement que leur prince. Le grand seigneur ne pouvait exercer dans leur gouvernement que la portion d'autorité accordée par eux à la famille de Gengis-Kan et cédée par cette famille à l'empereur turc. Quoiqu'il en soit, le kan soutenu d'une telle alliance, soumit à sa domination toutes les hordes qui erraient dans une étendue de plus de trois cents lieues, depuis les embouchures du Danube jusques dans les vallées septentrionales du mont Caucase; mais plus les Tartares réunis sous un même prince redevinrent formidables, plus la politique ottomane

prit soin de multiplier les nœuds qui les lui attachaient. L'empereur Selim, que les vicissitudes de sa vie avaient réduit à fuir en Crimée avant de parvenir au trône, avait appris tous les progrès des armes moscovites dans les régions voisines du pole. Il avait vu par lui-même quelle serait la faiblesse de l'empire ottoman, si un peuple ambitieux déjà maître de fleuves qui tombent dans la mer Noire et de vastes forêts, parvenait à s'emparer d'un port sur cette mer. « Il avait également remarqué, disent les historiens turcs, que les mœurs des Tartares
« les rendront toujours redoutables, que ce
« pourrait être des voisins dangereux pour les
« Turcs eux-mêmes; mais qu'en resserrant au
« contraire le lien qui unissait les deux nations,
« ils pourraient rendre les plus importans ser-
« vices à cet empire, et tenir toujours les Mos-
« covites, ces nouveaux conquérans du nord,
« éloignés de tous les rivages de la mer Noire ».
Dans ce double dessein, il augmenta les honneurs que l'empire ottoman rendait aux princes tartares. Il leur fixa des pensions annuelles. Il en fixa également pour tous les grands de Tartarie; mais il obligea les kans d'envoyer à Constantinople un de leurs enfans en otage. A ces nouvelles propositions, les Tartares crurent leur

liberté menacée et la gloire de la maison de Gengis-Kan flétrie. « Ils craignirent, disent encore les mêmes historiens, que leurs jeunes « princes envoyés à Constantinople, ne perdissent dans cette cour corrompue la simplicité « des mœurs tartares ». Les uns proposèrent de prendre les armes pour recouvrer leur liberté, les autres de retourner en Asie chercher d'autres pâturages; mais les principes de leur religion prévalurent, et leur assemblée générale adhéra enfin à ce que Selim avait proposé.

Depuis cette époque, les Turcs ont successivement donné à presque tous les princes de la maison de Gengis-Kan de riches domaines aux environs de Constantinople, et le gouvernement s'est fait un point de politique d'attirer par cet appât, et de tenir sous ses yeux presque tous ces princes. Ceux-ci qui d'abord étaient venus dans cette capitale comme otages, ne tardèrent pas à y venir à l'envi pour se procurer de pareilles possessions, et se concilier la bienveillance de l'empereur et de ses favoris; d'où il arriva par laps de temps, que les Turcs au lieu d'avoir égard pour la nomination d'un kan, au droit réel, au vœu de ces peuples, au choix indiqué par le dernier kan, s'accoutumèrent à choisir par faveur et par caprice.

Toutefois

Toutefois dans cette nomination du kan, il était difficile de déterminer quel était précisément le droit qui donnait cette couronne. Elle appartenait invariablement à la maison de Gengis-Kan : l'usage immémorial des Tartares la donnait au plus vieux de la plus ancienne branche; mais il fallait que ce droit, à chaque changement, fût reconnu par l'assemblée générale des Tartares, ce qui formait une sorte d'élection; ensuite le traité particulier de la maison de Gengis-Kan donnait à l'empereur turc un droit de confirmation ou d'exclusion; mais toutes ces questions étaient en quelque sorte éludées, tous ces droits contraires étaient conciliés par le soin qu'avaient les empereurs turcs de désigner pour kan le plus vieux de quelque branche puissante.

Le kan n'était dans sa nation que le chef du gouvernement et le général de l'armée. La souveraineté résidait dans une grande assemblée, composée premièrement des princes de la maison régnante; ces princes au nombre de plus de trois cents, occupaient, au choix du kan, les places de séraskiers ou généraux, qui étaient au nombre de six : secondement, du plus ancien de chaque branche des maisons nobles; quelques-unes descendaient des anciens conquérans

214

de la Crimée, et à ce titre possédaient de grandes prérogatives héréditaires : troisièmement, du chef de chaque tribu éloignée : enfin, du seul chef, c'est-à-dire, du plus vieux d'une dernière classe de noblesse composée de toutes les familles nouvellement illustrées par les emplois du gouvernement civil ; car les nobles ou mirsas des premières maisons, dédaignaient toutes les charges, celle même de grand-visir, et vivaient toujours dans leurs terres, ou pour mieux dire, dans les paturages échus à leurs ancêtres et possédés héréditairement. Ils ne servaient l'état que pendant la guerre, et leur occupation pendant la paix, était la chasse et les soins économiques. Si quelquefois ils venaient faire leur cour au kan, c'était avec toutes les marques de leur propre puissance, et un cortége aussi nombreux que celui du prince. Ils ressemblaient à presque toute l'ancienne noblesse européenne, au temps où elle conservait encore quelques restes des mœurs qu'elle avait prises dans les forêts de la Germanie. Les charges de loi comme celle de muphti, de grand-juge de l'armée, de secrétaire d'état, enfin les premières dignités du gouvernement civil n'exigeaient pas la noblesse; mais les familles élevées par ces dignités, et qui depuis n'avaient

point dérogé par l'agriculture ou par le commerce, composaient cette troisième classe, dont un seul membre avait droit de suffrage dans l'assemblée nationale. L'armée servait sans aucune solde ; elle était uniquement composée des troupes que chaque chef de tribu et de horde amenait avec lui, et qui toutes avaient dans l'ordre de bataille leur rang invariable. Cette nation ayant conservé tous ses anciens usages, il est très-vraisemblable que sa constitution politique et militaire était encore de nos jours une image fidèle de tous les gouvernemens qui subsistent depuis tant de milliers d'années dans ces vastes contrées de l'Asie, sur lesquelles nous avons si peu de notions; remarque importante en ce qu'elle nous représente comme de véritables républiques de pasteurs libres et confédérés pour leur défense mutuelle, ces mêmes peuples que nous avons seulement connus jusqu'ici comme des conquérans barbares.

Le kan ne pouvait donc faire ni la paix ni la guerre, ni exercer aucune législation sans le concours du plus grand nombre des chefs. L'extrême modicité de ses revenus ne lui permettait pas d'acheter les suffrages. Mais l'empereur turc le laissait ordinairement le dispensateur des pensions destinées aux grands de Tartarie. Le

kan recevait ces bienfaits d'une main pour les répandre de l'autre, et par-là il tenait de sa fidélité à l'empereur turc un crédit plus grand que son autorité réelle. Il résulte de tous ces détails, que le kan des Tartares n'était pas, comme on le croyait communément en Europe, au rang des princes tributaires de l'empire ottoman, ni les Tartares au rang des peuples assujétis. Ce prince très-redouté, comme chef d'une armée nombreuse, était très-pauvre comme souverain. Quelquefois il envoyait volontairement au grand-seigneur et au ministère turc un présent des plus belles esclaves géorgiennes, circassiennes, russes ou polonaises, enlevées dans les incursions. Cet empereur lui donnait le nom de frère, lui payait deux mille hommes pour sa garde, et prenait un soin perpétuel d'acheter la fidélité de tous les grands. La foi des traités, les principes de religion, et tout ce que peut l'intérêt sur des peuples pauvres et qui chérissent leurs mœurs, se réunissaient pour attacher cette nation à l'empire ottoman. Deux autres nœuds les y attachaient encore. Ils avaient laissé toutes les forteresses de leur pays entre les mains des Turcs. Ceux-ci possédaient de nos jours, comme au temps de Mahomet II, toutes les villes de ces contrées.

Il n'y avait dans la dépendance immédiate des Tartares que de faibles bourgades habitées dans chaque province par leurs anciens possesseurs; et en cela les mœurs de ces peuples nomades s'étaient trouvées d'accord avec la politique ottomane. Enfin, et c'est le dernier nœud qui semblait rendre cette union indissoluble, sans autres armes que le sabre, la lance et les flèches; et par le manque de tous nos arts, totalement dépourvus d'armes à feu, ils en retrouvaient à la guerre tous les avantages dans leur société d'armes avec un peuple qui de bonne heure en avait adopté l'usage. Un corps d'infanterie turque se joignait souvent aux armées tartares, et toujours un corps nombreux de Tartares servait de concert avec les armées ottomanes. Ils campaient à quelque distance des Turcs, suivaient leur propre discipline, et n'obéissaient qu'à leurs propres chefs. Ils continuaient de tenir la campagne dans les plus rudes hivers, après le licenciement de l'armée ottomane; supportant avec une incroyable patience la faim, la soif, les intempéries des saisons; se nourrissant de la chair, du sang, et quelquefois même de la sueur de leurs chevaux, mais plus souvent d'une farine de millet rôti, dont chaque soldat portait avec lui pour

sa subsistance pendant quarante jours; ne formant jamais d'entreprise sans l'avoir concertée dans un conseil de guerre, parce que leur manière de combattre exige le plus parfait accord au milieu de son désordre apparent. Cinq ou six mille attaquaient l'ennemi en front, autant en queue, autant sur les aîles. S'ils ne pouvaient enfoncer, ils se retiraient en se dispersant, et se ralliaient avec une facilité surprenante. A ceux-ci d'autres succédaient, sans relâche ni jour ni nuit; des corps détachés tombaient sur les équipages et les convois, empêchaient la cavalerie ennemie d'abreuver et de fourrager, et les plus grandes armées, en leur faisant la guerre, continuellement sous les armes sans pouvoir combattre, étaient bientôt détruites par la fatigue et la disette.

Tant que les Turcs firent trembler l'Europe, les Tartares partagèrent leurs succès. Pendant trois siècles ils ont bridé l'ambition naissante des Moscovites, rendu le czar tributaire, brûlé une fois la ville de Moscou, et rempli d'esclaves russes tous les marchés de l'Asie. Cet odieux trafic était devenu le principal objet de leurs guerres; et soit par les dévastations que ce trafic entraîne, soit pour donner plus d'étendue à leurs pâturages, ils furent bientôt environnés

de solitudes, où toute autre armée que la leur aurait péri, et qu'eux seuls pouvaient encore franchir. Enfin ce furent eux qui sauvèrent l'empire ottoman dans cette guerre désastreuse qu'il soutint à la fin du dernier siècle. Le kan réparant seul tous les malheurs précédens, battit dans le cours d'une même campagne les Allemands, les Polonais et les Moscovites; et ayant refusé le trône de Constantinople, que lui offraient les janissaires révoltés, lui seul ramena dans les armées ottomanes la confiance, la concorde et la soumission. Toutefois ce fut pendant le cours de cette guerre que commença la révolution consommée sous nos yeux, et qui vient d'anéantir presque totalement cette malheureuse nation. Ce fut alors que les Russes tentèrent, pour la seconde fois, de conquérir la Crimée. Mais ils perdirent leur armée dans les solitudes, qui du côté des terres, défendaient plus sûrement l'abord de cette presque île, que la mer n'en défend les rivages. A la suite de ce revers, Pierre Ier. prenant en main les rênes de son état, et ayant conduit ses troupes aux embouchures du Tanaïs, hors de toutes les atteintes des Tartares, s'y empara sur les Turcs de la forteresse d'Azof, et aussitôt il envoya proposer au kan de l'aider à recouvrer l'indé-

pendance de sa couronne et de sa nation. Cette insidieuse proposition fut rejetée avec dédain. Mais les Russes, contenus pendant trois siècles au-delà des solitudes dévastées par les Tartares, commencèrent alors à brider ceux-ci et à les repousser vers les côtes de la mer Noire, par des lignes fortifiées et des redoutes avancées dans ces déserts. Les arts militaires se perfectionnaient en Russie; et les Tartares abandonnés à eux-mêmes et toujours réduits par la simplicité de leurs mœurs aux seules armes antiques, après avoir percé plus d'une fois ces lignes, et combattu à forces égales avec ces anciens ennemis, ne purent les repousser au-delà de ces solitudes. C'était une des plus grandes affaires qui eût dû occuper la prévoyance du divan. Mais les ministres turcs avaient perdu tout souvenir de l'ancienne politique des Mahomet et des Selim; et dans cet oubli des anciennes maximes, dans l'ignorance où étaient les empereurs et leurs visirs de la position géographique de leurs différentes provinces et de leurs frontières, aucun n'envisageait dans ses véritables conséquences ce dangereux envahissement. Ils laissèrent subsister les forteresses russes, quand la paix se rétablit entre les deux empires. Les perpétuelles re-

présentations que les kans de Crimée faisaient parvenir à Constantinople ne les y rendirent qu'importuns et odieux. Ils eurent le sort de tous ceux qui prédisent aux nations aveuglées la ruine prochaine dont elles sont menacées, et qui passent toujours dans l'opinion de ceux qui gouvernent et de ceux qui jouissent des désordres publics, pour des esprits chagrins, inquiets et même dangereux. De là naquit bientôt une dissension ouverte entre les kans de Tartarie et les ministres ottomans. En vain dans les années suivantes, le kan des Tartares obtint du grand-seigneur la tête du visir, qui en signant la paix du Pruth, négligea encore ce grand intérêt. Cette punition ne fit qu'envenimer l'interminable querelle entre les kans et les visirs. Ceux-ci, seuls organes de toutes les affaires, et courtisans assidus, avaient trop d'avantages sur des princes éloignés, retenus à la frontière où ils veillaient aux véritables intérêts de l'empire. La déposition des kans était donc bien plus fréquente que le châtiment des visirs.

Cependant, le danger de ces établissemens nouveaux ne tarda pas à se faire sentir; et dès l'année 1737, les Russes, à la faveur de ces forteresses, s'avancèrent dans le pays des Tar-

tares; et avant toute déclaration de guerre, surprirent ces peuples dispersés dans les pâturages, et commencèrent l'attaque de la Turquie par le massacre de ces infortunés pasteurs. Munick dans la campagne suivante, avec toutes les précautions dignes de son expérience et de son génie, parvint à traverser ce qui restait encore de solitudes entre la Russie et la Crimée. Sans cesse inquiété sur cette route par des apparitions subites de Tartares, il enseigna aux Russes à s'en garantir par l'ordre de leurs marches, par la disposition de leur artillerie, par le rempart ambulant de leurs chevaux de frise, par la chaîne de leurs communications. Il sut même se précautionner contre l'incendie général des herbes dans les plaines, incendie dont les anciennes armées russes avaient souvent été les victimes; tous ces artifices de barbares furent vaincus par le véritable art de la guerre. Munick montra la faiblesse des boulevards qui défendaient la presqu'île. Il montra même pour y pénétrer, des chemins nouveaux, au travers des marais qui bordent une partie de ses côtes. Cet homme impérieux, le premier général russe qui eut pénétré en Crimée, aussitôt qu'il fut entré dans cette presqu'île, envoya proposer au kan et à la nation tartare de reconnaître le

czar pour souverain; et cette proposition ayant été rejetée, il porta le fer et le feu dans tous les lieux où il put atteindre les Tartares abandonnés par les Turcs, dont une autre guerre occupait les principales forces et qui défendirent mal les forteresses de ce pays. Les Tartares suffirent encore seuls à sa défense; et Munick perdit la plus grande partie de ses troupes par l'excès des fatigues, par la disette, par les flèches de ces escadrons fugitifs qui, paraissant se présenter sans cesse à une bataille, et s'y refusant toujours, saisirent enfin l'occasion de détruire un grand détachement de cette armée. Dans les campagnes suivantes, d'autres forteresses turques, dans les autres provinces tartares, furent également mal défendues. Toutes les contrées soumises au kan, souffrirent horriblement dans cette guerre. Les Tartares firent, il est vrai, payer cher leurs souffrances. Toutes les provinces limitrophes furent aussi dévastées. Les armées russes étaient presque détruites à la fin de chaque campagne; mais ces armées recrutées par la population d'un grand empire, étaient facilement remises sur pied, et l'événement général de cette guerre fut un extrême affaiblissement de la nation tartare.

Dans le traité de paix conclu à Belgrade en

1738, les intérêts des Tartares furent encore indignement sacrifiés par Turcs. Non-seulement deux provinces de la Circassie furent soustraites à l'obéissance du kan, et déclarées libres à des conditions qui devaient bientôt fournir aux Russes les moyens de s'en rendre maîtres; mais les limites de tous les autres pays qui entourent la petite Tartarie, furent indiquées d'une manière vague, et les confuses indications de ce traité donnèrent lieu aux Russes d'établir cette province dont nous avons plus d'une fois parlé sous le nom de la Nouvelle-Servie. Elle longeait dans une grande étendue la rive droite du Boristhène; elle fermait ainsi aux Tartares les plus faciles passages par lesquels ils avaient coutume de traverser ce fleuve à la nage, pour communiquer avec la Pologne et même avec la Moldavie tartare, et il ne leur restait plus pour ces communications que les plus basses parties de cette contrée, où ce fleuve en approchant de la mer est grossi par d'autres fleuves, et coule dans un lit immense. Les réclamations, les plaintes, les prédictions des kans à ce sujet, furent négligées, ainsi que leurs fréquens avis sur les dangers dont l'oppression de la Pologne menaçait également et la Tartarie et l'Empire Ottoman. Si quelque visir y prêtait l'oreille,

une négociation s'engageait alors avec la Russie, et pendant sa durée, les vicissitudes de la cour ottomane faisaient passer le suprême pouvoir dans les mains d'un autre visir, à qui toutes ces affaires étaient encore inconnues. Les kans s'indignaient d'avoir sans cesse de nouveaux mémoires à produire, de nouveaux visirs à endoctriner : leur mépris pour la cour ottomane s'en augmentait; et pour me servir de leur propre expression : « Ils ne concevaient pas « que le sabre des rois se fût changé en plume ».

Les empereurs turcs, du fond de leur sérail, ne voyaient dans une si grande affaire qu'une importune dissension entre les kans et les visirs; et l'unique moyen qu'ils eussent imaginé pour ramener la concorde, sans aucun soin de leur part, était de permettre à chaque nouveau visir la nomination d'un nouveau kan.

Mais on cherchait vainement à placer sur le trône de Tartarie des kans plus patiens et plus faciles. Il s'en fallait bien que la corruption de la cour ottomane eût pénétré parmi ces Tartares. Si leurs princes étaient exposés à s'amollir dans leurs maisons de plaisance aux environs de Constantinople, un autre usage balançait cet inconvénient. Presque tous les fils des kans et des sultans en charge, étaient élevés en Cir-

cassie, chez les beys tributaires qui briguaient à l'envi cet honneur, et qui, toujours campés aux pieds du Caucase, entretenaient dans ces montagnes une guerre perpétuelle, et accoutumaient ces jeunes princes aux fatigues, aux périls, aux mœurs antiques de leur nation.

Les kans eux-mêmes, avant de parvenir au trône, avaient mené une vie privée. Quelques-uns avaient éprouvé les vicissitudes de la fortune, et reçu les leçons du malheur. Le trône sur lequel ils étaient montés, ne les en garantissait pas. Ils pouvaient retourner vers une condition privée, et il n'y en avait aucun qui n'eût connu par lui-même le vœu général de la nation.

La grande influence que les vieillards, chefs des familles et des hordes, ont sur les opinions de ce peuple, influence qui est sans doute la veritable cause de la perpétuité de ses mœurs, entretenait, dans les esprits, le souvenir de leur ancienne gloire, le souvenir de l'ancien asservissement du peuple russe. Les plus vieux racontaient qu'ils avaient vu dans leur jeunesse les ambassadeurs russes apporter le tribut de Pierre-le-Grand, lui-même. Ceux d'un âge moins avancé, avaient vu l'invasion des Russes dans les provinces tartares, les pâturages dé-

vastés, les femmes, les enfans, les troupeaux égorgés; et toute la génération présente avait été nourrie dans ce mépris et cette horreur du nom russe.

Si la cour de Russie cherchait de son côté à séduire les kans, à endormir leur vigilance, à aigrir leurs mécontentemens, à les exciter à la révolte, comment ces princes eussent-ils prêté l'oreille à ces insinuations? Comment dans leurs mécontentemens même auraient-ils pu rompre les liens multipliés qui les attachaient à l'Empire Ottoman? La Russie cherchait non moins vainement à se faire un parti dans la nation. Si la pauvreté générale de ces Tartares semblait au premier coup-d'œil les rendre plus accessibles à de sourdes pratiques, si le manque absolu de tous nos arts leur faisait attacher un grand prix à des choses qui nous semblent à peine de quelque valeur, il faut observer que la pauvreté est moins facile à corrompre que la richesse. Les besoins du luxe sont sans bornes, et au contraire l'habitude de la pauvreté met à l'abri de tous les faux besoins. En un mot tous les événemens ont prouvé que les Tartares ne pouvaient être détachés de l'Empire Ottoman que par l'entier abandon où les Turcs les ont laissés; et encore a-t-on vu après cet abandon, la plus grande partie de

cette malheureuse nation déserter son pays envahi par les Russes, et venir chercher de nouvelles terres sous la protection de l'empereur Turc.

Il est aisé de sentir que la durée d'une situation si bizarre avait produit plusieurs effets, qui dans cette nation elle-même, préparaient lentement sa ruine. Depuis un demi-siècle, les Turcs s'étaient étudiés à ne placer sur ce trône que des princes incapables de régner, et abrutis par un usage immodéré de l'opium. Les Tartares, environnés de forteresses ennemies, menaient une vie plus paisible; toujours propres aux travaux de la guerre par la dureté de leurs mœurs, ils avaient perdu l'habitude des grandes fatigues et celle des périls. Le simple peuple de la presqu'île commençait à s'adonner au commerce. Les tribus errantes, devenues plus sédentaires dans leurs campemens, commençaient à donner quelque soin à l'agriculture. La crainte naturelle de perdre leurs récoltes ou leurs avances, les attachait au sol ou aux rivages qu'ils habitaient; et c'était déjà une révolution dans leurs mœurs. Toute la noblesse, à qui ces deux occupations sont interdites, vivait dans une perpétuelle oisiveté; et les principaux mirsas, désœuvrés eux-mêmes, avaient à leur suite une foule de

de sujets plus désœuvrés encore, et qui n'ayant plus pour ressource le pillage des contrées voisines et la vente des esclaves, croupissaient dans la fainéantise et la misère.

Les fréquentes dépositions des kans avaient causé entre les différentes tribus des ressentimens de parti. Leur rivalité naturelle se changeait en esprit de faction; une tribu restant plus attachée à un kan déposé et aux généraux qu'elle avait eus dans cette branche, et les successeurs cherchant à se faire aimer dans une autre tribu.

Tel était l'état général de cette nation, dont l'ancienne renommée épouvantait encore les Russes. Crim-Guerai pendant tout son règne, avait fait trembler cet empire; et à peine ce kan, placé d'abord sur le trône par le soulèvement de ces peuples, y fut-il remonté pour la seconde fois, nous avons vu combien son invasion dans la Nouvelle-Servie jeta au loin la terreur dans les provinces russes. Nous avons vu Catherine renouveler alors auprès de ce prince l'insidieuse proposition de l'aider à se rendre indépendant; et sa mort imprévue, si violemment suspecte de poison, calmer dans ce même temps les alarmes de l'impératrice. Après cette mort, et pendant la première campagne, le sceptre avait été confié à un

favori du visir, également inconnu aux Tartares et aux Turcs; et pendant tout le cours de cette campagne, l'horrible indiscipline des troupes ottomanes, dont les Tartares avaient constamment été les victimes, avait achevé d'ulcérer leur nation. Les Turcs, envoyés pour défendre la Crimée, s'y étaient livrés à toutes sortes de brigandages, et le long séjour de la grande armée ottomane dans les environs de Bender, y avait détruit toutes les habitations tartares. Dans ces dispositions générales, les Russes parvinrent enfin à saisir le fil de quelques intrigues, dont le succès encore incertain allait être subordonné aux succès de leurs armes.

Marche des deux armées ru[illegible].

Les deux armées russes se mirent en mouvement à la fin de juin 1770. L'une, des frontières de Pologne, où elle avait hiverné, s'avança en Moldavie pour empêcher l'armée ottomane de passer le Danube, et couvrir par cette position les siéges que l'autre armée allait entreprendre. Celle-ci s'avança de la Nouvelle-Servie dans la Moldavie tartare, afin de s'y emparer des villes fortes, gardées par des garnisons turques. Ce que les Tartares eux-mêmes avaient tant de fois prédit, sur le danger dont les fortifications de la Nouvelle-Servie menaçaient l'Empire ottoman, et sur le danger non moins grand de laisser les

Russes subjuguer la Pologne et se frayer un double passage vers cet empire, fut alors vérifié par la marche instantanée de ces deux armées. Catherine, dans l'ivresse de sa présomption, avait d'abord eu d'autres desseins. Elle avait conçu le projet téméraire d'envoyer ses armées au-delà du Danube, et de les faire marcher directement vers Constantinople, sans prendre garde qu'elles eussent laissé derrière elles ces nombreux essains de Tartares, qui, depuis les embouchures de ce fleuve en remontant vers le nord et en suivant la côte de la mer Noire, erraient alors dans ces vastes plaines, et auraient pu, au moindre revers des Russes, leur fermer toute retraite et achever leur destruction. De plus sages conseils, et surtout ceux du roi de Prusse, l'avaient ramenée à cet autre dessein, moins éclatant et d'une exécution plus sûre. Tous les avantages qui devaient résulter d'une entreprise directe contre le pays des Tartares, avaient servi de motif ou de prétexte à la faction des ministres russes pour embrasser ce dessein, en opposition du projet de faire soulever la Grèce; projet que tout le parti des favoris suivait dans le même temps avec tant de bruit et d'ostentation, et si peu de moyens réels.

L'une sous le général Panine, marche en Bessarabie. Etat de cette province.

L'armée qui était destinée aux différens siéges, était composée de trente mille hommes de troupes réglées, et de trente mille Cosaques, Zaporoves et Kalmoucks. Elle était commandée par le frère du ministre Panine, général peu connu à la guerre, mais ennemi déclaré de tout favori. Le crédit passager de son frère, sous Elisabeth, aisément écarté d'auprès de cette princesse par d'autres favoris, et l'autorité de ce même ministre sous le règne présent, toujours balancée par la faveur d'Orlof, avaient entraîné le général dans ce rôle d'opposition contre tout crédit qui dominait auprès du souverain ; ce qui lui donnait dans cette cour despotique, une grande réputation de droiture, d'intégrité et de fermeté, et le faisait passer pour un esprit républicain. Son armée, que les soins des ministres avaient abondamment pourvue de tout ce qui pouvait en assurer les succès, n'éprouva, en sortant des frontières Russes, aucun obstacle que la disette absolue de bois, la disette fréquente d'eau, les hauteurs escarpées, les descentes rapides, la profondeur des ravines et les fanges des marais ; mais ni Turcs ni Tartares ne cherchèrent à profiter des avantages que le terrain leur eût offerts et du désordre où ces difficultés jetèrent souvent l'armée russe pendant sa marche. Aucun ennemi

ne se présenta sur sa route. Elle entra ainsi dans la Moldavie Tartare, nommée autrement la Bessarabie, ou le Budziac, province située entre les embouchures du Boristhène et les embouchures du Danube, qui laissent entre elles un espace de cinquante lieues, divisé en deux parties égales par le cours du fleuve Niester. A son approche, les Tartares reculèrent leurs différens campemens. Dans cette contrée habitaient ceux qui, depuis quelques années, se livraient aux travaux de l'agriculture. Ils avaient récemment partagé en propriétés particulières ces grandes plaines qui précédemment étaient des pâturages communs à leurs différentes tribus. Ils vendaient leurs récoltes aux peuples voisins, amassant toujours et ne dépensant rien, vêtus des peaux de leurs brebis, se nourrissant de la chair de leurs chevaux, et du lait de leurs jumens. Dans l'abondance de tout ce qui suffit grossièrement aux premiers besoins de la vie, ils ne retiraient encore de l'agriculture que le plaisir d'un gain légitime, sans avoir abandonné, au milieu de cette richesse nouvelle, leur antique sobriété. Attachés à la branche du Crim-Guerai, que leur soulèvement avait autrefois placé sur le trône, ils craignaient le nouveau kan, choisi dans la branche que leurs

révoltes avaient détrônée. Les séraskiers, qu'ils aimaient, venaient d'être destituée. Ils s'attendaient à l'envoi d'autres séraskiers, qui leur étaient encore inconnus. Aucun concert n'avait pu se former entre eux et ces chefs. Il n'y avait non plus aucun concert formé entre eux et une garnison étrangère dans ces climats, venue des bords de l'Euphrate pour défendre Bender, et qui, sans liaison dans les contrées voisines, ne songeait qu'à vaincre ou mourir dans les remparts où elle était enfermée. Panine leur avait envoyé de secrets émissaires; et ceux-ci, suivant l'usage asiatique conservé chez ces Tartares, abordant les chefs de tribus, des présens à la main, leur dirent « que les Russes faisaient la « guerre aux seuls Turcs; que la czarine « voulait rendre aux Tartares leur ancienne « indépendance, et la libre élection de leurs « kans; que s'ils ne s'armaient point contre les « Russes, les Russes ne commettraient contre « eux aucune hostilité; qu'au lieu de ravager « leurs champs, d'enlever leurs moissons et « d'égorger leurs bestiaux, l'armée Russe achèterait d'eux tous ses vivres, et qu'ils avaient « à choisir entre leur fortune et leur ruine ». On confiait à chaque chef en particulier, que la plupart des autres avaient déjà prêté l'oreille

Propositions faites aux Tartares de ce pays, par les émissaires russes.

à ces propositions; et une des plus grandes habiletés de celui qui conduisait ces intrigues, fut de semer la défiance entre ces familles errantes et dispersées. Par une singularité remarquable, c'était ce même Tartare qui, dans un dessein bien opposé, avait fait éclater la guerre entre les deux empires, ce même Yacoukaga que nous avons vu attirer, dans la petite ville frontière dont il était gouverneur, une incursion des Russes, en accroître le désordre, et mettre, de sa propre main, le feu à sa ville, afin de rendre irréparable cette violation du territoire ottoman. Ce Tartare, sans noblesse et sans fortune, issu d'une horde étrangère, parlait, comme sa langue naturelle, toutes les langues de ces contrées: toujours mêlé dans les plus importantes affaires de ce pays, toujours employé, pendant le règne de Crim-Guerai, soit dans les provinces russes, soit dans les provinces polonaises, pour en reconnaître la situation, espion adroit et audacieux, ayant traité avec tous les hommes en place dans ces provinces, parvenu à se faire choisir pour secrétaire-interprète du kan, enveloppé ensuite dans la disgrace de son maître, devenu, en allumant cette guerre, l'instrument de son rappel, et, par la constante faveur de ce prince, toujours

accrédité auprès des tribus de la Bessarabie, qui avaient été ses tribus favorites. Le bruit que lui seul était l'auteur de cette guerre généralement odieuse aux Turcs et entreprise sous de malheureux auspices, commençant à se répandre, il sentait qu'il avait tout à craindre de leur ressentiment. Il n'avait trouvé aucun accès auprès du nouveau kan, ennemi de la branche à laquelle il s'était donné. S'il avait toujours été fidèle à son premier maître, il n'avait réellement aucune patrie; et, toujours près d'arriver à une haute fortune, toujours renversé de ses espérances, il embrassait, sur ses vieux jours, avec une nouvelle ardeur, en se donnant aux Russes et en travaillant à la défection des Tartares, l'espoir d'une élévation qui lui avait si souvent échappé.

L'armée russe n'éprouva donc aucun retard ni même aucune inquiétude dans sa marche, jusqu'à la vue de Bender, qu'elle venait assiéger. Elle fit un grand détachement pour couvrir son flanc gauche, masquer la ville d'Oczakof qu'elle devait assiéger ensuite, et contenir les Tartares de Crimée. Ceux-ci, au nombre de cinquante mille, rencontrèrent ce détachement à la sortie de leur presqu'île. Le nouveau kan était à leur tête. Il s'était rendu directement de Constantinople en

Crimée. Les Russes avaient eu soin de publier dans l'Europe entière, par tous les organes qui leur étaient vendus, qu'ils étaient entrés en négociation avec lui; et ce bruit revenant de toutes parts aux Turcs, les avait mis en défiance contre un prince qui les servait avec fidélité. Il repoussa le détachement russe, et prenant par le Bas-Niester, suivi de ses cinquante mille Tartares, il traversa ce fleuve à la nage, et se rendit dans la Moldavie turque pour faciliter à l'armée ottomane, qui devait venir au secours de Bender et des autres places assiégées, le passage du Danube, et se joindre à cette armée.

L'investissement de Bender fut formé, le 26 juillet, après que les Russes eurent repoussé dans les faubourgs la garnison qui se porta avec une extrême bravoure contre les troupes avancées, et qui avait d'abord obtenu quelque avantage. Bender, ainsi nommé, d'un mot turc qui signifie *passage*, et qui se nommait autrefois Tizène, est bâti dans un coude que forme le fleuve Niester, et où il est facile de le traverser. Une ancienne voie romaine, qui conserve encore de nos jours le nom de voie trajane, et qui part en effet du pont que l'empereur Trajan avait construit sur le Danube, vient se terminer, après avoir traversé toute la Moldavie, à ce

Siége de Bender.

passage du fleuve Niester : ce qui paraît indiquer cette ville comme l'ancien séjour d'une colonie romaine, ou du moins d'une légion établie dans ce lieu, que son assiette rend propre à la défense de toute la contrée. Un vieux chateau de pierre occupe le centre de la ville. Tout le reste est bâti en bois. Les fortifications, mal-entendues et dirigées par des ingénieurs ignorans, avaient été réparées dès le commencement du règne actuel, et mises dans le meilleur état dont elles fussent susceptibles. Les munitions de guerre et de bouche y étaient en abondance; et le sultan avait pris soin d'y faire passer, dès la fin de la campagne dernière, un nombreux corps d'Arabes, d'une fidélité et d'une bravoure éprouvées. Ces étrangers contenaient les janissaires bourgeois de cette ville, que la crainte d'être emportés de vive force, de voir leurs maisons écrasées sous les bombes, leurs campagnes ruinées, leurs femmes tombées au pouvoir du vainqueur, aurait pu engager à se rendre. Ceux-ci, en effet, étaient entrés en intelligence avec le général russe; mais le jour que leur sédition éclata, les Russes ne se trouvèrent point en état de l'appuyer, comme ils l'avaient promis. Les mutins furent hachés en pièces par les Arabes; et les Russes apprirent

avec chagrin que pour se rendre maîtres de la place, ils devaient l'assiéger dans les formes. La peste était dans cette ville, dont ils venaient tenter la conquête. Beaucoup d'habitans en avaient fui par la double crainte de la contagion et du siége. Les marchands, tous ceux des bourgeois qui n'étaient pas janissaires, s'étaient retirés à Oczakof, et la plupart des troupes, soit pour éviter la contagion, soit pour se renfermer d'autant plus tard dans des ouvrages trop étroits, campaient dans des retranchemens hors des murailles. Un grand nombre de Moldaves, sujets du kan des Tartares, s'y étaient cependant jetés, la plupart de connivence avec les Russes, et résolus de repasser durant le siége, pour apporter aux Russes les nouvelles de tout ce qui se passerait dans la ville.

On attaqua et on se défendit des deux côtés avec une extrême bravoure, mais avec une égale ignorance dans l'art d'attaquer et de défendre les places. Les Russes envoyaient sur la ville beaucoup de bombes, dont la plupart éclataient ou s'éteignaient en l'air. Leurs boulets passaient de l'autre côté de l'enceinte, et retombaient dans l'autre partie de leur camp. Les Turcs tiraient non moins inutilement sur les travailleurs. Mais les sorties étaient vives et meurtrié-

res. Les transfuges moldaves donnant avis de tout ce qu'on préparait dans la place, chaque sortie était prévue par les assiégeans, et ne devenait sanglante que par l'intrépidité des assiégés. Des troupes de femmes suivaient toujours la garnison, armées de longs crochets pour attirer à elles les cadavres dont elles enlevaient les têtes : et les combattans qui leur laissaient ce soin, étaient animés au carnage par la certitude de la récompense, sans être distraits du combat par le soin de se l'assurer. Les Russes en avançant leurs tranchées, se trouvèrent au milieu d'un cimetière rempli de corps fraîchement enterrés, et qui portaient tous les symptômes de la peste. L'obéissance l'emporta sur l'épouvante; et la tranchée traversa ce cimetière. On ne s'aperçut pas que cet accident eut porté la contagion dans l'armée. Mais elle ne tarda pas à se manifester parmi ces transfuges moldaves qui sortaient successivement de la ville; le soin qu'on avait eu, par la méfiance d'une double trahison, de leur assigner des quartiers éloignés du camp, servit à rallentir ce funeste progrès. Pendant que le fléau qui désolait la ville assiégée, commençait à environner les assiégeans, on apprit que l'armée ottomane avait réussi à passer le Danube, et que la seconde armée russe

destinée à couvrir le siége, se trouvait elle-même dans la situation la plus périlleuse.

La 2e. armée russe, commandée par Romanzof. Caractère de ce général.

Cette armée avait replié à la fin de l'hiver le petit nombre de détachemens qu'elle avait tenus en Moldavie, laissant exposés à la vengeance des Turcs les malheureux habitans de cette principauté qui avaient prêté serment de fidélité à la czarine. Les Turcs y avaient aussitôt porté la dévastation, pour satisfaire leur vengeance; et leurs détachemens s'étaient retirés avec une égale promptitude. Vers la fin du printemps, les Russes étaient encore au-delà du Niester, et les Turcs au-delà du Danube; chacune des deux armées, maîtresse du fleuve qu'elle avait devant elle; et dans l'espace qui les séparait, il ny avait que des villes sans défense, des champs incultes, des villages ruinés, un peuple attaqué de la peste.

Cette armée russe avait été moins favorisée que celle de Panine; on avait laissé au général le soin de la pourvoir de tout en Pologne. Un grand nombre des nouveaux soldats qu'elle aurait dû recevoir de Russie, avaient déserté. D'autres, dans une si longue route, étaient morts de fatigues et de misère. Une contagion, qui n'était pas encore la peste, y régnait avec fureur, soit par une suite de la malpropreté naturelle au

soldat russe, à qui la rigueur de son climat rend moins nécessaires les précautions de ce genre, et qui en descendant vers des climats tempérés, ressent les funestes inconvéniens de cette négligence; soit par l'entassement des troupes dans les misérables chaumières des paysans polonais; soit enfin par le manque de ces bains d'étuve auxquels tous les Russes sont habitués, et dont il est souvent impossible qu'ils fassent usage dans les camps. Cette armée était donc réduite à vingt-trois mille hommes de troupes réglées, et à un moindre nombre de troupes légères. Romanzof la commandait. Ce général devenu célèbre par d'éclatans succès, et qui a mérité parmi les Russes le plus brillant titre d'honneur, le surnom de *transdanubien*, avait parmi les Russes même une réputation équivoque. Jamais il ne s'exposa au péril par un mouvement de bravoure naturelle. Ses résolutions les plus hasardeuses furent toujours dictées par les ordres de sa souveraine, et presque toujours par des ordres réitérés et menaçans. Il semblait que la crainte de la disgrace fît seule toute son audace. Avec le petit nombre de troupes auquel son armée était souvent réduite, il croyait impossible d'exécuter les entreprises audacieuses imaginées par une femme à quatre

cents lieues du théâtre des hostilités, et qui avaient pour première base des relations de succès que la vanité et la flatterie avaient exagérées; et depuis l'instant où l'espoir de la paix commença de luire, il ne cessa de la souhaiter, de la recommander, impatient de quitter les embarras et les dangers d'un tel commandement, pour aller jouir dans le tranquille gouvernement d'une province, ou plutôt dans une agréable indolence, de l'immense fortune acquise par ses extorsions et ses rapines. Si on s'attachait à le bien faire connaître, on pourrait dire que c'était encore de notre temps un véritable russe du temps et de la cour de Pierre premier. Sa mère, toujours en crédit pendant huit règnes, était un de ces vieux oracles de cour formés par un long usage du palais, à qui le souvenir du passé donne la connaissance du présent et la prévoyance de l'avenir, et dont la considération, accrue par le respect dû à l'âge, impose enfin quelques égards aux souverains eux-mêmes. Romanzof avait reçu d'elle les opinions qui régnaient au temps de Pierre-le-Grand; c'est-à-dire, le mépris de l'ancienne nation russe et l'admiration des talens étrangers. Ce général, au milieu de ses propres succès, disait aux Russes, « vous ne les devez qu'aux lumières des « étrangers, et aux terreurs paniques des Turcs.

« Je vous défie de citer une seule action dont « l'honneur appartienne à un Russe. Nous sa- « vons nous approprier la gloire des étrangers, « sans qu'aucun de nous ait le courage de les « imiter ». Mais par un contraste bizarre, ces mœurs russes, qu'il semblait détester, dominaient en lui : dépourvu de tout sentiment d'honneur, de tout principe d'humanité, avide jusqu'à la plus lâche rapacité, négligent jusqu'à l'abandon de tout soin de lui-même, altier jusqu'à l'insolence, insociable et mélancolique, souvent farouche et inabordable, s'enfermant six mois entiers, sans voir qui que ce soit, mais sachant à propos reparaître à la cour, sous l'appui de sa famille, et y prenant tout l'ascendant que ce caractère dur et atrabilaire doit nécessairement donner sur des courtisans faibles et lâches, quand celui qui le possède a d'ailleurs de grands appuis auprès du souverain. Les Russes à qui il était odieux, le voyaient avec regret parvenu au commandement de l'armée; ils l'accusaient de frémir au seul bruit du canon. Les étrangers, objets perpétuels de ses éloges, le traitaient avec moins de haine. Mais ses vices ne tardaient pas à le faire détester, par ceux même qu'il avait le mieux accueillis. Il suivait leurs conseils, il exaltait leurs lumières, en haine de

de sa nation; mais bientôt il les opprimait par une suite de ces mêmes mœurs russes, auxquelles il s'abandonnait, et de cette humeur farouche qui lui était propre. Il avait commandé sans aucune gloire dans la guerre contre le roi de Prusse; mais il avait quelque habitude de la guerre et du commandement. Il avait sous ses ordres une armée obéissante, accoutumée aux périls et aux fatigues, qui avait pris dans les événemens de la campagne précédente, un juste mépris de son ennemi, et dans laquelle se trouvait un nombre d'officiers étrangers, formés dans toutes les armées et toutes les guerres de l'Europe.

Elle s'avance en Moldavie contre l'armée turque et tartare.

Romanzof reçut de Pétersbourg un ordre absolu de rentrer en Moldavie, et de s'avancer sur les bords du Danube pour en défendre le passage à l'armée ottomane. Celle-ci, sans y comprendre même celle du kan des Tartares, était de cent cinquante mille hommes, mais dont la plus grande partie n'avait aucun usage des armes. Il y en avait peu qui eussent servi pendant la dernière campagne. Ceux qui l'avaient faite comme volontaires, rebutés de tant de fatigues et de désordres, n'avaient point eu cette année le même zèle. Ils étaient remplacés par d'autres multitudes de volontaires qui voyaient un camp

pour la première fois. Halil, nommé grand-visir après la dispersion des Turcs au commencement du dernier hiver, était fils d'un ancien grand-visir, justement renommé pour avoir remporté, il y avait alors trente ans, la dernière victoire qui eût illustré les armes ottomanes. Le fils avait accompagné son père dans cette glorieuse campagne; et depuis ce temps, revêtu de quelque vaine dignité du sérail, il faisait son séjour ordinaire à Constantinople, où sa douceur et son affabilité, au milieu d'une grande fortune, le faisaient généralement chérir. Pendant que l'empereur, indécis sur le choix d'un grand-visir, consultait les vieillards de son conseil, il avait de lui-même envoyé Halil conduire à Bender et à Oczakof les nouvelles garnisons destinées pour ces deux villes. Le peuple, se rappelant alors les victoires du père, avait pris en bon augure ce commandement donné au fils; et, dans l'indécision où se trouvait le sultan, les gens de loi qu'il consultait, lui avaient proposé la nomination d'Halil, sans autre raison que cette faveur populaire, fondée sur un nom d'heureux présage. Ce grand-visir, aimé dans Constantinople, se faisait également aimer des troupes, par des vertus plus propres à la paix qu'à la guerre.

Le pont sur le Danube, repavé depuis quelques semaines, était prêt pour le passage de l'armée : mais après une saison pluvieuse, le Danube s'était débordé au loin hors de ses rives, et cette inondation rendait le pont inaccessible. Quelques faibles détachemens traversaient le fleuve dans des bateaux. Un de ces petits corps s'était rendu dans la capitale de la Valachie, et y avait rétabli, sans obstacle, l'autorité du grand-seigneur.

Ce retard donna le temps aux Russes de s'avancer dans la Moldavie; mais alors l'armée du kan des Tartares, en longeant le bord septentrional du fleuve, se rendit dans la même province; et ses escadrons épars inquiétaient les corps avancés de l'armée russe, faisant toujours leurs attaques à leur manière, accourant au grand galop, le sabre en main, et se montrant à la fois, par corps détachés, sur les ailes, sur les flancs et à dos. Les Russes, en quelque petit nombre qu'ils fussent, formaient aussitôt des espèces de phalanges impénétrables à ces incursions; les Tartares se dispersaient aux premiers coups de canon, et pour ainsi dire, dès qu'ils sentaient le feu de l'artillerie russe. Ils se réunissaient à quelques lieues de là, infatigables dans leurs courses et sans lâcheté dans leur fuite. Le kan se bornait ainsi à retarder la marche de

l'armée russe, afin de donner le temps à l'armée ottomane de passer le fleuve; et dans l'attente de ce passage, ses troupes, uniquement armées de flèches, se trouvaient entre deux grandes armées russes distantes seulement de quelques marches. Enfin dix mille Turcs parvinrent à traverser le Danube avec quelque artillerie, et se joignirent à l'armée du kan. Un corps avancé de quatre mille Russes fut entièrement défait, le général tué, le détachement presque détruit. Mais ce revers fut bientôt compensé par la destruction totale de ce détachement turc, surpris et attaqué au point du jour, sur une hauteur où il s'était retranché, pendant que les Tartares, le croyant dans un poste inattaquable, s'en étaient éloignés, et cherchaient à pénétrer sur les derrières de l'armée russe. De nouveaux corps turcs continuaient de traverser le fleuve, et l'armée tartare restait toute entière. Romanzof, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, avançait à travers cette nuée de Tartares, forcé à chaque marche de laisser derrière lui de grands détachemens pour couvrir ses vivres, et conserver ses communications avec la Pologne et avec l'armée qui assiégeait Bender. En approchant du Danube, il apprit que l'armée du grand-visir, malgré les inondations qui rendaient toujours le pont inac-

Bataille de Cahoul.

cessible, avait réussi à traverser le fleuve dans trois cents bateaux. La manière dont elle avait effectué ce passage, l'avait forcée de laisser sur l'autre bord le grand étendard de Mahomet, la caisse militaire, toutes les tentes et la grosse artillerie. L'armée russe, déjà voisine des bords du fleuve, mais affaiblie par ses détachemens, séparée de ses vivres, n'avait de pain que pour trois jours. Les Turcs, instruits de sa situation et de sa faiblesse, formèrent aussitôt le projet de l'environner de toutes parts. Le 30 juillet, le kan des Tartares vint concerter ses opérations avec le grand-visir; et aussitôt il se sépara de l'armée ottomane: traversant avec ses Tartares les petites rivières à la nage, il alla se jeter sur les derrières de l'armée russe, pour en intercepter les convois, et en couper toutes les communications. De leur côté, les Turcs, côtoyant la rive gauche du Cahoul, avancèrent à une lieue et demie du camp russe, et vers le front de cette armée. Romanzof n'avait plus sous ses ordres que dix-sept mille hommes exténués de fatigues et de faim. La situation de Pierre Ier sur les bords du Pruth, dans la même province, avait été moins périlleuse. Il fallait ou se rendre, ou périr, ou combattre sans perdre un moment, pendant que le combat était encore possible.

Cette dernière résolution fut prise ; et dans la crainte que les Turcs, toujours prompts à se retrancher, n'eussent le temps de fortifier leur camp, la nuit même qui suivit l'approche de l'armée ottomane, ces dix-sept mille hommes se mirent en marche dans un profond silence. En pleine marche, et dans le même silence, ils se rangèrent en bataille au chemin de Trajan. Là, ils formèrent quatre grands carrés, dont chacun avait au centre une nombreuse artillerie. Mais cette même nuit les Turcs avaient bordé tout le front de leur camp, d'un fossé large et profond, et d'un rempart élevé. Une fausse alarme répandue parmi eux avait même suppléé aux précautions qu'ils ignorent ou qu'ils négligent ; et leur armée, malgré la rapidité et le silence de la marche des Russes, ne fut point surprise. Une partie de leurs troupes était en armes ; de nombreux corps de spahis étaient sortis du camp. A l'approche de cette cavalerie, l'artillerie russe fit feu, et la mit en désordre. Mais les différens corps se rallièrent aussitôt, se précipitèrent dans les intervalles des carrés, prirent l'armée russe en flanc et à dos, cherchant à percer où ils verraient quelque désordre. Les Russes, attentifs aux commandemens de leurs officiers, et présentant de toutes parts les baïonnettes, étaient

partout impénétrables. Cette cavalerie légère ne put enfoncer ces colonnes inébranlables. Elles faisaient feu de tous côtés, et gagnaient peu à peu du terrein. Ce premier combat dura jusqu'à huit heures. Les Russes alors redoublèrent de courage, forcèrent le pas, et marchèrent vers le camp ennemi. Les Turcs attendirent de pied ferme derrière leurs retranchemens ; leurs canons n'étaient pas en batterie ; la précipitation d'un travail nocturne ne leur avait pas permis d'en border leurs lignes. Ils en amenèrent à la hâte quelques pièces, dont le feu lent et mal dirigé ne se fit entendre que quand les Russes étaient déjà tous près. Mais l'aspect inattendu de ces retranchemens parut en imposer à l'armée russe ; elle fut étonnée d'avoir un tel obstacle à franchir, et de traverser un pareil ouvrage fait en une seule nuit. Elle se rassura quand elle vit son artillerie faire taire en un moment celle des Turcs. Cependant trois mille volontaires turcs étaient sortis de la gauche des retranchemens, et se tenaient dans un fond où ils n'avaient point été aperçus. C'était une élite de janissaires, composée pour la plupart de cette espèce de dévoués, qui s'engagent par un serment mutuel à ne faire jamais usage d'armes à feu, et à n'employer que le sabre et le poignard. Au moment où les

Russes approchaient des retranchemens, ces janissaires se montrèrent tout à coup sur le flanc du carré de l'aile droite, l'attaquèrent avec une furie qui prévint toute résistance, l'enfoncèrent le sabre à la main, le mirent entièrement en déroute, et s'acharnèrent avec la même furie sur les blessés et sur les morts pour enlever des têtes. Le second carré s'ouvrit sur sa droite, et son artillerie dissipa en un instant ce corps de janissaires déjà mis en désordre par ce barbare acharnement à emporter du combat cet exécrable trophée. Pendant ce temps, le carré qui formait la gauche des Russes avait tourné les retranchemens ennemis par leur droite. Il était conduit par le général Baüer, dans ce temps-là l'homme de confiance et le conseil de Romanzof. Ce général allemand avait acquis de la célébrité dans les troupes anglaises, et contribué à leurs succès pendant la guerre qui venait de finir en Allemagne. Le carré russe qu'il conduisait, prenant ainsi les Turcs à revers, les foudroyait de son artillerie. Tout fuit alors avec précipitation; et les Turcs n'ayant connu, dans toute cette guerre, de retraite que la déroute, cette armée de cent cinquante mille hommes, fut dispersée en un moment. Les Russes s'emparèrent du petit nombre de tentes qui étaient dans le camp,

de cinq grosses pièces de canon, de quatre-vingts pièces de campagne, de tout le bagage et de plusieurs caisses remplies de ces aigrettes destinées pour prix de la valeur. On ne sut point le nombre des morts, parce qu'on en juge mal aisément au simple coup-d'œil, quand ils sont répandus dans de grands espaces, et que pendant toute cette guerre, l'usage constant des deux armées fut de ne leur donner aucune sépulture.

Les vainqueurs étaient en si petit nombre, si affaiblis par les maladies et si dénués de cavalerie, qu'ils ne s'exposèrent point à poursuivre les fuyards. Maîtres des retranchemens et des vivres d'une armée si nombreuse, ils ne songèrent qu'à se fortifier dans ce même camp. Les vaincus avaient fui vers le Danube, éloigné de six lieues du champ de bataille. Le débordement du fleuve les empêchant d'atteindre leur pont, ils furent trois jours entiers à repasser dans des bateaux, et à mesure qu'ils atteignaient l'autre rive, les différentes troupes se débandaient et chacun reprenait le chemin de sa province. Le grand-visir s'arrêta sur cette autre rive avec quinze mille hommes, seul reste de cette innombrable multitude.

Les Tartares, qui avaient fait le tour de l'armée russe pour se jeter sur les convois et sur

les bagages, et qui avaient déjà obtenu un avantage sur une des escortes, à la nouvelle de cette déroute, se voyant abandonnés dans la Moldavie, ne songèrent plus qu'à leur propre salut. Une partie se retira entre Bender et Akiermen. Le kan se réfugia d'abord à Ismaïl sur le Danube, avec l'autre partie de ses troupes, et résolu de se défendre dans ce poste, il envoya demander des vivres au grand-visir. Mais les conducteurs de ces vivres les jetèrent dans le fleuve, et se servirent des bateaux pour fuir, sans avoir rencontré un seul ennemi.

Les Turcs demandent la paix, par la médiation des cours de Vienne et de Berlin.

Cette ignominieuse déroute renouvela dans Constantinople la terreur encore toute récente que l'incendie de la flotte y avait répandue. La réunion de l'escadre russe en face des Dardanelles, où elle se rassembla alors pour s'emparer des îles voisines, acheva de porter cette consternation et cette terreur à leur comble. Les troupes qui abandonnaient l'armée arrivaient en foule dans cette capitale, et la fermentation fut si grande parmi le peuple, qu'on craignit une révolution.

Le grand-seigneur convoqua tous les chefs de la loi et les grands de l'empire. Il leur dit : « que depuis son avènement au trône, il avait « gouverné par leurs conseils; que par leurs

« seuls avis il avait différé de prendre le com-
« mandement de ses armées; que s'il avait eu le
« malheur de choisir mal ses deux premiers
« généraux, il s'en était remis à eux seuls du
« soin d'en choisir un troisième, et que celui-ci
« n'ayant pas eu la destinée plus favorable, il
« persistait à se proposer lui-même; mais que
« dans les revers actuels il avait encore d'autres
« conseils à prendre d'eux; qu'aussitôt après
« l'incendie de la flotte, il les avait assemblés
« pour délibérer sur les moyens de conclure la
« paix ou de continuer la guerre; que leur fer-
« meté avait soutenu sa constance, et que par
« une suite de leurs délibérations, on avait
« proposé un traité d'alliance aux cours de Ver-
« sailles et de Vienne; que celle-ci plus voisine
« avait répondu la première, et qu'il leur sou-
« mettait aujourd'hui cette réponse. Cette cour
« ne pouvait, disait-elle, prendre aucune part
« à la guerre sans risquer d'étendre sur l'Eu-
« rope entière un feu qu'elle desirait d'assoupir.
« Elle proposait au contraire sa médiation pour
« la paix; et les conditions qu'elle offrait, étaient
« le rétablissement des deux parties belligé-
« rentes dans l'état où elles étaient avant les
« hostilités, et la sortie des Russes hors de la
« Pologne; évacuation qui était le premier, le

« véritable et l'unique objet de la guerre. Il « ajouta que le roi de Prusse, depuis le com- « mencement des hostilités, n'avait cessé de « faire des propositions semblables ; et que la « destinée ne bénissant pas les armes otto- « manes, il les assemblait pour délibérer sur « ces propositions ; que d'un autre côté cepen- « dant la France semblait disposée à soutenir « la fortune de l'Empire ottoman ; que déjà on « traitait avec elle pour l'acquisition d'un grand « nombre de vaisseaux, et que sans avoir en- « core une réponse positive de cette cour sur « l'alliance projetée, il était aisé d'entrevoir, « aux soins que prenait son ambassadeur, la « prochaine conclusion de cette alliance, et « qu'il laissait aux délibérations de cette assem- « blée le choix du parti qu'il fallait prendre ». Le divan demanda trois jours; et ce terme expiré, sa réponse unanime ayant été pour la paix, on s'adressa aussitôt aux ministres que les cours de Vienne et de Berlin entretenaient à Constantinople, et on requit formellement, pour terminer la guerre, les bons offices que leurs maîtres avaient offerts. Mais cette résolution du divan demeura renfermée dans un impénétrable secret, particularité remarquable après une assemblée si nombreuse, après de si

longues délibérations, et qui tient aux mœurs générales de cet empire.

Leurs préparatifs pour continuer la guerre.

Le sultan, entraîné à ces démarches contraires à l'ancienne fierté musulmane, malgré la fermeté de son caractère et malgré la crainte qu'une paix désavantageuse ne le renversât du trône, ne négligea aucun soin pour continuer plus heureusement la guerre. Il insista auprès des gens de loi pour qu'ils cessassent de s'opposer à son desir de commander lui-même ses armées. Il voulait partir sans délai ; mais ceux-ci, dans l'appréhension de quitter les délices de leur sérail pour les fatigues d'un camp, lui opposèrent mille obstacles, et surtout l'impossibilité de pourvoir de vivres, dans un si court espace de temps, l'innombrable foule qu'un sultan traîne à sa suite. Ils parvinrent à différer son départ jusqu'au printemps, si la guerre durait encore. Il ordonna une prompte levée de quarante mille Bosniaques et Albanais, les meilleures troupes de l'empire, et dont les victoires récentes dans le Monténéro et dans le Péloponèse, avaient renouvelé l'antique réputation. Le pacha de Bosnie, qui avait vaincu les Monténégrins avant la guerre contre la Russie, et qui les avait contenus pendant le soulèvement du Péloponèse, eut ordre de se rendre au camp

et d'y conduire cette élite de la milice ottomane ; et la place de grand-visir lui fut secrètement promise aussitôt qu'il serait arrivé à l'armée.

Nouveaux services que leur rendent le baron de Tott et l'ambassadeur de France.

On cacha soigneusement à l'ambassadeur de France les démarches qu'on avait faites pour obtenir la paix ; et on redoubla d'empressement pour une négociation toute opposée, celle de l'alliance avec cette cour. De son côté, cet ambassadeur, soupçonnant la faiblesse du divan, ne négligeait rien pour en ranimer le courage, et pour éloigner une paix humiliante dont le contre-coup devait humilier et embarrasser la France elle-même. Il s'efforçait d'éclairer les Turcs sur les véritables causes de tant de désastres ; il osait leur rappeler tous ces anciens règlemens tombés en désuétude, qui avaient fait autrefois du corps des janissaires la meilleure infanterie du monde entier, règlemens plutôt négligés que méconnus, qui n'avaient jamais été révoqués, et qui eussent rendu invincible cette intrépidité, cette bravoure aujourd'hui si indisciplinée, dont un grand nombre de Turcs avaient donné des preuves dans les déroutes les plus ignominieuses. Il proposait surtout l'usage des armes aujourd'hui admises par toutes les nations de l'Europe ; il obtint, en secondant de tout son crédit les nouveaux efforts

que fit alors le baron de Tott, l'établissement à Constantinople d'une fonderie d'artillerie légère, et d'une école de canonniers sous la direction de ce jeune étranger. Les Dardanelles récemment mises en défense, et les nouveaux périls qui menaçaient l'empire avaient alors tourné vers ce jeune chrétien tous les regards de ce peuple consterné, et justifiaient la confiance secrète que le sultan lui avait depuis longtemps accordée. La fonderie et l'école furent en plein exercice dans le court espace de trois semaines. Tout le peuple de cette capitale poussa des cris de joie et d'admiration en voyant de jeunes Turcs, instruits au service du canon par le baron de Tott, tirer trois coups par minute ; et le sultan, autorisé par cet applaudissement général, osa venir lui-même jouir de ce spectacle, et encouragea plus d'une fois par sa présence ces nouveaux exercices et les travaux de la fonderie.

L'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse reçoivent la demande de leur médiation pour la paix.

La demande du grand-seigneur aux cours de Vienne et de Berlin, ou plutôt son acquiescement à traiter de la paix sous la médiation offerte par ces deux cours, arriva au roi de Prusse et à l'empereur d'Allemagne, au moment où ces deux princes étaient réunis dans un même camp. Un concert apparent s'était

établi entre eux, tel qu'il peut exister entre des rivaux avides, toujours prêts à devenir ennemis, et qui se craignent, se ménagent et se respectent mutuellement. Leurs armées environnaient une grande partie de la Pologne, et commençaient à entrer dans ce royaume à l'envi l'une de l'autre, sous le prétexte d'y former un cordon qui préservât leurs propres pays de la contagion déjà répandue dans quelques provinces polonaises. Le roi de Prusse et l'empereur concertèrent secrètement leurs demandes pour la médiation. Mais avant d'entrer dans le détail de ces longues et perfides négociations qui ont donné une nouvelle face à tout l'orient de l'Europe, il faut raconter l'événement du siège de Bender, ce que devint la flotte russe dans l'Archipel, et comment les Polonais, pendant le cours de cette même campagne, avaient profité de ces grandes diversions.

Une partie des Tartares capitule avec les Russes.

Un des premiers effets de la victoire de Cahoul, fut la soumission de presque tous les Tartares des contrées qui avoisinent Bender. Ils se trouvaient environnés des deux armées russes. Les nouvelles successives du soulèvement des Grecs, de l'incendie de la flotte ottomane, des dangers qui de toutes parts menaçaient

menaçaient l'empire turc et la ville même de Constantinople, couraient dans toutes les tribus. Le comte Panine renouvela alors les offres de protection et d'alliance qu'il leur avait faites. Plusieurs députés de ces Tartares vinrent, dix jours après la bataille, négocier dans le camp de ce général. Un contre-temps pensa tout perdre. Deux mille Russes détachés à quelques lieues du camp, rencontrèrent plusieurs milliers de chariots chargés des femmes et des tentes, et suivis des troupeaux. Ils massacrèrent les conducteurs, violèrent les femmes, se jetèrent sur les troupeaux. Quelques hommes échappés au carnage portèrent cette nouvelle à dix mille Tartares de la même nation, qui campaient dans le voisinage. C'étaient ceux même dont les députés étaient avec Panine, et qui se fiant aux paroles qu'on leur avait données, attendaient avec sécurité la fin de la négociation. Ils poursuivirent avec fureur ces deux mille hommes qui emmenaient leurs femmes et leurs troupeaux, en sabrèrent la plus grande partie, et reprirent le butin. Ce contre-temps les effaroucha, ils continuèrent à se tenir éloignés de l'armée. On leur envoya dire que les troupes contre lesquelles ils avaient eu cette affaire, étaient parties avant l'arrivée de leurs dépu-

tés, et la négociation ne fut point interrompue. Il fut convenu qu'ils feraient serment de se séparer entièrement des Turcs, qu'ils entreraient en amitié avec l'impératrice de Russie, non comme sujets, mais en conservant leurs anciennes lois, coutumes et prérogatives, qu'ils n'obéiraient désormais à aucun kan qui n'accéderait pas à leur commun consentement de rendre la domination tartare libre et indépendante. De son côté, la Russie leur permettait le séjour pacifique de leurs domiciles ordinaires, ou s'ils le desiraient elle s'engageait à leur assigner jusqu'à la fin de la guerre des pâturages dans les solitudes de l'Ukraine, où ils seraient maîtres de se transporter avec leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux, et tous leurs biens. La plus grande partie de ces infortunés s'acheminèrent vers ces nouveaux pâturages; mais on tenta aussitôt de les conduire de force dans l'intérieur de la Russie, et nous verrons dans la suite l'effet de cette violence. Une nombreuse tribu refusa de prendre aucune part à ce traité, et parvint à se joindre aux Tartares de Crimée, qui à travers mille dangers rentrèrent enfin dans leur presqu'île. Tout l'espace compris entre le Boristhène et le Danube, où les tribus tartares erraient depuis

cinq siècles, fut donc alors abandonné de toute cette nation, également infortunée dans les différens partis qu'elle embrassa.

Cependant l'arrière saison approchait, et Bender continuait de se défendre. Les Turcs enfermés dans cette ville, y montraient l'ancienne bravoure de leur nation; soit que ces Turcs Arabes fussent moins dégénérés que ceux des autres pays, soit qu'étant enfermés dans une étroite enceinte, forcés dans leurs sorties ou de combattre ou de se retirer ensemble, cette nécessité prévint ces soudaines dispersions, le plus funeste inconvénient de leur indiscipline. Le gouverneur était mort de la peste toute la garnison avait proclamé à sa place Amin, chef des Arabes, gouverneur de Mosul, à trois lieues des ruines de l'ancienne Ninive, guerrier renommé en Asie, et qui, dans la défense de Bender, justifiait cette réputation. Il y avait déjà reçu plusieurs blessures. Il signala le premier jour de son commandement par une sortie générale. Les Turcs avancèrent sans bruit, se jetèrent avec furie sur les travailleurs : mais les Russes toujours avertis par des transfuges moldaves, étaient préparés; et la garnison, malgré son extrême bravoure, fut rejetée dans la ville. Panine ne put faire parvenir à cette brave gar-

Continuation du siége de Bender.

nison, ou du moins lui faire croire la nouvelle de l'entière défaite de l'armée ottomane. Il fit passer dans la ville un spahi pris à la bataille de Caboul, et que Romanzof lui avait envoyé. Il le chargea d'une lettre pour le nouveau séraskier. Celui-ci défendit, sous peine de mort, au spahi, de publier la défaite du grand-visir, et lui donna de l'argent pour publier la prochaine arrivée de l'armée ottomane. Panine y fit passer un Tartare. Cet embaucheur, dénoncé par ceux même auxquels il s'adressa, fut aussitôt haché en pièces. Enfin le Tartare Yakoubaga, après avoir conduit avec tant d'habileté la défection des hordes tartares, présuma assez de son crédit pour écrire au séraskier. L'unique réponse fut un feu plus vif, qui coûta quelque monde aux Russes.

Les fréquentes sorties retardaient tous les travaux des assiégeans; et l'on vit dans une occasion remarquable combien ces Arabes, dignes par leur bravoure de leur ancienne renommée, conservaient également leur antique loyauté. Après une furieuse sortie, Panine ayant offert une suspension d'armes pour enterrer les morts, sur cette seule proposition et pour première réponse, ils s'avancèrent en grand nombre hors des palissades, et crièrent en langue russe:

« Prenez vos morts, nous prenons les nôtres». Ils firent des signes de bienveillance aux ennemis, et leur demandèrent des outils. Pendant ce travail commun, un des leurs ayant derrière une palissade tiré un coup de fusil, ils se jetèrent sur lui, le traînèrent aux yeux des Russes, et l'assommèrent. Un général russe s'entretenant alors avec un Turc distingué, l'exhortait à persuader le séraskier de se rendre: le Turc ne répondit que par un regard de dédain. D'autres officiers russes ayant parlé à d'autres Turcs de la défaite du grand-visir et de la soumission des Tartares, événemens qui ne laissaient plus à la garnison aucun espoir de secours, ceux-ci répondirent: « Vous « faites votre devoir et nous le nôtre: conti- « nuez à nous attaquer, nous continuerons à « rendre vos efforts inutiles ». Le travail des mines commença enfin des deux parts, et cet autre genre de guerre conduit avec non moins d'ignorance que le feu des boulets et des bombes, devint cependant plus meurtrier. Le 1er. septembre, les Russes n'en étaient encore qu'à pouvoir reconnaître le fossé avec beaucoup de risque. Mais alors le général Baüer arriva de l'autre armée russe avec quelques officiers étrangers; et s'il y eut toujours un égal courage dans

la défense, il y eut dès-lors bien plus d'habileté dans l'attaque. Les Russes avançaient en faisant des logemens dans les entonnoirs des mines, et les Turcs réussirent plus d'une fois à renverser ces ouvrages. Ils enterrèrent même une compagnie de grenadiers russes toute entière. Ils célébrèrent ainsi un jour de fête solennelle consacré à Mahomet; et une sortie générale ayant suivi cet événement, ils détruisirent presque tous les ouvrages avancés; toutefois le chemin couvert fut enfin entamé par l'explosion d'une mine, et la ville fut alors sommée. Mais le gouverneur répondit avec le même courage. La garnison diminuait; mais elle était encore animée et nombreuse. La mauvaise saison commençait, les pluies inondaient les tranchées, les soldats russes pour finir leurs misères, demandèrent un assaut; il eut lieu le 26 septembre.

On avait travaillé à une nouvelle mine sur les principes du globe de compression, inventé depuis trente ans par un ingénieur français, dont les expériences faites en France, avaient peu réussi, et dont les Français si habiles dans cette partie de la guerre, n'avaient jamais fait usage. Un aventurier français qui conduisait ce siége, les livres à la main, l'em-

ploya alors. L'explosion se fit au commencement de la nuit. Elle forma dans le chemin couvert un entonnoir de soixante et dix pieds de diamètre, qui donnait un passage dans le fossé, mais sans renverser les remparts, comme on s'y était attendu. A ce signal, les colonnes marchèrent de toutes parts, et les Turcs pour les arrêter dans leur marche, jetèrent de toutes leurs batteries une innombrable quantité de bombes et de grenades. Cette pluie de feu répandit quelque effroi parmi les colonnes russes. Celle de la droite s'égara, revint vers son camp, et fut difficilement déterminée à retourner au lieu de l'attaque. Elle y revint enfin, et pénétra dans le chemin couvert par un des anciens entonnoirs dont les Turcs avaient fait la faute de ne point s'emparer. Ceux-ci la reçurent dans le chemin couvert avec un grand courage. Le combat y fut meurtrier. Les Russes balancèrent quelques momens. Ils reprirent cœur une seconde fois, et, après un combat opiniâtre, ils forcèrent les Turcs d'abandonner cette partie du chemin couvert. La colonne du centre hésita à se précipiter dans l'espèce de gouffre que le globe de compression venait d'ouvrir. Elle s'y jeta enfin, et par cette route elle pénétra aussi dans le chemin couvert, où il se fit de

part et d'autre un horrible carnage. Une centaine de janissaires logés dans un de ces ouvrages qu'on nomme *Caponnière*, tiraient sans être vus, et tuaient tout ce qui en approchait. Deux compagnies de grenadiers, furieux de leur perte, pénétrèrent par les embrâsures, et firent main basse sur tout ce qu'ils y trouvèrent. Le chemin couvert ayant été nettoyé dans ces deux parties, un Allemand, le colonel Muller, qui conduisait la colonne du centre, augurant bien de l'ardeur des troupes, demanda des échelles pour donner l'assaut à la place même. Les échelles russes se trouvèrent trop courtes, mais on aperçut celles dont les Turcs se servaient pour les sorties. Les grenadiers y montèrent; et les premiers s'étant couchés sur la brèche pour attendre qu'un nombre suffisant y fut monté, tous ensemble sautèrent par-dessus le parapet sur le rempart. La colonne de la gauche eut les mêmes obstacles à vaincre, et après avoir éprouvé beaucoup de pertes, elle eût aussi le même succès.

Ceux qui devaient attacher le pétard à la porte, ne purent réussir. Elle se trouva toute bardée de fer, et en peu de minutes les Turcs eurent jeté bas plus de la moitié de cette troupe. Forcée d'abandonner sa première destination, elle rentra dans le chemin couvert, et suivit les colonnes qui montaient de tous cotés sur les remparts. Les Russes en furent plus d'une fois précipités. Un Livonien, le major Fersen, fut le premier qui s'y maintint. Le combat dura la nuit entière, sans se déclarer pour l'un ou l'autre parti. L'artillerie russe ne cessait de jeter des bombes, des pots à feu et des grenades dans la ville pour y mettre le feu, y augmenter la confusion, détruire les maisons situées près du rempart, qui devenaient autant de nouvelles forteresses d'où les Turcs aux fenêtres, et montés sur les toits, ajustaient à volonté les Russes entièrement à découvert sur les terre-pleins des remparts. Panine craignant de perdre son armée entière, fit sonner la retraite. Mais les soldats crièrent aux officiers. « Retirez-vous, vous en êtes les maîtres, nous, « nous voulons périr ou prendre la ville ». Déjà le feu y éclatait en plusieurs endroits, et l'incendie fut bientôt général. L'horreur de cette nuit fut alors à son comble; et les Turcs s'occupant d'arrêter les progrès du feu, ou de sauver des maisons embrâsées leurs femmes, leurs familles, leurs effets les plus précieux, le nombre des combattans diminuait, et à cinq heures du matin, les Russes furent maîtres du

rempart. Les Turcs disputèrent encore pied à pied les ruines des maisons. Leur fureur tenait du désespoir; mais le courage des Russes redoublant par le succès, les Turcs furent partout repoussés, passés au fil de l'épée, et il ne resta d'autre ressource au séraskier, grièvement blessé d'un éclat de bombe, que de se réfugier avec deux pachas et quelques centaines de janissaires, dans le château, où vers neuf heures du matin il demanda à capituler.

Mais six cents janissaires ou spahis rassemblés à cheval, portant en croupe leurs femmes, leurs enfans, leurs plus précieux effets, et sortant par une porte qui n'était point gardée, marchaient vers le camp ennemi. L'officier russe qui avait occupé pendant la nuit, avec une réserve, le poste qui aurait dû leur fermer le passage, avait reçu ordre de s'avancer sur le glacis, d'où il devait envoyer des partis parcourir les rues de la ville. Cette troupe de Turcs ne trouvant rien qui l'arrêtât, et de toutes parts enveloppée et cachée dans les nuages de fumée, s'avança donc jusqu'au camp, massacrant tout ce qui se trouva sur sa route. L'alarme et la confusion qu'elle y répandit est inexprimable; les tranchées étaient dégarnies de troupes; toutes étaient, ou sur les remparts, ou répan-

dues dans les rues de la ville; la plaine était couverte des blessés qu'on ramenait au camp: des Moldaves qui fuyaient de la ville, des valets que la curiosité ou l'espoir du butin y attirait, tout fut sabré par ces furieux. Le général même et toute sa suite se trouvèrent dans un extrême péril.

Mais la batterie qui couvrait cette partie du camp fit feu sur eux, les fit changer de chemin et donna le temps à la cavalerie qui aurait dû garder la porte, de se mettre à leur suite. Leurs chevaux enfermés long-temps dans une ville assiégée, n'étaient point en haleine et ne purent les sauver. Quelques-uns se défendirent en désespérés; la plupart massacrèrent leurs femmes à la prière même de ces infortunées, et préférant de les voir expirer à la douleur de les laisser en proie à la licence du vainqueur. La cavalerie russe serrant de plus en plus ceux qui fuyaient encore, ils n'eurent plus d'autre parti à prendre que de fuir à la débandade vers le chemin d'Akiermen; et tous les Cosaques du Don détachés sur cette route, en tuèrent ou en prirent la plus grande partie. Pendant ce temps, le feu qui continuait d'embrâser la ville, gagna un magasin à poudre dont l'explosion devint également funeste aux vainqueurs et aux vain-

cus. Cet assaut coûta aux Russes trois mille hommes, et le siége plus de vingt mille. La garnison que les Russes laissèrent dans cette ville, fut obligée de s'y baraquer, faute de maisons.

Fin de la campagne de terre.

Dès le 8 octobre, le reste de l'armée prit la route de la nouvelle Servie; mais à peine fut-elle établie dans ses quartiers d'hiver, que la peste s'y manifesta. Les soldats s'étaient enrichis au pillage de Bender; mais la contagion que renfermait le butin, leur fit payer cher leur victoire et leur avidité. Toutefois cette conquête si chèrement achetée, et qui seule avait consumé toute la saison des hostilités, fut un événement décisif dans la guerre. Elle ouvrit la communication entre la nouvelle Servie et les deux Moldavies; elle devait dans la campagne suivante, faciliter l'attaque de la Crimée; elle achevait de séparer les Turcs d'avec la Pologne. Les événemens qui terminèrent la campagne sur les bords du Danube, sans répondre à l'espoir de renverser tout à coup l'empire ottoman, promettaient également aux vainqueurs de grands avantages, soit dans les négociations pour la paix, soit dans la continuation de la guerre. En effet, les Turcs après avoir disputé avec bravoure plusieurs des villes qui défendent la rive gauche du Danube, se dis-

persèrent selon leur coutume aux approches de l'arrière saison. Ils évacuèrent volontairement celles même de ces villes qu'ils avaient le mieux défendues. Ils massacrèrent quelques-uns des pachas qui voulurent s'opposer à leur dispersion; ils menacèrent du même traitement de jeunes princes tartares qui s'obstinaient à les faire rester sur cette rive. Les Russes, qu'un ordre absolu de Pétersbourg forçait à revenir attaquer de nouveau la ville d'Ismaïlof, aux embouchures du Danube, devant laquelle ils avaient été battus plus d'une fois, n'y trouvèrent plus un seul homme. La prise de cette place mit entre leurs mains un nombre de bateaux servant à la navigation du fleuve; et cette conquête fut tellement exagérée à Pétersbourg, que l'impératrice crut qu'elle suffisait pour réparer le désastre qu'éprouva dans ce même temps sa flotte de l'Archipel. Elle crut avoir entre les mains un nouveau moyen de conquérir la capitale de l'empire ottoman, et sans avoir égard aux fatigues de son armée consumée par la disette, par la guerre et par la contagion, elle envoya ordre au général de faire couper des bois dans toute la province, et de faire aussitôt travailler jour et nuit à l'augmentation de cette flotte du Danube.

Levée du siége de Lemnos. La flotte russe s'établit dans l'Archipel.

Il s'en fallait bien que les événemens du siége de Lemnos répondissent à la gloire de tant de succès. Ce siége commencé vers le milieu de l'été, durait encore dans les premières semaines de l'automne. Lemnos, la plus étendue des petites îles qui entourent les Dardanelles, la seule où la flotte russe aurait trouvé des vivres, était aussi la seule dont le port pût contenir cette flotte. Le château qui le protége, situé sur un roc élevé et entièrement hors de l'atteinte du canon des vaisseaux, est commandé par des hauteurs, d'où il serait facile de le foudroyer. Les Russes avaient établi des batteries sur ces hauteurs; et à cet aspect, la garnison avait demandé à capituler. Cette conquête était nécessaire au projet qu'avaient les Russes d'hiverner dans ces parages, d'y tenir Constantinople en alarmes, d'y intercepter par de perpétuelles croisières, les vivres portés de l'Archipel dans cette capitale, d'y occasionner par cette espèce de blocus éloigné, la famine toujours suivie de séditions, et d'attendre dans cette position formidable, les vaisseaux que leur amenait une nouvelle escadre partie de Russie depuis plusieurs mois. Mais le général russe, croyant que sa flotte victorieuse n'avait plus sur toute l'étendue des mers ottomanes un seul ennemi à redouter et que la garnison de Lemnos ne pouvait recevoir aucun secours, lui avait refusé toute capitulation. Cependant les batteries russes établies sur les hauteurs, ayant commencé à faire feu, et la maladresse des artilleurs ayant rendu ce feu inutile, la garnison s'était rassurée; elle attendait de nouveaux périls pour se soumettre aux dures conditions qu'exigeait le vainqueur. Un événement inattendu ôta alors à cette escadre tout ce qui en avait fait la véritable force. Le gouvernement britannique rappela tous les marins anglais qui y servaient. Deux motifs l'avaient décidé à cette démarche; l'un était l'intérêt du commerce national, que les ministres anglais craignaient enfin de voir compromis par le ressentiment des Turcs, si leur empire subsistait, ou par la destruction de cet empire, si la Russie prenait de trop grands avantages: l'autre était l'approche d'une guerre entre l'Angleterre et la France. Les Anglais rassemblaient toutes les forces de leur marine. Deux frégates anglaises vinrent chercher sur la flotte russe tous les officiers et matelots de leur nation. Cette flotte se trouva réduite à ses propres marins, à quelques poignées d'Esclavons et de Grecs, et à un petit nombre d'Anglais qui abandonnèrent le service de leur patrie.

Ces Russes échappés à tant de fatigues et de périls, se livraient enfin à quelque loisir, s'endormaient avec sécurité, et reprenaient l'usage de leurs bains d'étuves, dont la singularité étonnait les Grecs.

Pendant ce temps, une multitude de Turcs échappés des vaisseaux incendiés, se rendait aux Dardanelles, et le pacha qui y commandait fit inscrire parmi eux des volontaires pour secourir le château assiégé. Le brave Hassan guéri de ses blessures, s'était aussi rendu aux Dardanelles; il répondit de l'entreprise sur sa tête. Toutes les croisières russes étaient en désordre, les passages des îles mal gardés. Déjà des bateaux chargés de volontaires, avaient porté des renforts et des munitions aux châteaux des autres îles, que les Russes trop peu nombreux n'assiégeaient pas encore. Ce premier succès ajoute à l'audace naturelle de Hassan, et la nuit du 9 octobre, suivi de quatre mille hommes, sans aucune artillerie et sans autres armes que chacun un poignard et un pistolet, il passe dans l'île sur des radeaux, aborde sans être aperçu, prend terre sans aucun obstacle, fond sur les assiégeans qui, d'une aveugle sécurité, tombant tout à coup dans une aveugle terreur, ne songent qu'à fuir, courent au rivage et se précipitent dans leurs vaisseaux. Se croyant toujours poursuivis par Hassan qui s'empare des batteries, ils coupent les cables avant qu'il puisse tourner les canons contre eux, et s'éloignent du bord à la vue de gens qui n'avaient aucun moyen de les poursuivre sur la mer, ni aucune arme encore pour les atteindre dans leur fuite; tout ce qui resta dans l'île fut massacré.

Les Russes se réfugièrent vers une autre partie de leur flotte, et leurs généraux tenant aussitôt conseil, ce seul désastre les força d'abandonner toutes les îles voisines; à leur départ, le manque d'équipages les réduisit à brûler un grand nombre de petits bâtimens. Alexis Orlof, à qui toutes ces contrées étaient inconnues, et qui dans son extrême ignorance n'envisageait plus aucune ressource, se voyant sans vivres et se croyant sans asile, partit pour l'Italie sur la plus légère de ses frégates, et donna ordre à l'amiral russe d'y ramener une partie de la flotte, et d'envoyer l'autre partie à Mahon; mais quelques-uns des Grecs qui s'étaient attachés à la fortune des Russes, représentèrent « que cet abandon général de l'entreprise sur « la Grèce, rendrait aux Turcs le libre usage « de toutes leurs forces, et la communication

« de leurs différens états; que les Grecs entièrement sacrifiés ne pourraient dans aucun « temps rendre leur confiance aux Russes, et « que ceux-ci revenant un jour, les Grecs dans « leur ressentiment prendraient les armes contre eux; que l'entretien de la flotte à Mahon « et en Italie serait plus dispendieux que dans « l'Archipel; que les îles de cette mer offraient « des ports commodes, favorables pour faire « des diversions et pour menacer toutes les « côtes de l'empire ottoman; que la plupart de « ces îles étaient fertiles et bien peuplées; « qu'elles fourniraient des vivres en abondance, « des matelots en grand nombre, et qu'il serait « aussi facile de les garder qu'il l'était alors de « les soumettre ». L'amiral russe accueillit ces représentations, et se laissant conduire par ce jeune Grec, qui s'était embarqué à Pétersbourg sur le vaisseau amiral; il alla hiverner dans l'île de Paros, une des ciclades, et se rendit aisément maître des autres îles qui l'environnent.

Etat des confédérés. Opérations de leur conseil général.

Cependant la Russie, près de succomber sous le poids de ses vastes entreprises, allait se voir (1) obligée à de nouveaux efforts contre

(1) Nous ne garantissons ni l'intégrité, ni la parfaite authenticité du reste de ce XII[e]. livre, n'ayant pu nous

les confédérés polonais. Ceux-ci, cause première, ou même cause unique de cette guerre, parvinrent, dans le cours de cette campagne, à se rendre véritablement redoutables. Leurs troupes de plus en plus aguerries, obéirent à un petit nombre de chefs avoués du conseil général de la confédération. La France leur donnait des subsides, et la Saxe de légers secours qui en faisaient attendre de plus grands.

Toutefois les confédérés n'obtinrent de grands avantages qu'après avoir éprouvé des revers. Ils achetèrent leurs succès, ou plutôt leurs espérances par de sanglantes défaites. Il leur fallut saisir, dans une longue suite d'événemens malheureux, les ressources qu'une position presque désespérée offre souvent au courage.

Les deux chefs que la confédération générale s'était donnés, les comtes Krasinski et Potocki ne partagèrent point les travaux de cette campagne. Ils étaient retenus chez les Turcs qui long-temps refusèrent de les employer dans

procurer, pour cette partie de l'ouvrage de Rulhière, qu'une copie informe, incomplète et souvent altérée. En faisant usage de cette copie, nous écartons ce qui n'appartient point à Rulhière, et nous tâchons de remplir les lacunes, à l'aide des notes et esquisses qu'il a laissées.

l'armée. Les services que ces deux chefs avaient rendus dans le cours de l'année précédente, la gloire qu'ils avaient acquise, les récompenses dont on avait honoré leur bravoure, tout était oublié. Le grand-visir prévenu contre eux, les avait tenus loin du théâtre des hostilités, et la haine qu'il leur portait, ne parut s'amortir qu'après la défaite de l'armée ottomane. Alors on avait besoin d'eux, on eut l'air de leur accorder la permission de se réunir aux débris de cette armée plutôt dispersée que vaincue, et ils contribuèrent par leur avis et leur courage à la défense des bords du Danube. Pendant leur absence, l'autorité qu'ils auraient exercée dans la confédération, continuait de l'être par le comte Pac et par le conseil général.

Ce conseil, formé au prix de tant de sang, au milieu de l'incendie de tant de villes, composé des députés de toutes les provinces, avait si évidemment en sa faveur le vœu de la nation, que ni le roi, ni le petit nombre de sénateurs qui restait à Varsovie, n'osaient plus le regarder comme une assemblée de rebelles; et quoiqu'il se tînt encore sur les frontières, sans asile dans les terres de la république; quoique la force des armées étrangères ne lui laissât de sûreté que dans sa promptitude à fuir sur un territoire

dont les Russes auraient craint de violer la neutralité, tous les vrais républicains étaient disposés à lui obéir, et ses adversaires, parmi les Polonais, n'avaient plus aucun autre espoir que de traiter avec lui.

Son premier soin, après s'être annoncé à la république, aux troupes régulières, aux commissaires souverains, avait été d'avouer, au nom de la nation, ceux qui de leur propre mouvement, s'étaient armés pour elle. Il avait commencé par examiner les élections particulières de tous les maréchaux, pénible et courageuse entreprise qui annonçait beaucoup de fermeté et de justice. Ses premières opérations ainsi dirigées sur lui-même, ne furent ni les moins difficiles, ni les moins périlleuses. Il fallut remettre à leur place quelques hommes plus hardis que considérés, créés ou, si l'on veut, découverts par la nécessité, auxquels on avait au moins l'obligation d'avoir osé, et qu'en des conjonctures désespérées, on avait hasardé de lancer aux premiers rangs. Ils avaient bien mérité de la nation, en soutenant ses espérances dans les momens les plus critiques; et cependant d'après les lois, les usages, les constitutions dont on réclamait le maintien à main armée, on ne pouvait leur laisser désormais le rang, le crédit, les com-

mandemens qu'ils avaient momentanément obtenus.

Il fallut, en outre, choisir entre ceux qui se disputaient l'autorité dans un même Palatinat, et dont quelques-uns avaient usurpé celle qu'ils y exerçaient et s'étaient fait maréchaux par leur soulèvement même. Du moment qu'il y avait des élections légales, ceux-ci n'étaient plus rien. Il y avait plus de difficulté à choisir entre deux concurrens, qui faisaient valoir des droits également légitimes. Des élections faites au milieu de soldats et d'espions russes, avaient entraîné de grands dangers; on avait dû y mettre le secret qu'on observe dans une conspiration; et comme elles étaient souvent ignorées à peu de distance de l'endroit où elles avaient lieu, quelquefois il s'en était fait deux au lieu d'une. Le conseil décida quelques-unes de ces dernières questions, et il eut la prudence de suspendre la décision de quelques autres.

Il crut aussi devoir astreindre tous les maréchaux à lui rendre compte des contributions qu'ils avaient jusques-là levées arbitrairement. Il y en eut qui prétendirent avoir droit de se rembourser sur ces contributions des dépenses qu'ils disaient avoir faites sur leurs propres biens. Ils représentèrent qu'ils avaient vendu

leurs maisons et leurs villages pour prendre les armes et soutenir leurs troupes. Mais le conseil décida qu'on ne réclamerait point de pareilles dépenses, et que chacun devait se croire assez dédommagé par l'honneur de sauver la patrie, et par l'espoir des récompenses qu'elle accorderait après sa délivrance. D'autres refusèrent toute espèce de compte, et le conseil les retrancha du nombre des confédérés. Aussitôt qu'il le put, il fit justice de plusieurs brigands qui avaient diffamé ce nom de confédérés : il purgea la confédération de tous ces pillards, de tous ces attroupemens de maraudeurs. Il fut résolu et authentiquement déclaré que quiconque lèverait des contributions sans y être autorisé par une commission expresse et signée du conseil, serait traité comme voleur public.

Jusqu'alors il n'avait existé, en apparence, dans toute l'étendue de la république, aucune armée aux ordres du conseil, aucun corps de troupes assez nombreux pour servir à ses desseins. En effet, dans les cruelles conjonctures où s'était formée la confédération générale, au commencement de l'hiver toujours si rigoureux dans ces climats, après la première dispersion de l'armée ottomane sur les bords du Niester, après la rentrée des Russes en Pologne, peu de

confédérés avaient pu prendre les armes. Quelques petits camps s'étaient établis sur des hauteurs presque inaccessibles, tout près des frontières de Hongrie; la plupart des autres troupes républicaines étaient dispersées, et conservaient néanmoins des rapports secrets et sûrs avec leurs chefs. Chacun se tenait toujours prêt à obéir au premier ordre et à voler au lieu convenu. On faisait clandestinement des recrues, et la plus grande partie de la noblesse envoyait son accession, s'engageant à fournir au besoin un certain nombre de soldats tout équipés. En quelque lieu de la Pologne qu'une troupe de la confédération parût, elle était sûre de trouver en sa faveur une insurrection subite. A la fin de 1769, tous ces mouvemens étaient favorisés par la profonde tranquillité des Russes. Fatigués d'une campagne pénible, revenus en Pologne et maîtres de toutes les villes, les Russes travaillaient à s'y fortifier, et voyaient sans inquiétude quelques attroupemens polonais parcourir des champs couverts de neige, des marais glacés et des forêts impénétrables. Un système plus modéré contre les confédérations prévalait sur ceux qu'on avait auparavant suivis. C'était l'effet du départ de Repnine, c'était le plan adopté par le pacifique Volkonski. Les ordres sanguinaires étaient révoqués, la tyrannie s'était lassée la première. La cour de Russie cherchait à gagner du temps, et à se ménager des moyens de traiter, s'il le fallait, avec le conseil-général. Les Russes eux-mêmes, enrichis par leurs pillages, jouissant dans les villes du fruit de leurs rapines, étaient moins empressés à exposer leur vie; et les nouveaux ordres de leur cour s'accordaient avec leurs nouvelles dispositions. Cette guerre auparavant si active, paraissait presque suspendue; et les Russes se contentaient de chercher à couper toute correspondance entre la frontière où se tenait le conseil de la confédération générale, et le reste de la Pologne.

Pendant ce temps, le petit nombre de partis polonais qui se soutenaient encore, erraient sans plan, sans lien, sans discipline; sortant du fond des bois pour chercher à main armée leurs subsistances dans les villages, manquant de munitions, et forcés d'enlever jusqu'au plomb des églises pour faire des balles; tombant quelquefois sur des gardes russes aux portes des villes, pour se vêtir des dépouilles qu'ils leur enlevaient. Bientôt parmi ces bandes errantes, on vit éclore des divisions funestes. Le conseil général leur avait donné des chefs avoués de la nation. Mais ceux qui avaient formé ces corps, les regardaient

comme leur propriété, prétendaient ne pouvoir être dépouillés d'un bien qui leur appartenait, et s'obstinaient à garder sous leurs ordres des troupes, qui d'ailleurs, pour la plupart, ne voulaient point changer de chefs. La confédération mandait ceux de ces chefs qui commandaient le plus de troupes. Ceux-ci, fiers de leurs forces, n'hésitaient point à se rendre auprès du conseil; on leur enjoignait d'y prendre place et de céder le commandement : accoutumés à l'indépendance, et regardés en quelque sorte comme souverains dans leur petite armée, ils se voyaient avec regret soumis à une autorité supérieure, asservis à des plans concertés; et toutes les plaintes indirectes que se permettaient ces mécontens, faisaient craindre que la confédération générale, à peine formée, ne fût sur le point de se dissoudre.

Les Russes, habitués à l'inflexible sévérité de leur discipline et à l'obéissance la plus passive, croyaient voir dans ces désordres la destruction prochaine de leurs ennemis. Ils étaient loin d'imaginer que ces divisions intestines n'étaient qu'une crise salutaire, d'où résulterait bientôt, dans ce corps ainsi renouvelé, une constitution plus saine. Cette erreur se joignait à tous les autres motifs qui les retenaient dans l'inaction; et

après avoir perdu beaucoup de monde dans une multitude de petits combats, ils avaient résolu de ne plus chercher les confédérés, et de les laisser s'entre-détruire. Ils prirent soin d'accroître ces divisions; ils négocièrent avec plusieurs de ceux qu'ils savaient être mécontens. Les uns furent assez vils pour s'engager à trahir la confédération, en restant au milieu d'elle. D'autres, plus francs dans leurs vengeances, l'abandonnèrent ouvertement, et révélèrent aux Russes différens projets formés pour surprendre Varsovie, pour enlever au milieu de cette ville, ou le roi ou l'ambassadeur de la czarine. On dénonça quelques intelligences entretenues par les confédérés dans le palais même. Ces délations exagérées, comme le sont presque tous les avis des espions et des traîtres, répandirent une grande alarme à Varsovie. Chacun se vit de toutes parts environné de piéges et d'amis infidèles; et les deux partis troublés par ces délations, se remplissaient d'inquiétudes et de méfiances.

Une plus grande difficulté vint aggraver toutes celles que le conseil général éprouvait dans ces premiers temps de sa réunion. Ceux qui le composaient s'étaient réfugiés dans la ville de Teschen en Silésie, sous la domination au-

Conduite de la cour de Vienne, à Teschen, envers le conseil-général. Ce conseil s'établit à Epériès.

trichienne; et tout ce qu'ils avaient délibéré entre eux, ils venaient le ratifier solennellement à Bilitz, sur la limite polonaise. Mais la cour de Vienne en leur donnant asile, n'exprimait pas ses intentions. Il y avait dans ses procédés à leur égard une alternative de condescendance et de sévérité, qui tenait à son indécision et au desir de montrer quelques ménagemens pour les Russes, en même temps qu'elle souhaitait de multiplier les embarras de la Czarine. La cour autrichienne attendait en silence les événemens, n'exprimait aucune volonté, n'annonçait ni désaveu ni protection, donnait secrètement de vagues espérances aux confédérés, ne recevait leurs chefs que sous le nom de simples particuliers, et ne se permettait aucune démarche publique en leur faveur.

L'espérance d'une plus grande liberté sur les frontières de Hongrie, où la domination autrichienne n'a pas encore éteint parmi la noblesse tout souvenir de ce qu'elle fut autrefois, et l'intention de tromper les efforts que faisaient alors les Russes pour couper la communication de Bilitz avec la Pologne, déterminèrent le conseil des confédérés à choisir la ville d'Épériès en Hongrie, séparée de la Pologne par des montagnes, dont plusieurs corps polonais occupaient

les défilés et les hauteurs; il se rendit dans cette ville, et l'un des camps voisins devint le lieu principal de ses séances. Quelque temps après, l'empereur Joseph II, passant à Épériès, eut des entretiens avec le comte Pac et d'autres chefs de la confédération. Ils lui furent présentés dans une assemblée qui se tenait chez l'un des magistrats de la ville. Pac, en conversant avec ce jeune prince sur divers sujets, après avoir cherché ou saisi les occasions de lui parler des affaires de la Pologne, finit par lui demander une audience pour en conférer plus au long. Le lendemain, en effet, l'empereur reçut le comte Pac, l'évêque de Kaminiek et deux ou trois de leurs collègues. Cette audience commune fut très-courte : mais un entretien particulier entre Joseph et Pac dura près de deux heures. Le prince s'informa fort en détail de l'état de l'administration publique en Pologne, des droits de la confédération, de ses moyens et de ses vues. « Pourquoi, dit-il au comte, ne me demandez-vous pas la liberté de vos sénateurs, arrêtés par Repnine »? Pac répondit qu'il s'occupait des intérêts généraux de la patrie, avant de songer à ceux des particuliers. Mais Pac a donné depuis à l'auteur de cette histoire une explication plus franche du silence qu'il avait gardé sur

Entretien de l'empereur Joseph II avec des membres du conseil général de la confédération.

ces illustres victimes : leur captivité lui semblait l'un des motifs que la confédération pouvait le mieux faire valoir pour entretenir l'indignation et le soulèvement de la noblesse polonaise ; il était vraisemblable que la Russie ne consentirait à rompre leurs fers, qu'en exigeant d'eux la promesse de ne plus se liguer contre elle ; et l'inactivité de ces citoyens révérés deviendrait en Pologne un dangereux et funeste exemple. L'empereur évita, dans la suite de cet entretien, de prendre aucune sorte d'engagement ; mais il témoigna de l'intérêt à la confédération, et dit même qu'un jour peut-être les circonstances lui permettraient de manifester son estime pour les chefs qu'elle s'était donnés. Il leur reprocha pourtant de se fier trop aux promesses et aux insinuations de la France.

Défaite de Saniaski.

Le premier général que le conseil général eût choisi, Saniaski, fut défait ; et ce revers, ou même ce désastre, ne découragea pas ces républicains. Une armée de quatre mille confédérés s'était élevée tout à coup au milieu de la grande Pologne, par la réunion secrètement concertée et rapidement exécutée d'un grand nombre de petits corps, et de quelques troupes de la république. Ces dernières avaient pour chef un vieux général Saniaski, qui avait passé sa vie dans cette

province, et qui en était commandant. Son droit fut respecté par le conseil, qui lui confia le commandement de ces quatre mille hommes. Mais cette armée traînait avec elle les anciens désordres communs à toutes les réunions de la noblesse polonaise, et y joignait ceux qui résultaient d'une composition récente ; rivalités, mécontentemens, ambition de chaque chef, qui voulait surtout conserver ses troupes particulières. Saniaski, au milieu de ces obstacles, tint la campagne pendant trois semaines, ne s'épargnant aucune fatigue, ne cherchant dans cette rigoureuse saison aucun autre abri que les buissons dépouillés de leurs feuilles, ou quelques futaies d'arbres verts. Son début fut marqué par des succès. Il attaqua six cents Russes dans la ville de Petrikaw, à quarante lieues de Varsovie, les y força, en tua le plus grand nombre, et s'empara de leur artillerie. Mais à cette nouvelle, plusieurs détachemens russes, formant ensemble trois mille hommes, se rassemblent et attaquent les confédérés. On combattait avec acharnement, lorsque des troupes polonaises, habituées à courir le pays et à se disperser aux premiers coups de canon, s'enfuirent à quelques lieues de là pour se rassembler sous leurs chefs ordinaires. L'un de ces chefs fut

soupçonné d'avoir contribué à cette déroute : c'était ce Birzinski, dont nous avons déjà remarqué l'hypocrisie et la souplesse (1); il vivait de pillage dans sa patrie, et ayant pris les armes un des premiers, il s'était soutenu par le brigandage. Dévoué à un seigneur polonais partisan de la Saxe, il avait espéré que cette faction le ferait nommer maréchal des confédérations ; et il s'était vu avec dépit déchu de cette espérance. Il refusait de rendre compte des énormes contributions qu'il avait levées, et qui excédaient plusieurs millions. Il en avait secrètement fait passer la plus grande partie en pays étrangers ; et on ne tarda point à produire des preuves de sa trahison. La déroute au surplus fut entière ; Saniaski, grièvement blessé, tomba entre les mains des vainqueurs. Plus de quatre cents gentilshommes eurent le même sort. Tous furent dépouillés ; et, malgré leurs blessures, malgré le froid le plus rigoureux, tous furent traînés en chemise et nu-pieds à Varsovie, amenés sur la place du château, et long-temps exposés aux regards et aux outrages.

Projet de Materewski.

Cette subite insurrection des confédérés fit sortir les Russes du calme où ils se tenaient depuis trois mois. Drewitz, avec ce qui restait des trois mille vainqueurs, fut envoyé dans les montagnes pour attaquer les petits camps qui en occupaient les sommets et les gorges. Mais, pendant qu'il prenait cette route, Materewski conçut l'espoir de rompre ce dessein, et de rappeler les Russes à la défense de la capitale. Materewski était un de ceux qui avaient pris les armes dans les conjonctures les plus désespérées ; un de ces hommes que ni leur naissance, ni leur fortune, n'appelaient aux premiers rôles, mais qui, exposés aux premiers périls, avaient au moins, par leur audace, contribué à soutenir le courage de la nation. Le conseil général, en reconnaissant ses services, lui avait toutefois ôté le titre de maréchal, et l'avait relégué dans un rang subalterne. Il voulut reprendre et mériter celui dont on l'avait fait descendre, et réparer, par un coup d'éclat, l'échec des confédérés. Il forma le dessein généreux de délivrer des mains de l'ennemi celui pour lequel on l'avait dépouillé du commandement, et que les Russes traînaient prisonnier à Varsovie. Il marche rapidement vers cette capitale, se fait joindre par les confédérés épars dans les châteaux et sur les routes ; et, déjà suivi de trois mille hommes, il s'avance jusqu'à

(1) Liv. X, tom. III, pag. 180, 181.

sept lieues de Varsovie, assuré, s'il peut y pénétrer, ou seulement en approcher, d'y trouver de nombreux partisans.

État de Varsovie. Entreprise des confédérés sur cette ville.

Varsovie se livrait aux divertissemens du carnaval. Grace à l'incroyable frivolité de cette cour, les réjouissances de la saison n'étaient point interrompues par la désolation universelle du pays. En vain des partis de confédérés rôdaient perpétuellement dans tous les bois du voisinage, pour recueillir les déserteurs et les recrues et les sommes d'argent qu'on leur faisait passer; en vain un de ces partis se montrait sur une route pour attirer les Russes de ce côté et favoriser des manœuvres sur la route opposée; en vain il se formait des complots, soit pour déserter en troupes, soit pour enlever quelque artillerie; en vain, parmi ceux même qui semblaient demeurer comme dans un refuge sous la protection des Russes, deux factions rivales, celle des ministres, et celle du primat, conservaient l'une contre l'autre une implacable haine: au milieu de ces dissensions, au milieu de ces perpétuelles alarmes, on se croyait toujours près d'une pacification. Chacun, au sein de ces orages, croyait entrevoir l'objet de ses espérances. On félicitait les Russes de leurs victoires; on prenait part à leurs fêtes; et l'on entretenait de sourdes intel-

ligences avec les confédérés. Tous se flattaient, quel que fût l'événement, de se dérober à la vengeance des vainqueurs. Le roi, toujours occupé d'habitudes galantes, ou de misérables intrigues politiques, prenait part aux divertissemens publics; jaloux de conserver sa couronne, mais comptant pour rien tout ce qui ne tendait pas directement à l'arracher de son front, et couvrant sa honteuse inertie du nom de neutralité; comme s'il lui était permis d'être neutre, après que son élection même avait été le premier signal de l'oppression de son royaume!

Cependant, au milieu d'un bal, dans la nuit du 11 au 12 février, on sema des billets contre ceux qui se livraient à ces amusemens durant les malheurs publics; et, soit par de secrètes intelligences des confédérés, soit par un zèle spontané de quelques-uns de leurs partisans cachés, tous les bateaux qui servaient dans cette ville à la communication des deux bords de la Vistule, furent en cette même nuit retirés à quelques lieues de là; de sorte que tout ce qu'il y avait de Russes sur le bord septentrional, se trouva retenu de ce côté, et ne put prendre part au combat dont nous allons parler.

Weymarn reçut dans ce même bal la nouvelle de l'approche des républicains. Il fit mar-

cher précipitamment deux cents Russes, qui furent suivis de huit cents autres; et les régimens des gardes polonaises se tinrent sous les armes dans la ville. Ces régimens restaient dans une morne attente; et la plupart des gardes, au moindre avantage des confédérés, étaient prêts à prendre parti en leur faveur. Le combat se livra près de Varsovie; pendant la journée entière le bruit des canons y fut entendu. Mais les confédérés, attaqués dans leur marche, et presque surpris, au lieu de surprendre, ayant d'abord repoussé avec courage les premières troupes russes, obligés de renouveler le combat à chaque pont, à chaque village, craignirent de s'engager plus avant, et furent dispersés après avoir essuyé une assez grande perte.

Cette nouvelle entreprise des confédérés, cette preuve des intelligences qu'ils entretenaient dans la capitale, causa la plus grande surprise à la czarine. Elle était si persuadée que le parti opposé à ses desseins était entièrement écrasé, que, dans l'excès de son étonnement, elle crut ne pouvoir imputer cette dernière tentative qu'au roi lui-même. Elle le soupçonna d'avoir voulu enlever l'ambassadeur russe, dont il ne cessait de se plaindre; et, tandis qu'on l'accusait en Pologne de complicité avec Catherine,

ses timides ménagemens le rendaient suspect, à Pétersbourg, de collusion avec les confédérés.

Ainsi s'était passé, en Pologne, l'hiver de 1769 à 1770; et, au milieu du printemps, tout rentra pendant quelques semaines dans une sorte de calme, par l'attente des grands événemens qu'allait produire le renouvellement des hostilités entre les deux empires. Une petite guerre s'entretint seulement, avec des succès balancés, dans les montagnes voisines de la Hongrie. Drewitz y attaqua tour à tour les trois camps des confédérés, tantôt séparés, tantôt rejoints. Un de ces combats dura deux jours; mais bientôt les défaites des Turcs, l'incendie de leur flotte, leur fuite au-delà du Danube, démontrèrent à la confédération polonaise qu'elle ne devait plus rien attendre de pareils alliés. Elle prit la résolution de réparer seule ses revers.

Subsides que la France accorde aux confédérés. Mission de Dumouriez.

Cependant la France sentit plus que jamais la nécessité de secourir les ennemis des Russes et leurs victimes. Elle promit aux Polonais un subside réglé pour toute la durée de la guerre. Les circonstances exigeaient ce concours; et d'ailleurs le temps était venu où l'on pouvait s'y déterminer avec plus de sûreté, puisque l'emploi de cet argent serait confié à un conseil général, légalement reconnu, sans risque désormais de

voir des maréchaux avides se l'arracher les uns aux autres. On convint de six mille ducats par mois; et M. Durand, résident français à Vienne, fut d'abord chargé de faire parvenir ces sommes à Éperiès. Dans la suite, le conseil les reçut immédiatement de M. Dumouriez, agent secret, envoyé en Pologne par le duc de Choiseul. Dumouriez partit de Paris au mois de juillet 1770; il vit à Munich le prince Charles de Saxe, qu'Auguste III avait nommé duc de Courlande, et que la Russie avait dépossédé pour réintégrer la famille Biren; il lui promit de faire reconnaître ses droits par la confédération, qui le sommerait de fournir, en qualité de duc de Courlande, le contingent dû par ce duché à la république, en cas de guerre; et le prince prit l'engagement d'envoyer, sous ce nom de contingent de Courlande, six mille Saxons qui seraient levés et entretenus aux frais de la France. Après avoir été retenu quelques jours à Vienne par Durand, Dumouriez se rendit au mois d'août à Éperiès, et ne tarda point à faire envoyer deux confédérés à Vienne, et un autre près le prince Charles de Saxe. Ce prince se disposait à tenir sa parole; mais la cour d'Autriche, tout en promettant à la confédération hospitalité et bienveillance, déclara ne pouvoir reconnaître aucun

agent venant de sa part. L'un des premiers soins de Dumouriez fut de convaincre le conseil de la nécessité d'un plan général, sans lequel pourtant on avait résisté jusqu'alors à près de vingt mille Russes. Il s'appliqua surtout à éteindre les germes de mésintelligence qui avaient commencé d'éclore entre les confédérés, et il employa utilement, pour cette conciliation, les passions et les intrigues de la comtesse de Mniezech, fille du comte Brulh, épouse d'un sénateur polonais, et mortelle ennemie du roi Poniatouski. Actif et fidèle, dans ce début de sa mission, Dumouriez eut d'abord des succès d'autant plus rapides, qu'il obtint du duc de Choiseul, jusqu'à la fin de 1770, c'est-à-dire jusqu'à la disgrace de ce ministre, presque tout ce qu'il demanda; crédit, argent, pouvoirs, ingénieurs et officiers français. Il adressait à Durand et au duc de Choiseul des états forts détaillés des forces militaires de la confédération polonaise; mais ces relations sont si diverses, qu'aucune peut-être ne mérite une entière confiance. L'une élève le nombre des Polonais armés et de leurs auxiliaires, à seize mille hommes, distribués en six corps principaux, et trois petits corps errans. Une autre, qui se rapporte à la même époque, réduit tout à huit mille hommes; savoir, quelques troupes

irrégulières en Mazowie et en Lithuanie, et quatre grands corps seulement; le premier de quinze cents hommes, sous Walewski et Beler; le second de mille, sous le cosaque Sawa; et les deux autres, plus considérables, commandés par Zaremba et par Casimir Pulawski.

Zaremba. La confédération avait confié en effet le commandement des troupes de la grande Pologne à Zaremba, homme d'une grande naissance, d'une grande fortune, d'une valeur éprouvée, dans la maturité et la force de l'âge, et qui avait appris l'art de la guerre au milieu des camps prussiens. Depuis le commencement des troubles, on le voyait augmenter peu à peu et en silence ses troupes particulières, qu'il joignait fréquemment à celles de ses voisins, pour les exercer ensemble. Soigneux aussi d'étendre ses correspondances et d'amasser ses revenus, il attendait que des conjonctures favorables ou funestes, l'invitassent ou le forçassent à se déclarer. Son courage et son intégrité égalaient sa prudence : tous les hommes sages de sa province désiraient lui en voir confier le commandement militaire, ainsi que cette périlleuse levée des contributions qui ne pouvait se faire qu'à main armée. Il exerça les troupes que le conseil général mit sous ses ordres, les disciplina, mérita leur confiance, les dispersa dans la province, de manière que, recevant toujours avis du moindre mouvement de l'ennemi, il pouvait les rassembler avec facilité; et que les Russes, trop peu nombreux alors pour se montrer avec de grandes forces, n'osaient plus s'exposer en petits détachemens. Quand ils réunissaient plus de troupes contre lui, certain que ce n'était pas pour longtemps, il en évitait la rencontre, il renvoyait chacun de ses soldats se cacher dans la terre du gentilhomme qui l'avait fourni; et lui, avec une troupe d'élite, se retirait sur les frontières de la Silésie prussienne : là, il attendait la dissolution de ce rassemblement russe; et, à un jour convenu, sa petite armée se formait pour tomber sur les détachemens ennemis qui venaient de se séparer. De cette manière, tous les revenus de cette grande province étant à la disposition du conseil général, les moyens et les forces s'accroissaient rapidement.

Casimir Pulawski sortit à cette même époque des montagnes, où il s'était réfugié depuis sa défaite, resté seul de cette famille qui la première s'était armée pour la cause de la nation. Il avait passé l'hiver sur des pointes de rochers, et quelquefois dans des retranchemens de glace et de neige. Comme il s'attendait à être attaqué, Casimir Pulawski.

il avait, au défaut de chausses-trappes, rassemblé, de tous les villages où il pouvait étendre ses incursions, une grande quantité de rateaux de fer ; et, après avoir nettoyé les avenues les plus accessibles de son camp, il avait fait placer ces rateaux les pointes en l'air. La neige les avait recouverts ; et la cavalerie était venue souvent s'y renverser. Souvent aussi il descendait du sommet des montagnes, avec la rapidité d'un oiseau de proie, enlevant des vivres pour ses troupes, et faisant des prisonniers. Il envoyait ensuite proposer des échanges aux généraux russes, et les forçait, par la terreur de son nom, à observer avec lui le droit de la guerre.

Jamais homme de guerre n'eut une plus grande dextérité dans le maniement de toute espèce d'armes. Il se prévalait de ce don de la nature, accru par un perpétuel exercice, pour charger toujours de sa personne, avec une intrépidité qui donnait l'exemple à tous ceux qu'il commandait. Une jeunesse déterminée s'attachait à le suivre ; et lui-même, trouvant les vieux Polonais trop amollis, accordait plutôt sa confiance à de jeunes gens qui se formaient par ses leçons, et devenaient les émules de son adresse et de sa force. Il n'y en avait aucun parmi eux qui ne se fût signalé par quelque

singulier exploit. Tel d'entre eux était renommé pour avoir tué de sa main plus de cent Russes. Leur extrême vîtesse et la justesse de leur coup-d'œil, pour juger des distances, et couper dans les plaines, ou à l'entrée des bois, les petits détachemens russes, leur valaient toujours un grand nombre de prisonniers. Le péril était leur plaisir ; et un combat où pouvait s'exercer leur dextérité, semblait être le délassement de leurs fatigues. Pulawski, par un ascendant naturel, était le maître de ses égaux. Tous le secondaient avec ardeur, tous se précipitaient avec lui dans les périls ; tous veillaient à se secourir mutuellement : Pulawski, plus adroit, avait presque toujours ce dernier avantage. Il y avait peu de ses officiers qu'il n'eût arrachés à quelque danger, qu'il n'eût cherchés et enlevés au milieu des ennemis, et qui ne reconnussent lui devoir la vie ou la liberté. La plupart des autres maréchaux, incertains de ce qu'ils devaient faire, consultaient leurs subalternes, et risquaient de s'adresser quelquefois à des traîtres. Mais, dans l'armée de Pulawski, le chef prenait seul ses résolutions ; personne n'était dans son secret ; la confiance que tous avaient en lui, leur inspirait une aveugle obéissance, et leur interdisait toute curiosité indiscrète. Cette

troupe, la plus valeureuse, la plus déterminée de celles qui servaient la confédération, était aussi la plus pauvre. Casimir Pulawski négligeait de lever des contributions. Sa générosité naturelle lui rendait cette nécessité odieuse. Dès qu'il pouvait recouvrer quelque argent, il l'employait à payer des espions.

Le conseil général, qui croyait devoir craindre son ressentiment, avait d'abord cherché à l'affaiblir. Non-seulement il le regardait comme un de ces jeunes aventuriers dont la témérité avait été utile dans les premiers temps, et dont il importait aujourd'hui de modérer l'audace et de réprimer les prétentions; mais ce qu'on lui supposait de haine et de desirs de vengeance contre le général que la confédération avait d'abord choisi, faisait appréhender qu'il ne se rendît trop puissant. Une partie des troupes qui l'avaient suivi devint la garde du conseil, et reçut pour chef Mosinski, jeune homme d'une bravoure éprouvée.

Mosinski, jusqu'alors subalterne de Casimir Pulawski, devint ainsi son égal; mais leur amitié n'en était point altérée. Casimir, intrépide dans les combats, était ailleurs doux, liant, sociable, sans défiance personnelle contre ceux dont il connaissait les sentimens patriotiques, ne se

mêlant jamais dans aucune des intrigues qui troublaient les confédérations. Toutefois si le conseil avait commencé par le craindre, lui-même regardait les chefs que la confédération s'était donnés comme ses ennemis personnels. Ne doutant pas que leurs persécutions n'eussent causé la mort de son père, il avait hésité quelque temps à se soumettre à leur autorité. Mais fidèle au serment exigé par son père d'oublier toute injure, de sacrifier tout ressentiment à la liberté publique, il se soumit au conseil général dès qu'il le vit reconnu de la nation, ne songea plus qu'à le bien seconder, et le força enfin, par l'éclat et l'importance de ses services, à lui accorder plus de confiance.

Drewitz, battu deux fois dans les montagnes, avait été contraint de les abandonner; et les forces de la confédération s'accroissant sous le commandement de Zaremba, le général russe, qui de Varsovie conduisait cette guerre, s'était décidé à rappeler ses détachemens trop dispersés. Drewitz était donc revenu à Varsovie chercher des renforts et concerter quelque nouveau plan plus analogue à la situation actuelle des affaires, lorsque vers la fin du mois d'août 1770, Pulawski, désormais assez fort pour quitter les montagnes, descendit dans les plai-

nes, feignit de vouloir marcher directement sur Varsovie, répandit ce bruit à dessein, fit préparer des fourrages sur cette route, et par cette manœuvre y ayant attiré les Russes, marcha précipitamment sur Cracovie, l'autre capitale du royaume.

Il se présente devant cette ville à la pointe du jour, enlève la grande-garde russe, et pénètre jusque dans le faubourg, où il trouve un régiment de cavalerie polonaise et le régiment des gardes de la couronne. Ce dernier corps, envoyé depuis quelques mois de Varsovie dans cette autre capitale, sous prétexte d'y lever des contributions, de tout temps assignées dans ces quartiers pour sa solde, et que les désordres publics l'avaient empêché de recevoir, y venait en effet pour renforcer la garnison russe. Pulawski parvint à placer une partie de ses troupes entre le faubourg et la ville, et enleva tout le régiment, qui ne fit aucune résistance. Tous ces gardes ne montrèrent que de la joie d'abandonner le service du roi, pour servir la patrie sous un chef aussi brave. Un détachement russe accourut aussitôt de la ville dans le faubourg, mais ne put rien empêcher.

Le plus grand nombre des détachemens russes ayant aussitôt marché vers Cracovie,

Pulawski retourna par plusieurs courses indirectes sur la route de Varsovie. Il ramassa les fourrages qui avaient été préparés pour lui; et les ennemis revenant à sa poursuite, il quitta soudainement cette route, et vint avec une égale vîtesse camper sous le monastère, ou pour mieux dire, sous la forteresse de Czenstokow.

Les confédérés s'emparent du monastère de Czentokow. Description de ce lieu.

Dans une gorge de montagnes dont les sommets escarpés sont couverts de bois antiques, à l'endroit où cette gorge commence à s'élargir et à former une grande vallée, s'élève, isolé de toutes parts, le monastère de Czenstokow, enfermé de hautes murailles, flanqué de bastions, entouré d'un large fossé. Là, des moines, qui se prétendent institués par un hermite du troisième siècle, entretiennent une garnison, et conservent une image de la Vierge, faite, disent-ils, par l'évangéliste St.-Luc; image miraculeuse, quelquefois appelée le *palladium* de la Pologne, et toujours environnée d'offrandes et d'*ex voto* qui attestent sa puissance. Jadis, quand les rois de Pologne résidaient à Cracovie, quand cette solitude se trouvait ainsi plus voisine de la cour, l'image, plus fréquemment visitée, opérait plus de prodiges et obtenait plus de reconnaissance. C'est surtout à cette époque

que ce monastère accumulait les richesses qui le rendent encore florissant.

Non loin de cette abbaye ou de cette forteresse, on trouve à l'orient une ville nouvelle qui porte le même nom; au sud-ouest, un village consacré à Ste.-Barbe; au midi, la vieille ville de Czensto-Kowa, auprès de laquelle un autre couvent, non fortifié, n'est pour ainsi dire qu'une première station ouverte à la dévotion des pélerins. Les montagnes qui bordent cette vallée dérobent à la forteresse l'aspect des provinces de Pologne. Mais comme ces montagnes s'ouvrent du côté de la Silésie et de la Moravie, elles laissent voir dans un grand éloignement beaucoup de villes et de villages de ces provinces étrangères. La rivière de Warta traverse la vallée; et du côté de la plaine, des défilés étroits et marécageux séparent des collines escarpées.

Le russe Drewitz avait commencé le siége du monastère; mais apprenant que Pulawski marchait en force vers lui, il leva le siége, brûla les granges dans la vallée, et par la menace de tout détruire, força le supérieur du couvent à lui payer une contribution de 3000 ducats.

Les religieux avaient une petite garnison, et leur intention était de se maintenir seuls maîtres de

de leur forteresse, et de profiter de leur position pour rester indépendans des Russes et des confédérés. Ils députèrent à Pulawski pour lui faire part de leurs craintes. Il répondit que les Russes ayant assiégé leur monastère, il n'était venu que pour les protéger, et ne restait là que pour tenir les ennemis éloignés. Ses troupes observèrent une exacte discipline; des officiers entraient dans l'église et revenaient au camp sans avoir paru ni entreprenans ni même curieux; et les moines reprenaient de la sécurité. Apres quelques jours, se présentèrent trois soldats d'élite, sous prétexte de faire leurs prières, et avec des armes cachées; puis un officier et deux soldats également choisis, qui demandaient la permission de visiter et d'admirer le monastère. Enfin, Pulawski lui-même feignit d'être près de partir et de désirer un entretien avec le supérieur. Il vint avec deux hommes. Les six autres, au moment où il entra, s'approchèrent respectueusement, comme pour rendre honneur à leur général; mais aussitôt trois se jetèrent à un bout du pont-levis, trois à l'autre bout; et les trois autres les armes à la main firent face à la garnison, qui s'assembla en hâte. Les troupes de Pulawski se tenaient prêtes : elles accoururent, entrèrent

en foule, et repoussèrent aisément cette garnison, intimidée par le voisinage d'un camp et par la présence d'un chef si célèbre. Le hasard voulut que le nonce de pape, attiré par la curiosité, fût alors dans cette abbaye. Il s'y était rendu les jours précédens, à l'occasion d'une fête de la Vierge qu'on solennise dans ce mois. L'accueil plein de bienveillance et de faveur qu'il fit aux troupes confédérées, et les secrets entretiens qu'il eut avec leur chef, continrent le premier mécontentement des religieux. Pulawski, au départ de ce prélat, ayant fait prendre les armes à ses troupes, le pria de les bénir. Cette cérémonie fit une impression vive sur les soldats; et cette nouvelle répandue en Pologne n'en fit pas une moindre sur tous les esprits. Les religieux voyant qu'on ne touchait point au trésor de leur église, qu'il restait sous le scellé et sous leur propre garde, s'appaisèrent.

Marches de Pulawski et de Zaremba sur Posen, et autres précautions pour préparer la défense de Czenstokow.

On ne doutait pas que les Russes ne se hâtassent d'enlever à leurs ennemis cette importante forteresse. Pulawski, résolu de s'y maintenir, voulut gagner du temps pour la mettre en état de défense. Zaremba le détournait de s'enfermer entre des murailles, et de s'exposer à un siége sans la certitude d'être secouru. Pulawski lui répondit: « J'ai cette certitude, puisque vous

« êtes citoyen ». Tous deux concertèrent alors une marche sur Posen, capitale de la grande Pologne, publiant exprès le dessein de s'emparer de cette ville. Ils y marchèrent assez en force pour ne point craindre l'ennemi, s'il venait à eux, et pour lui faire craindre au contraire la perte de la garnison de Posen, s'il ne volait à son secours.

On était convenu que Zaremba tiendrait en échec six cents Russes cantonnés dans un village voisin, tandis que Pulawski attaquerait la ville. Drewitz accourut, et aussitôt Zaremba, satisfait d'avoir attiré Drewitz dans cette province, et s'attachant uniquement au plan concerté, fit rapidement sa retraite, et envoya avertir Pulawski. Celui-ci, plus entreprenant, croyait voir la possibilité d'emporter la ville de Posen; et cette occurrence peut nous aider à discerner le caractère de ces deux chefs, servant ensemble la patrie avec une émulation voisine de la jalousie, et une égale réputation acquise par des qualités différentes: Zaremba exécutant avec une exactitude rigoureuse ce qui avait été projeté, ne se laissant jamais emporter à ce que l'occasion offrait quelquefois de plus avantageux; Pulawski, plus entreprenant, voulant pousser ses succès, se hasardant au-delà

du terme convenu, forcé quelquefois de se tirer seul du péril où il s'était engagé seul; mais l'un et l'autre, malgré les plaintes mutuelles qui résultaient souvent de conduites si diverses, ne songeant dans cette perpétuelle rivalité qu'à mieux défendre la république, et jusqu'au dernier moment fidèles à se concerter et à s'entr'aider. Pulawski contraint de se retirer du voisinage de Posen, trouva, de retour à Czenstokow, tous ses ordres exécutés, et sa forteresse munie pour un long siége. Les Russes annonçaient le dessein de détruire ce monastère, de l'écraser sous les bombes, si Pulawski refusait de l'évacuer. Mais il leur fallut attendre une artillerie de siége dont ils étaient entièrement dépourvus. Il leur fallut du temps pour faire filer de nouveaux détachemens à la place de ceux qui allaient se réunir et former une armée. Pendant ces préparatifs, tous les sénateurs qui se trouvaient à Varsovie s'assemblèrent, sur une invitation du primat, sollicitèrent Poniatouski de se joindre à eux, et envoyèrent, au nom du roi et de la république, une députation à l'ambassadeur et au général russe, pour les prier d'épargner le sanctuaire de la nation.

Ceux-ci n'osant rien prendre sur eux-mêmes, demandèrent les ordres de la czarine.

Tous ces délais donnèrent le temps à Pulawski de construire de nouvelles fortifications, de réparer les anciennes, de recevoir de Varsovie même un convoi de poudre et de plomb. Le conseil général, pour ne négliger aucune précaution, avait voulu faire transporter le riche trésor de cette abbaye hors des frontières du royaume. Pulawski s'y opposa avec une généreuse confiance; il eût craint des reproches de profanation, s'il eût touché à des richesses regardées comme sacrées; il eût craint, en les déposant ailleurs, de montrer une inquiétude qu'il n'avait pas, et dont l'apparence eût peut-être affaibli la fermeté de sa garnison et le zèle de ceux qui songeaient à le secourir. Il garda près de huit cents hommes, et avant de s'enfermer avec eux, il fit partir un fort détachement de cavalerie, et un jeune homme qui paraissait être son prisonnier, et qui vraisemblablement avait ordre de conduire ce détachement en Lithuanie, pour faire de nouveau soulever cette province, et par cette diversion y attirer les Russes.

Ce jeune homme, nommé Kosakowski, développa dans cette importante commission tous les talens du plus adroit et du plus audacieux capitaine. Il fit un immense détour, remontant par

l'occident de la Pologne au nord de la Prusse polonaise pour arriver en Lithuanie, rompant derrière lui tous les ponts, alarmant sur sa route toutes les villes, se jetant quelquefois dans les forêts les plus noires pour dérober son passage, multipliant en quelque sorte sa troupe par la rapidité de sa course, et la faisant paraître dans l'espace de peu de jours dans des lieux si distans que les Russes ne pouvaient nulle part la poursuivre ni la devancer, et se persuadaient qu'une insurrection subite avait armé à la fois et dans tous les lieux presque toute la noblesse du royaume.

Effroi dans Varsovie.

Cependant, le bruit qu'avait eu soin de répandre Pulawski, en sortant des montagnes, et qu'il avait accrédité par toutes sortes de ruses, le bruit de ses prétendus desseins sur Varsovie, avait jeté cette ville dans de nouvelles alarmes. La surprise de Czenstokow loin de rassurer la capitale, le faisait juger capable de tout tenter. Plusieurs délations, soit réelles, soit feintes, des événemens insignifians, mais dénaturés par la crainte ou par la malignité, augmentaient chaque jour cet effroi. Un régiment des gardes passé au service des confédérés, donnait au roi une mortelle inquiétude. Dans son apathique terreur, Poniatouski se croyait au moins adoré

de ses gardes : la défection de leur plus beau régiment détruisit cette illusion. Dans le même temps, un bruit sourd se répandit que le conseil général avait résolu de déclarer le trône vacant. Plusieurs manifestes, déposés dans des greffes publics, semblaient y préparer la nation. La cour était secrètement instruite que ces bruits et ces manifestes étaient de sûrs avant-coureurs de l'événement qui allait éclore, et que Poniatouski, sous le nom d'ennemi de la patrie, allait être cité devant le conseil général. Elle avait même reçu secrètement une copie de l'acte qui allait être promulgué.

Peste en Pologne.

La cour apprit alors avec une terreur mêlée de joie, que la contagion qui désolait les armées russes commençait à se répandre dans les provinces Polonaises, et que déjà les puissances limitrophes prenaient contre ce fléau, des précautions sur leurs frontières. On imagina que les cordons de leurs troupes allaient gêner les courses des confédérés, que dans la crainte de la contagion on refuserait à ceux-ci tout asile, et que privés de ce refuge, ils tomberaient entre les mains des Russes. Les ravages d'une maladie épidémique se joignirent en effet aux horreurs de la guerre pour dévaster ce malheureux pays. La peste régna quelque temps en Pocutie, en

Podolie, à Sambor. Les froids de l'hiver en arrêtèrent les progrès. Mais une maladie locale, provenant de ce que l'on avait forcé les paysans de ces provinces à acheter des farines gâtées dans les magasins russes, acheva de dévaster les villages que la peste avait épargnés; cette autre épidémie, ainsi causée par la seule corruption des alimens, perpétua la terreur qui s'était répandue au loin, et continua d'être partout annoncée sous le nom le plus effrayant. Le récit de ces calamités, déjà si grandes par elles-mêmes, fut encore exagéré, non-seulement par la terreur, comme il arrive toujours, mais par les desseins secrets que chacun commençait à former. Les puissances voisines prenant le prétexte plausible de ne rien négliger pour préserver leurs états, on vit leurs armées qui environnaient une partie de la Pologne, s'avancer de toutes parts sur le territoire polonais, et les cordons prussiens et autrichiens dépasser partout leurs frontières. D'un autre côté, Varsovie se précautionna contre les confédérés, sous le voile des soins à prendre contre la contagion; elle saisit cette occasion de se fortifier. On crut pouvoir joindre les troupes du roi aux troupes russes, sans que les Polonais s'indignassent cette fois de voir leur roi s'armer

On fortifie Varsovie.

de nouveau contre eux : sous ce même prétexte, les Russes se rassemblèrent en plus grand nombre dans la capitale de la Pologne; ils établirent autour de la ville des batteries de distance en distance, et l'on entoura de palissades les casernes où demeuraient les gardes polonaises. Le général russe fit marcher toutes les nuits de fortes patrouilles dans les rues, et braquer des canons dans les places publiques. Ainsi la terreur et la défiance y paraissaient à leur comble, et l'on songeait à contenir également les habitans, la garnison ordinaire et les ennemis. On enferma la ville dans une enceinte formée d'abattis d'arbres. Bientôt il fut décidé de l'entourer toute entière d'un fossé large et profond, garni de chevaux de frise. Tous les habitans furent forcés de contribuer à ce travail, et le roi pour donner l'exemple, en fit creuser à ses frais un grand espace. On laissa dans cette enceinte quatre portes auprès desquelles on bâtit des logemens pour examiner les voyageurs. Les troupes russes et polonaises y servirent d'abord en commun; mais les seuls Russes se chargèrent de cette garde aussitôt que la contagion eut cessé, ou du moins dès qu'on eut cessé d'employer ce prétexte, et qu'on eut reçu la nouvelle positive de la promulgation de l'interrègne.

Le trône est déclaré vacant.

La déchéance de Stanislas-Auguste était le vœu presque unanime des Polonais. Ces infortunés républicains n'attribuaient les maux sous lesquels ils gémissaient, qu'à l'élection forcée et tyrannique de Poniatouski. Selon eux rien n'était changé dans la république : ils obéissaient aux mêmes lois ; ils suivaient les mêmes usages. Cette élection, effet déplorable d'une si longue anarchie, en était à leurs yeux la seule et véritable cause ; et la plupart n'avaient cédé à la violence qui leur avait imposé un tel roi, qu'avec la résolution de saisir et de chercher toutes les occasions de le précipiter du trône. Leur première confédération, formée à Radom, dans la troisième année de ce règne, avait eu ce principal objet ; et les mêmes ressentimens les entraînaient dans la confédération actuelle.

On répandait néanmoins quelques écrits en faveur de Stanislas-Auguste. « Vous ne l'avez « pas élu de votre gré, disait-on aux Polonais, « mais enfin vous l'avez élu ; il a reçu vos ser- « mens. Cette couronne qui lui fut offerte, qui « de vous, en sa place, ne l'eût acceptée ? Qui « de vous encore, au sein des troubles et des « malheurs publics, eût régné avec plus de « modération que lui ? Il est votre compatriote, « il fut l'un de vos égaux : un prince étranger

« vous conviendrait-il donc davantage, et re- « grettez-vous cette maison de Saxe deux fois « élevée sur ce trône pour l'oppression de vos « pères et de vos ayeux ? »

En d'autres écrits également répandus dans le public, on discutait la valeur des sermens prêtés à Poniatouski, sermens arrachés par la force, anéantis par les protestations, rétractés aussitôt qu'on avait pu se croire libre. « Dans le « court espace de temps où l'assemblée de Ra- « dom avait pu exprimer un vœu, celui de re- « jeter Poniatouski n'était-il pas sorti de tous « les cœurs, et n'avait-il pas fallu pour l'étouffer, « tout l'appareil, tous les excès de la tyrannie ? « Comment le conseil général, première assem- « blée libre depuis l'introduction des troupes « étrangères, pouvait-il hésiter encore à pro- « clamer la vacance du trône ? Pourquoi ce « conseil, interprète souverain des volontés de « la république, n'avait-il pas exprimé, pro- « clamé, dès sa première séance, la plus una- « nime de ces volontés ? Qu'avait-il besoin de « si longues délibérations pour reprendre une « couronne obtenue par de viles intrigues, et « donnée par les cours étrangères au violateur « de toutes les lois polonaises ? Quels ménage- « mens, quels égards pouvait mériter un roi

« sans vertu et même sans audace, sans aucun
« de ces talens qui ont rendu quelques tyrans
« recommandables; un intrus plus indigne en-
« core du trône, depuis qu'il l'occupait, qu'a-
« vant d'y monter, n'ayant d'autre caractère
« que la fausseté, s'égarant le premier dans ses
« maladroites fourberies, ne sachant pas re-
« trouver le fil de ses propres intrigues; et
« dont le règne enfin n'était remarquable que
« par les ravages des armées étrangères sur le
« territoire de la république? »

Quelques hommes circonspects et modérés, pensaient qu'on devait attendre pour se déterminer, la conduite que Poniatouski allait tenir avec le conseil général. « Qui sait, disaient-ils,
« s'il ne gémit pas comme nous, plus que nous,
« du joug qui nous accable et qui pèse aussi
« sur sa tête? C'est parce que les étrangers ne
« nous craignent plus, qu'il est forcé lui-même
« d'obéir à leurs ordres. Qu'il s'unisse à nous
« contre nos ennemis qui sont les siens. Après
« tout, c'est la faiblesse de notre gouvernement
« qui nous a soumis aux Russes, qui nous a
« rendus les esclaves de ces esclaves. Que fera
« ce roi sans puissance, contre ses oppresseurs
« et les nôtres? abdiquer! mais la Russie nous
« imposera un autre fantôme, si même ce

« nouvel interrègne n'est pas le dernier dans
« notre histoire. Se joindre à nous? l'a-t-il pu
« jusqu'à ce moment? lui avons nous offert ou
« permis l'espoir d'une alliance ou même d'un
« asile? et lorsqu'aujourd'hui encore nous ne
« songeons qu'à le détrôner, viendra-t-il pré-
« sider à nos conseils, et partager nos périls?
« Tout sans doute, dans les événemens passés
« depuis 1763, tout accuse Poniatouski: mais
« toutes les prévoyances nous conseillent l'oubli
« de ses fautes, et lui prescrivent de nous aider
« à les réparer. Avant la formation du conseil
« général, la France elle-même hésitait à nous
« secourir. Tout change aujourd'hui, et chan-
« gerait bien plus encore par l'union de la ré-
« publique et de son roi ».

Ceux qui raisonnaient ainsi, ne négligeaient rien pour négocier avec ce prince son accession à la confédération générale. Il les entretenait dans cette espérance, et ne cherchait en effet qu'à gagner du temps. Uniquement occupé de soutenir sur sa tête sa couronne toujours vacillante, il n'osait pour ainsi dire l'exposer au moindre choc, et résistait à toutes les impulsions, même à celles des Russes. Ceux-ci lui reprochaient de n'avoir pas eu, au commencement de la guerre, le courage de se dévouer à

celle qu'il nommait sa bienfaitrice. Ne rien hasarder était sa constante politique. Il employait toute son habileté à ne prendre aucune résolution ; et ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans cette timide défiance de tous les événemens, dans ce soin perpétuel de se ménager avec tous les partis, une profonde sécurité lui dérobait le sentiment de sa situation périlleuse. Il se fiait également sur sa destinée, et sur le suprême talent de persuader qu'il croyait avoir. « Ces confédérés si méchans, disait-il, si je « pouvais leur parler seulement une heure, je « suis sûr que je les ramènerais ». Chaque semaine il écrivait de longues lettres à la czarine, rassemblait ses frères et ses confidens pour en écouter la lecture et en admirer l'éloquence. Il attendait le sort de la Pologne de l'impression que ces épitres allaient faire. Catherine dédaignait toujours d'y répondre, et le plus souvent de les lire.

La réunion d'un tel roi et des confédérés, difficile de leur part, et impossible de la sienne, ne fut pas long-temps espérée par ceux qui s'étaient chargés de la négocier, et il leur resta peu d'argumens à opposer aux citoyens moins concilians qui pressaient le conseil général de proclamer l'interrègne. Le comte Pac et l'évêque

de Kaminieck étaient à la tête de ce conseil. Pac avait paru d'abord très-opposé au projet de déclarer le trône vacant. Il craignait, disait-il, que cette déclaration n'amenât une guerre civile, désastre que la sagesse de la nation et la timidité du roi avaient jusqu'alors empêché. S'il faut, ajoutait-il, dépouiller Poniatouski d'une dignité que sans doute il déshonore, s'il ne reste plus que ce moyen d'affranchir la république du joug étranger qu'il appesantit sur elle, du moins que la confédération prépare ce grand coup en silence, et qu'elle se hâte de devenir assez forte pour le porter avec sûreté. Quant à l'évêque de Kaminieck, il ne cachait point sa résolution, ni même son impatience de détrôner Stanislas-Auguste ; et malgré cette diversité d'opinions sur un point si important, l'évêque et le comte demeuraient si parfaitement unis, qu'on soupçonnait l'opposition du second de n'être pas très-sincère. Peut-être Pac jugeait-il seulement qu'en un acte de cette nature, le conseil devait se laisser faire violence ; et cette violence ne se fit pas long-temps attendre.

Les Turcs, alliés de la république polonaise, pour l'intérêt de laquelle ils avaient déclaré la guerre à la Russie, voyaient avec peine que le titre de roi, refusé à Stanislas-Auguste dans un

de leurs manifestes, fut encore donné par la confédération à un homme qu'ils regardaient comme leur ennemi, et qu'ils avaient intention de détrôner. Leur politique grossière, attachant à ce nom de roi des idées qu'il n'exprime point en Pologne, embrouillait leurs relations avec les républicains polonais. Cet embarras, ou même cet obstacle que les Ottomans trouvaient dans la royauté de Poniatouski, les chefs de la confédération de Barr, réfugiés en Turquie, s'empressèrent de le dissiper. Ils assemblèrent leur conseil et leurs troupes dans la ville de Warna, sur les bords de la mer Noire. Là, usant de l'autorité dont la république les avait investis, ils promulguèrent l'interrègne, le 9 avril 1770; et ce jeune Kossakouski, envoyé en Lithuanie par Casimir Pulawski, donna connaissance de cet acte sur toute la route qu'il avait à parcourir. L'acte était reçu partout avec acclamation; et de toutes parts on redoublait d'instance auprès du conseil général, qui tardait encore d'y adhérer. Tous ces maréchaux qu'il avait ou rejetés ou rabaissés à de moindres grades, se plaignaient hautement de ses lenteurs, et s'efforçaient de les rendre suspectes. Les clameurs des mécontens étaient répétées par les partisans de la maison de Saxe, qui, entretenus

entretenus dans la confédération par les modiques subsides de cette cour, et se voyant avec peine éloignés des affaires, attendaient leur fortune du retour de cette maison sur le trône. Un cri général accusait le conseil général de manquer à la confiance publique, de servir les intérêts de la famille Poniatouski, et de trahir ceux d'une nation qui s'était armée presque entière pour réparer l'ignominie d'une élection forcée et illégitime.

Pac ne cédait point encore, soit que la démarche lui parût en effet imprudente ou prématurée, soit qu'il voulût, par une si longue résistance, se ménager un moyen de justifier un jour le consentement qu'il était résolu de donner enfin. Cependant les désordres, si communs dans les diètes, commençaient à s'introduire dans le conseil général. Quelques membres s'emportèrent jusqu'à tirer leurs sabres contre l'inflexible Pac. L'agitation croissait de jour en jour, lorsqu'on reçut la nouvelle des subsides accordés par la France aux confédérés, et même une réponse du ministère français, consulté sur la question de la déchéance. Le duc de Choiseul, qui ne pouvait pas conseiller un détrônement, et qui ne voulait pas s'opposer au vœu le plus ardent des confédérés, déclara qu'on ne préten-

dait pas régler à Versailles l'usage d'un droit dépendant des constitutions polonaises. Il laissait le conseil général maître de prononcer sur l'existence et sur l'application d'un tel droit. A Vienne, Kaunitz gardait un profond silence, également déterminé à ne mettre aucun obstacle à la déclaration de l'interrègne, et à la désapprouver dès qu'elle serait publiée.

Pac ne peut plus résister ; Bohucz, secrétaire général de la confédération, et l'un des plus ardens ennemis du roi, rédige l'acte d'interrègne ; il réfute avec véhémence ceux qui veulent différer encore ; il entraîne tout le conseil à Coniesna, sur la frontière de Hongrie : et là, on proclame unanimement la vacance du trône. Poniatouski est déclaré l'ennemi de la patrie ; il est cité devant le conseil général, et, s'il n'y comparaît, abandonné à l'indignation publique. Cet acte, sollicité par la nation, demandé par la Turquie, non contredit par la France, fut imprimé librement dans les états autrichiens, et déposé, par des républicains déterminés, dans tous les greffes de la Pologne. Trois confédérés se rendirent à Varsovie, pénétrèrent dans le palais, se mêlèrent dans la foule sur le passage du roi ; et afin que les formes juridiques fussent observées, l'un d'eux, en présence des deux

autres faisant la fonction de témoins, remit à Poniatouski une sommation authentique de comparaître devant le conseil général de la confédération. Le roi prit le papier, croyant que c'était quelque requête ; et pendant qu'il y jetait les yeux, les trois confédérés se perdirent dans la foule, et parvinrent à sortir du château et de la ville.

Siége de Czenstokow.

Cependant Drewitz, à la tête de quatre mille Russes, assiégeait l'abbaye de Czenstokow. Il avait ordre de renverser cette église de fond en comble, si l'on osait s'y défendre. Le roi de Prusse, qui depuis long-temps avait cessé de prendre une part ostensible aux troubles de la Pologne, et qui ne reparaissait encore que sous le titre de pacificateur, venait pourtant de prêter aux Russes des canons de siége et douze mortiers. Les Russes s'avancent et se disposent à s'emparer d'abord de la nouvelle ville de Czenstokow : Pulawski prend le parti d'en brûler les maisons. Elles appartenaient aux moines, et il n'y avait qu'une nécessité extrême qui pût justifier un tel incendie : il fallut vaincre la résistance des propriétaires, et repousser les attaques des Russes ; l'incendie ne fut consommé que le cinquième jour.

De part et d'autre, on se persuadait que le

sort de la Pologne allait dépendre de ce siége : c'était le ciel lui-même qui allait conserver ou livrer une forteresse si sainte au parti qu'il protégerait. Mais l'ardeur de Drewitz était affaiblie, et Pulawski commençait à joindre l'expérience au courage. Dans une saison excessivement rigoureuse, la garnison manquait de vêtemens : les sentinelles laissaient leurs habits à ceux qui venaient les relever, rentraient nus autour des poëles, et s'il survenait quelque attaque, y couraient en chemise. On attendait que les Russes donnassent un assaut pour avoir leurs vêtemens; et à la fin du siége, en effet, toute la garnison portait, non sans danger, des uniformes russes. Le bombardement commença le 3 janvier; Pulawski, dans plusieurs sorties, enleva les batteries des assiégeans, qui ne parvinrent point à faire brêche. Le feu prit deux fois dans la forteresse, et fut promptement éteint. Les Russes tentèrent trois escalades, et furent repoussés avec une perte énorme.

Levée du Siége.

Pendant ce temps, les confédérés se montraient en troupes nombreuses dans toutes les provinces, afin d'empêcher l'ennemi d'aller renforcer les assiégeans. Ceux qui, depuis le commencement des troubles, se maintenaient aux environs de Varsovie, toujours prompts à se

rassembler, à se séparer, à se cacher, paraissaient alors chaque jour à tous les débouchés des bois voisins de cette capitale. Zaremba rassemblait ses troupes dans la Grande-Pologne; un autre corps de confédérés, parvenu en Lithuanie par un immense détour, s'avançait vers les frontières russes; d'autres se jetaient sur Cracovie, s'emparaient d'un faubourg de cette ville, et y massacraient deux cents Moscovites. Drewitz reçut ordre de lever le siége de Czenstokow, et laissa douze cents morts au milieu des neiges. La délivrance de cette forteresse fut un miracle aux yeux des peuples; les alternatives de gelée et de pluie, au mois de janvier, parurent autant de prodiges; et les pèlerins affluèrent.

Les confédérés se fortifient dans plusieurs postes importans.

Jamais la confédération ne s'est montrée plus redoutable que dans cet hiver de 1770 à 1771. Elle achetait, en Silésie et en Hongrie, des fusils et des canons, en déterrait dans les châteaux de Pologne, faisait fondre des boulets, recrutait des déserteurs impériaux et prussiens, envoyait trois cents hommes vers la frontière de Hongrie, trois cents autres sur celles du duché de Teschen, interceptait autour de Varsovie les communications et les correspondances, s'emparait des salines de Valicza, fortifiait les châteaux de

Bolbreck et de Kosciani, les places de Tyrnieck et de Landskronn. Cette dernière forteresse, placée à la tête des monts Krapacks, domine la plaine du palatinat de Cracovie. Le général russe Suwarof ne tarda point d'y attaquer les confédérés : ils le repoussèrent. Leurs positions étaient avantageuses, leurs troupes aguerries, leurs généraux formés par l'expérience des revers et des victoires. Animés par ces derniers succès, ils ne prévoyaient pas que ces succès même, plus dangereux que leurs défaites, amèneraient plus vîte le désastre de la république. Mais déjà ce spectacle de la valeur renaissante des Polonais avait fixé l'attention des cours voisines, et suggéré la pensée d'en arrêter bientôt l'essor. Les destinées de la Pologne s'agitaient à Vienne et à Berlin autant qu'à Pétersbourg; et la Russie, perdant l'espoir de l'asservir toute entière, consentait de la partager. Nous allons nous engager dans les détours de la conspiration de ces trois puissances; et pour en éclairer les ténèbres, nous serons obligés de remonter à des temps que nos récits précédens ont dépassés.

LIVRE XIII. (1)

L'Angleterre ni la France ne peuvent se faire déférer la médiation.

En vain la France et l'Angleterre cherchaient, à l'envi l'une de l'autre, tous les moyens de se faire déférer la future médiation. Toutes deux étaient également jalouses de cet honneur, qu'elles avaient déjà eu alternativement dans les précédentes guerres entre les deux empires; l'une au traité de Carlovits en 1699, et l'autre à la paix de Belgrade en 1739. Mais Catherine II était loin de se voir réduite à attendre la paix des négociations de la France; c'eût été à ses yeux le comble de l'humiliation. Tout ce qu'elle avait éprouvé de contrariétés, soit dans les passions de sa jeunesse, soit dans les desseins de son gouvernement, elle l'avait

(1) XII dans le manuscrit de Rulhière.

toujours attribué à la seule animosité de cette cour; et désormais énorgueillie de ses victoires, elle ne dissimulait plus ses ressentimens. Quant aux Anglais, elle s'était ménagé leur entremise comme une dernière ressource; elle avait pris avec eux l'engagement secret de leur confier ses intérêts, si elle avait besoin d'un médiateur. Mais leur précipitation à rappeler de la flotte russe tous les marins aussitôt après l'incendie de la flotte ottomane, avait rendu presque inutile cette fameuse victoire. Le ressentiment de la czarine l'emportait sur la reconnaissance, et de leur côté ils commençaient à perdre par leurs divisions intestines, par l'énormité de leur dette, par le mauvais choix de leurs ambassadeurs, par l'abandon qu'ils avaient fait de leurs anciennes alliances sur le continent, cette grande considération et cette puissance que leurs victoires et leurs conquêtes leur avaient acquises, peu d'années auparavant. Le roi de Prusse, dont l'œil pénétrant et sûr n'était point ébloui de leurs derniers succès, et qui apercevait au travers de toute leur gloire, cette rapide décadence, ne cessait d'en avertir Catherine. C'était pour lui-même un nouveau motif de resserrer les liaisons qu'il avait avec elle. Il lui conseillait de ne plus fonder aucune espérance sur une nation dont l'éclat était près de s'éclipser, et qui déjà n'était plus ce qu'elle paraissait encore. Tristes effets de l'éternelle rivalité de la France et de l'Angleterre! Elles perdaient alors la prépondérance qu'elles avaient eue jusques-là dans les affaires générales du continent, et pour ainsi dire dans les affaires générales des deux mondes; elles allaient se trouver également exclues de cette importante pacification, et tout l'orient de l'Europe était près de changer de face à leur insçu et d'une manière contraire à tous leurs intérêts.

Dessein du roi de Prusse: intérêts de sa monarchie. Portrait historique de ce prince, et sa situation actuelle.

Le roi de Prusse, dès le commencement des hostilités, avait formé le projet d'employer, quand il en serait temps, sa propre entremise et celle de la cour de Vienne, à mettre fin à la guerre. Son alliance intime avec la Russie, qui lui donnait tant de crédit dans les conseils de Pétersbourg, n'avait que faiblement altéré son crédit auprès du divan. Les Turcs pardonnaient cette alliance à sa position. Le sultan, comme nous l'avons dit, avait su admirer le génie et le courage de ce prince. L'orgueil et l'ignorance des Turcs ne les empêchaient pas de sentir qu'ils devaient à lui seul cette longue tranquillité dont la maison d'Autriche les avait

laissés jouir, et l'avantage de n'avoir point eu à combattre les Autrichiens en même temps que les Russes. Il lui restait, pour acquérir une égale influence dans les trois empires, à calmer les inquiétudes et les craintes qu'il avait toujours inspirées à la cour de Vienne; et dès-lors ce dangereux et implacable ennemi de la maison d'Autriche avait eu l'habileté de revêtir un tout autre personnage.

Frédéric III a joué un si grand rôle dans cette histoire, il s'est montré tant de fois sur la scène et d'une manière si éclatante, qu'on pourrait le croire suffisamment connu; toutefois nous avons attendu jusqu'au moment où il va s'y emparer du premier rôle, pour développer autant qu'il sera en nous, son caractère, son génie, sa politique et les divers intérêts qu'il devait porter dans cette pacification. Il est nécessaire de remonter loin.

L'anarchie où depuis cent ans était tombée la république de Pologne, avait commencé la grandeur de la maison royale de Prusse. L'électeur de Brandebourg, connu dans le dix-septième siècle sous le nom de grand-électeur, et qui était en même temps vassal du royaume de Pologne, à titre de duc de Prusse, profitant avec une extrême habileté de cette anar-

chie et des troubles de l'Allemagne, avait acquis par des guerres heureuses et par des négociations adroites, de belles provinces en Allemagne, et affranchi son duché de Prusse de toute vassalité; il avait même eu l'espérance de joindre à ses états une autre partie de la Pologne, et de réunir par cet envahissement son duché de Prusse à son électorat, éloignés l'un de l'autre et séparés par la Prusse polonaise. Mais des événemens qui tenaient aux affaires générales de l'Europe, et que nous avons indiqués au commencement de cette histoire, avaient prévenu un partage de la Pologne, projeté dès ce temps-là; et bientôt les Polonais étaient sortis de leurs désordres, non pas avec une sagesse qui assurât la durée de leur république, mais avec un bonheur et un courage qui les avait fait respecter de leurs voisins et considérer de l'Europe entière. L'envahissement qu'on avait médité, devenant alors plus difficile, le projet en demeura suspendu. Frédéric Ier., fils du grand-électeur, prince plus qu'ambitieux, et qui prenait le faste pour la puissance, obtint de l'empereur d'Allemagne l'érection de la Prusse ducale en royaume. Il ne songea plus dès-lors qu'à jouir des honneurs de son nouveau titre, et rassembla prématuré-

ment autour de son trône tous les arts de la paix. Dans le règne suivant, Frédéric II reprit toute l'ambition de son aïeul; et l'anarchie qui s'accroissait d'année en année dans la république de Pologne, parut l'inviter plus d'une fois à l'envahissement de la Prusse polonaise; mais un dessein plus avantageux encore à la monarchie prussienne l'occupa sécrètement pendant tout son règne.

La maison d'Autriche était près de s'éteindre; il se préparait à profiter de ce grand événement. Il eut la profonde sagesse de ne se mêler dans aucune guerre, de surseoir à l'exécution de tout autre dessein, et en augmentant perpétuellement ses forces, de les réserver tout entières pour le temps où il pourrait en faire l'usage arrêté dans le secret de sa politique. Aucune proposition, quelque favorable qu'elle parût, ne put l'engager à se mêler alors dans les troubles de Pologne. Rien ne lui fit prendre le change, et ne le détourna de son unique objet; régler l'administration de ses états, se former des sujets laborieux, discipliner une armée, amasser un trésor, étaient en apparence ses uniques soins : prince économe, austère, ennemi des sciences et du luxe, et qui portait jusqu'à une sorte de ridicule la passion ou plu-

tôt la manie des exercices militaires; nous en citerons un seul exemple : il voulut un jour faire raser un parc agréable qui est aux portes de Berlin, et la seule promenade de cette capitale, parce que, disait-il, ce terrein serait un beau champ de bataille. Ce qui restait encore des arts agréables attirés en foule dans cette cour sous le règne précédent, et dédaigné par le souverain actuel, environnait cependant l'enfance de Frédéric III, et séduisit bien plus son goût que l'austérité du nouveau règne. Frédéric III annonçait des inclinations entièrement opposées à celles du roi son père; la passion des beaux arts, celles de la magnificence et de la volupté. Ses plus intimes confidens n'hésitèrent point à publier qu'il fallait s'attendre sous son règne à une longue paix, et que rien ne décélait en lui, ni qualités belliqueuses, ni passion pour la guerre. Son esprit naturellement indépendant et juste, était révolté de la dureté du joug qu'on ne cessait de lui imposer, et choqué du ton soldatesque qui régnait à la cour, et de l'extrême ridicule que ce ton mêlait à toutes les manières du roi. Celui-ci s'opposait avec une rigueur inflexible au penchant de son fils pour la mollesse, et à son goût pour les arts; il employait une inquisition sévère pour

l'empêcher d'étudier aucune langue ancienne, et lui ferma ainsi les seules et véritables sources de la plus belle littérature. Il fit brûler successivement trois bibliothèques du jeune prince qui n'avait de livres qu'en secret, et qui était réduit à se former un cabinet d'étude avec autant de mystère que d'autres jeunes princes ont une maison de plaisir. Frédéric III ainsi élevé, monta sur le trône, jeune encore; y apportant des habitudes austères et des inclinations voluptueuses; trouvant toute l'administration de son royaume réglée d'une manière simple et fixe, une armée nombreuse et bien exercée, une régie d'impôts économe et facile, des manufactures florissantes; mais aucune gloire acquise à sa monarchie, parce que le règne de Frédéric II s'était passé tout entier dans l'attente d'un événement que sa mort devança de quelques mois. Le nouveau roi n'hésita pas long-temps entre les molles passions de sa jeunesse, et les vrais intérêts de sa monarchie. Peu de jours s'étaient écoulés depuis son avènement au trône, lorsqu'un confident de son goût pour le luxe, les arts et les plaisirs, vint lui présenter le projet d'un nouvel état de cour, dans lequel le faste le plus dispendieux et les amusemens de tous les genres étaient substitués

à cette triste parcimonie, qui, sous le précédent règne, avait affligé les courtisans, et fait fleurir la monarchie. Frédéric, désormais libre de s'abandonner à tous ses penchans, applaudit d'abord à ce projet; il l'envoya au ministre de ses finances, avec ordre d'y conformer les états de tous les départemens. Celui-ci, vieillard austère et formé sous l'autre règne, accourt effrayé chez le roi, et tenant à la main non-seulement le projet d'envahir la Silésie à la mort de l'empereur Charles VI, mais toutes les recherches déjà faites, tous les prétextes déjà trouvés pour colorer cette invasion, il les présente à son nouveau maître; il lui apprend que c'est pour enlever cette belle dépouille de la maison d'Autriche, pour fonder une grande puissance en Allemagne, seul appui d'un grand titre, que le feu roi a discipliné la plus redoutable armée qui fût alors en Europe, et amassé un trésor au milieu de la ruine générale de tous les autres souverains; il lui demande s'il faut renoncer, pour une vaine prodigalité, et pour de futiles amusemens, à l'exécution du seul dessein qui pût assurer pour jamais la véritable puissance de sa maison. Frédéric, après l'avoir écouté attentivement, fit appeler l'auteur de l'autre projet, et disputer en sa présence

son vieux ministre et son jeune confident. Il se trouvait réellement placé au point de séparation de ces deux chemins allégoriques et célèbres chez les philosophes, qui conduisent l'un à la gloire, l'autre à la volupté. L'ambition l'emporta ; et dès cet instant il change tout le premier aspect qu'il avait laissé prendre à son règne. Il donne l'ordre de l'éveiller le lendemain au point du jour ; et pour vaincre son penchant à la mollesse, il ordonne à ses valets de chambre, s'il lutte trop long-temps contre le sommeil, de lui laisser tomber sur le visage un linge trempé dans l'eau glacée ; cette espèce de violence fut nécessaire quelques jours ; mais sa résolution une fois prise, ce prince n'a jamais fait un pas en arrière. Seulement chaque jour, quand ses devoirs de roi et de général sont remplis, ses premiers goûts le ramènent aux arts agréables et à la mollesse. Ses habitudes de soldat se mêlent à une certaine élégance de mœurs ; et il lui est resté de ce mélange, une singulière admiration pour le très-petit nombre d'hommes qui à leur gré ont pu se plonger dans les délices de la vie, et en sortir pour se livrer aux plus violentes fatigues, assez maîtres d'eux-mêmes pour se montrer alternativement et à leur volonté, efféminés comme les sybarites, et

et austères comme les Spartiates ; il se plaît à laisser voir que c'eût été là ses véritables modèles, s'il eût dépendu de lui d'en choisir. Des moralistes sévères diront que la nature lui avait donné des vices efféminés, et qu'il s'est donné avec effort et par son choix des vices d'un autre genre ; mais si l'on ajoute qu'il employa cette hauteur de caractère à se vaincre lui-même dans les périls de la guerre ; et que la première bataille qu'il donna, n'ayant pas trouvé en lui un courage à toute épreuve, il dut ensuite aux seuls efforts de sa volonté, une fermeté inébranlable dans les périls ; qu'il se hâta même de chercher indiscrètement une seconde bataille, pour affermir son courage ou plutôt pour rassurer sa renommée : il faudra convenir que cette force d'ame constamment employée contre tous ses penchans, doit faire regarder ce prince comme un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais vécu.

La conquête de la Silésie fut en effet le prix de cette double victoire remportée sur lui-même. Mais la Silésie conquise a décidé de toute la suite de son règne. Une nouvelle maison d'Autriche, non moins redoutable que la première, étant sortie des ruines de cette maison, en méditant, avec une politique lente et profonde, de recou-

vrer le beau démembrement que Frédéric venait de lui arracher, il se vit forcé à se maintenir toujours en état de guerre. Il fallut toujours accroître sa puissance, pour conserver sa puissance même. La nécessité, le soin de son salut, le soin de sa gloire, produisirent alors en lui ce qu'une ambition de volonté et d'occasion, plutôt qu'une ambition de caractère, avait produit dans les premiers jours de son règne. Cependant, satisfait de sa conquête, et selon toute vraisemblance y bornant alors ses desseins, on le vit aussitôt retourner vers ses premiers penchans, et rassembler autour de lui les talens de tous les genres. La simplicité de son administration lui en facilitait le travail. Nulle inconstance, nul changement; il veillait à la justice, non par amour de la justice, ou par un sentiment d'équité naturelle, mais pour que son Etat fût en ordre; toutes les règles étaient invariables : souverain absolu, mais sans caprices; toujours inflexible, mais sans rigueurs journalières; regardant les hommes comme de vils instrumens de ses volontés; défiant par principes, par mépris général de l'humanité, mais défiant sans soupçons ombrageux, sans inquiétude et sans crainte. Huit heures de travail par jour, mais chaque jour et toute l'année, suffisaient ainsi à tous les soins de son royaume et de son armée;

et il réservait le reste du jour à la littérature, à la poésie, à la douceur du loisir, et aux charmes d'une société ingénieuse et savante, que sa gloire et ses invitations avaient rassemblée dans son palais; en un mot, la guerre n'était point sa passion; trait si remarquable dans son caractère, et si peu vraisemblable dans sa vie, que nous avons cru nécessaire de le développer par tout le récit précédent. Il ne regardait plus les soins militaires que comme l'un de ses devoirs; mais il portait dans ce devoir même toute l'étendue et toute l'application de son génie; et ce fut alors qu'il acheva de perfectionner l'art de la guerre, en l'appropriant de plus en plus aux armes terribles et aux mœurs abjectes des peuples modernes; il avait su avec une égale sagacité saisir tous les avantages que lui offrait la situation politique de l'Europe. Presque tous les souverains, ceux même avec qui il n'avait eu aucune alliance, lui avaient garanti la possession de sa conquête; mais une profonde intrigue se joua bientôt de toute sa politique; et dans l'Europe entière, il allait se trouver sans allié. Il ne perdit pas un moment, et bientôt il se joua de tous les desseins tramés contre lui. Nous avons vu dans cette histoire avec quelle singulière activité, avec quelle valeur héroïque et quelle science de la guerre, il

prévint les premiers efforts de la ligue qui se formait pour l'accabler, et comment il lui résista pendant sept années entières. Enfin une première défaite, à la troisième bataille de cette nouvelle guerre, ayant corrigé en lui une confiance trop présomptueuse, on ne lui reprocha plus qu'un seul défaut militaire, si toutefois c'en fut un dans les conjonctures difficiles où il se trouva, le défaut de remettre quelquefois au hasard un avantage acquis, et d'être prêt à tout perdre pour vouloir pousser trop loin ses succès. La paix obtenue, après sept ans de cette guerre mémorable, laissa à Frédéric, non-seulement sa première conquête, mais encore tout ce que la terreur de son nom pouvait ajouter à ses forces réelles. Cependant ses états étaient épuisés, ses peuples apauvris; l'élite de ses troupes avait péri; son armée, aussi nombreuse, n'était composée que de nouvelles troupes; et la czarine était son seul allié. D'un autre côté, son irréconciliable ennemi était devenu plus redoutable; les armées autrichiennes, aguerries par leurs défaites, étaient parvenues à remporter sur lui plus d'une victoire; elles avaient adopté tout ce que lui-même avait ajouté à l'art de la guerre. Des généraux justement célèbres s'étaient formés parmi ses adversaires. Tout força donc sa vigilance à ne point se ralentir; et s'il se donna aux

soins de la paix, s'il embellit l'agréable retraite où il vivait en solitaire dans le voisinage de son armée, s'il prit plaisir à orner ses plus belles villes; trop certain qu'il ne devrait le repos de sa vieillesse qu'à la terreur qu'il continuerait d'inspirer, il fut loin de désarmer. Il forma de nouveaux corps; il rétablit ceux que la guerre avait écrasés; il grossit son trésor; toute son administration tendit à l'effort prodigieux d'entretenir perpétuellement deux cents mille hommes sous les armes. Tout dans ses arsenaux était toujours prêt pour partir au premier signal. Il craignait d'être surpris au moindre ralentissement dans ses efforts; et il continua d'inspirer une perpétuelle méfiance à un ennemi dont il avait raison de se méfier lui-même.

La conservation d'une seule conquête l'avait donc forcé, pendant toute la durée d'un long règne, à contrarier sans cesse ses véritables penchans; et il se voyait chaque jour plus observé par un voisin devenu formidable, et qui craignait le plus léger agrandissement de la puissance prussienne : cet agrandissement lui était cependant nécessaire pour réunir en un seul corps tous les membres épars de sa monarchie, pour établir entre ses différentes provinces une communication facile, qui contribuât à leur sû-

reté réciproque, qui, en ajoutant à son étendue, diminuât en même temps l'étendue de ses frontières, et rendît cette monarchie aussi forte par elle-même, qu'elle l'était par les seuls talens de son souverain. En un mot, pour achever en quelque sorte et consolider sa puissance, il lui restait à envahir cette partie de la Pologne qui séparait ses états d'Allemagne de son royaume de Prusse. Son ambition devait se ramener toute entière vers cet ancien projet, dont l'exécution avait été autrefois suspendue pour l'envahissement même de la Silésie. Mais comment réaliser ce projet? Et, en supposant qu'il parvînt à maintenir les Polonais dans une impuissance absolue de s'y opposer par eux-mêmes, comment déterminer la czarine, son unique allié, à souffrir le démembrement d'une république, que d'abord elle avait cru protéger, et qu'ensuite elle avait entrepris de subjuguer dans toute son étendue? Pouvait-elle consentir à laisser élever ce nouveau rempart entre les Russes et l'Europe? D'un autre côté, l'Autriche, toujours attentive aux moindres démarches qu'il oserait faire, avait authentiquement déclaré, dès la naissance des troubles de Pologne, qu'elle prenait sous sa protection le moindre village polonais. Aussi les témoignages irrécusables que s'est

procurés l'auteur de cette histoire, et qui seront cités en leur lieu, ne laissent-ils aucun doute que Frédéric, uniquement occupé de n'être point entraîné dans cette guerre, sans manquer ni à sa gloire, ni à son intérêt, ni à son allié, n'avait formé le projet d'aucun envahissement sur les domaines de cette république; il se réduisait à garder pour ainsi dire à vue une si belle proie, à empêcher qu'elle ne lui échappât pour jamais; et sans faire aucune tentative pour s'en saisir, il bornait ses desseins à assurer de plus en plus, à lui-même ou à ses successeurs, la facilité de s'en emparer dans d'autres temps. Il avait toujours su ménager l'alliance d'une princesse altière, et lui susciter des embarras toujours renaissans, replonger la Pologne dans l'anarchie, et empêcher que par cette anarchie même elle ne devînt une province de l'empire russe; moyens détestables sans doute, les uns par leur perfidie, les autres par leur tyrannique injustice; mais dans lesquels on ne peut se défendre d'admirer ses talens et son génie, si on considère la grandeur de l'objet qu'il s'est proposé, la difficulté, la sagesse et la méthode de la marche qu'il a suivie, et même le terme où il est enfin parvenu. Car, quoique le succès ait passé de beaucoup ses espérances, quoique la fortune ait eu la plus grande part dans cette

Il n'est point l'auteur du projet de démembrer la Pologne: son plan pour la médiation entre les deux Empires de Russie et de Turquie; et sa conduite pour y parvenir.

suite d'incidens peu vraisemblables, qui ont forcé ses ennemis eux-mêmes de concourir à son agrandissement, toutefois elle n'a fait que hâter un événement qu'il avait cru plus éloigné; et cet événement a été la juste conséquence de la conduite qu'il avait tenue, et le dénouement presque nécessaire des mesures qu'il avait prises.

Le plan qu'il avait conçu dès le commencement des hostilités, était de laisser quelque temps un libre cours aux événemens de la guerre, persuadé que la czarine, victorieuse ou vaincue, ne tarderait pas à en sentir les embarras; et aussitôt que la fortune commencerait à s'incliner de l'un ou de l'autre côté, de se concerter avec la cour de Vienne, pour que cette cour le laissant proposer sa propre médiation entre les Russes et les Polonais, afin de maintenir ainsi la Pologne dans l'anarchie, se proposât elle-même comme médiatrice entre les Russes et les Ottomans, afin de maintenir l'équilibre entre les deux empires.

Dans ce double dessein, il s'attachait à satisfaire l'orgueil de cette même princesse dont il méditait de réprimer l'ambition. On eût dit que l'âge, l'expérience et les difficultés avaient affaibli et dompté ce caractère audacieux qui, depuis trente ans, avait fixé toute l'attention de

l'Europe, et fait trembler tous ses voisins. Lui qui, dans sa jeunesse, avait commencé la guerre sans alliés, et n'en n'avait attendu que de la victoire; qui, sans alliés encore après la paix, avait attendu avec une fierté presque téméraire, pour associer ses intérêts à ceux de quelque autre puissance, qu'une ligue presque générale se formât pour l'accabler; lui surtout qui n'avait jamais supporté les hauteurs de la cour de Vienne, et qui, dans sa haine contre cette cour, faisait entrer le ressentiment du style impérieux dont elle fait usage dans ses chancelleries, cédant aujourd'hui à de nouvelles conjonctures, ménageait avec soin une alliée altière et exigeante, et subjuguait pour ainsi dire son propre génie : tout en lui paraissait changé. Ce monarque, dont les mordantes et cruelles plaisanteries, seul genre de gaîté qu'il connût, avaient offensé presque tous les souverains de son temps, et leurs maîtresses et leurs ministres; qui n'avait jamais épargné aucun tort, aucun ridicule, et qui, à l'époque où nous sommes parvenus, employait en secret son loisir à la composition d'un poëme satirique sur le roi Poniatouski; devenu à cette même époque le courtisan et l'adulateur de la czarine, soutenait sans cesse et sans distraction ce personnage de perpétuelle flatterie. Dans sa chambre

d'audience était suspendu le portrait de Catherine II. Il affectait de s'y arrêter avec une sorte de culte; il parlait d'elle, comme d'un être supérieur à l'humanité. Mais gardons-nous d'avilir un si grand caractère, et de ne pas observer qu'une sorte de dignité se mêlait encore à ces adulations. Dans toute cette cour, il ne se permit d'encenser que la souveraine; et de toutes ses faiblesses, les seules qu'il encensa furent celles qui avaient une apparence de grandeur. Il fut dans la singulière destinée de Frédéric, d'avoir toujours contre lui, soit en Russie, soit dans les autres cours, tous ceux qui n'ont eu de crédit que par la faveur.

La conduite qu'il commença à tenir avec les Autrichiens fut moins empressée, mais non pas moins adroite. Jusques-là, il avait surveillé sans cesse, et dans toutes les parties de l'Europe, tout ce que pouvait préparer ou méditer la cour de Vienne, toujours prêt à semer des soupçons contre elle, toujours prompt à s'opposer, quelque part que ce fût, aux moindres avantages qu'elle pouvait acquérir. Tout à coup il se relâcha de cette vigilance; il mit un frein à la licence de ses plaisanteries; il dissimula ses plus justes observations; il laissa une entière liberté aux mesures cachées ou publiques qu'elle

voulut prendre dans toutes les cours; et aussitôt qu'elle donna une sérieuse attention aux troubles de Pologne, il se retira pour ainsi dire de dessus la scène, et laissa ainsi se calmer toutes les inquiétudes qu'il causait.

Cette cour, où dominait tant d'orgueil, s'applaudissait de l'avoir réduit à cette extrême circonspection : elle-même alors portait dans sa conduite non moins de ménagement. Les deux monarchies, après la guerre terrible qu'elles s'étaient faite, sentaient également qu'une nouvelle rupture pourrait anéantir l'une ou l'autre.

Entrevue de l'empereur et du roi de Prusse à Neiss (1).

Dès l'été de 1768, l'empereur Joseph avait voulu voir tous les champs de bataille de la dernière guerre. Il parcourait la Bohême et la Saxe, accompagné de ses plus célèbres généraux. Ceux-ci lui expliquaient, sur les lieux même où s'étaient données les batailles, toutes les causes des défaites et des victoires. Dans le cours de ses voyages, l'empereur s'approcha

(1) Une personne à qui le manuscrit de Rulhière avait été confié, en a mutilé ici plusieurs pages. Nous les rétablissons, autant qu'il nous est possible, en recueillant les mots, les lignes qui ont échappé à ce ravage, et en employant, pour remplir les lacunes, les notes de Rulhière, ses esquisses et les matériaux qu'il avait rassemblés.

plusieurs fois des confins de la Silésie prussienne et de ceux de Brandebourg. Frédéric, occupé alors de ses revues annuelles sur les mêmes frontières, l'envoya complimenter, et lui marqua le plus grand empressement de le connaître personnellement. Le jeune prince ne présuma pas assez de son indépendance pour hasarder, sans une permission expresse de l'impératrice sa mère, de faire une visite à l'ancien ennemi de sa maison. Il y avait dans la proposition de Frédéric une sorte de fierté qui piqua vivement Kaunitz et Marie-Thérèse : ils s'opposèrent à l'entrevue. Elle ne fut que différée : elle eut lieu à Neiss, en 1769; dans cette même ville de Neiss que Frédéric avait prise en 1741, et que les Autrichiens avaient tenté de reprendre en 1758 et en 1762.

Il faut se rappeler ici qu'à l'époque de cette entrevue, les événemens de la guerre devenaient très-favorables à l'armée ottomane. Les Russes, contraints de lever le siége de Choczim, reculaient en Pologne; et les Turcs, déterminés à les y poursuivre, pouvaient se promettre des succès. Les entretiens publics des deux souverains roulèrent sur la guerre passée. Je ne dois pas, disait l'empereur, manquer cette occasion de m'instruire sur des campagnes et des

négociations dont je n'ai pu connaître que les résultats. Mais Frédéric prétendit qu'il n'avait jamais suivi de plan militaire, jamais surtout de plan politique, et que les événemens seuls lui avaient suggéré chacune de ses résolutions. Il éloignait, par ce langage, toutes les questions importunes, et se dispensait d'entrer dans des explications dont le jeune prince se montrait avide.

Joseph qui, même au sein de ses états, cherchait à se soustraire à la contrainte du cérémonial, et qui l'eût trouvée bien plus pénible au milieu d'un camp prussien, et dans une province récemment distraite du domaine de ses ancêtres, paraissait devant Frédéric sous le nom du comte Falkenstein. Il amenait avec lui Lascy et Lawdon : Lascy, plus puissant à la cour; Lawdon, plus modeste et plus négligé, écarté, par les intrigues de ce même Lascy, de la faveur du jeune prince. Le roi de Prusse affecta de montrer pour Lawdon plus d'égards et plus d'estime, soit pour humilier Lascy, soit pour rendre en effet à un grand homme de guerre des hommages mérités. J'aime mieux vous voir à côté de moi, que vis-à-vis, disait Frédéric à Lawdon, en le faisant placer à table à côté de lui. L'empereur mit aussi de l'affectation dans

les discours flatteurs qu'il adressa au prince Henri, frère du roi : c'était indiscrétion peut-être; mais on se plut à y trouver de la malignité, et le dessein d'exciter entre les deux frères de l'aigreur et de la mésintelligence.

Joseph II parut aussi remarquer dans les discours du roi ce ton amer auquel on a donné le nom de persiflage; et l'on croit que Frédéric, en effet, ne voyait alors dans Joseph qu'un jeune présomptueux, voulant paraître avide d'instruction, et n'étant réellement empressé que d'étaler son savoir. Quoi qu'il en soit, il n'y avait rien à conclure de leurs entretiens publics, et l'intérêt de cette entrevue était tout entier dans leurs conférences secrètes. Ils en eurent deux : l'empereur y laissa voir, à travers son apparente simplicité, l'étendue de son ambition. Le roi, attentif à lui inspirer une parfaite sécurité, ne montra qu'aversion pour la guerre, amour du repos, déférence et respect

Leur concert pour le rétablissement de la paix.

pour le chef de l'empire : il insista sur la nécessité d'une étroite union entre tous les membres du corps germanique, afin de le rendre respectable à l'Europe, et d'arrêter les progrès de la puissance russe ou de la puissance ottomane. Joseph reconnut que cette harmonie préserverait l'Allemagne de toute influence étrangère. Les deux princes se promirent de se communiquer, dès le premier instant, tout ce qui pourrait altérer cette bonne intelligence, et de travailler de concert au prompt rétablissement de la paix entre la czarine et les Turcs. Ils convinrent que la seule condition qu'on pût imposer à la Russie, était de retirer ses troupes de la Pologne; qu'il fallait rétablir l'ancienne liberté de cette république, tout en accordant à Catherine le maintien du roi Poniatouski, et s'associer enfin tous deux à cette princesse pour mettre sous une triple garantie les lois polonaises.

Frédéric exprima des craintes sur l'agrandissement de la Russie, avouant néanmoins qu'il était retenu par son intérêt personnel dans son alliance avec cette cour, et insistant sur les égards auxquels sa position l'obligeait envers le seul allié qu'il eût. Il fit même entendre que, malgré son aversion pour la guerre, sa résolution de passer en paix sa vieillesse, et son désir de voir la puissance russe efficacement contenue, rien ne pourrait jamais le séparer d'elle.

On sait encore que l'empereur et le roi de Prusse convinrent de maintenir en Allemagne une parfaite neutralité entre la France et l'An-

gleterre, si la guerre venait à se rallumer entre ces puissances, et l'on a lieu de croire que cet engagement fut signé par les deux princes (1). Ils se promirent aussi d'établir entre eux une correspondance directe qu'ils ont en effet entretenue depuis ces conférences.

Sentimens des deux princes en se séparant.

Ceux qui ont fait remonter à cette entrevue de 1769, le projet du démembrement de la Pologne, n'ont énoncé qu'un soupçon bien vague. Il paraît que les deux monarques s'y occupèrent des Turcs et des Russes, beaucoup plus que des Polonais; et peut-être n'avaient-ils été conduits à Neiss que par le désir de se voir et de se juger réciproquement. Ils se séparèrent en se donnant tous les témoignages d'une satisfaction mutuelle. De son côté, le roi se plaisait à prodiguer à l'empereur des éloges équivoques que celui-ci devait prendre dans un sens flatteur (2), et qui étaient répétés en Allemagne dans un sens moins favorable. Il aimait à redire que ce jeune monarque surpasserait Charles-Quint, et partout on donnait à cet éloge une interprétation maligne, qui réveillait dans les es-

(1) Le roi de Prusse l'affirme dans ses Mémoires.

(2) Le manuscrit de Rulhière recommence en cet endroit.

prits

esprits le souvenir et la crainte de l'ambition autrichienne.

De son côté Joseph était trop présomptueux pour admirer sincèrement qui que ce fût, et dans la suite il a cru devoir se justifier de l'admiration qu'on lui supposa long-temps pour l'ancien ennemi de sa maison. Mais livré à des chagrins dans sa propre cour, se plaisant à mortifier les ministres de sa mère, et sa mère elle-même, il affecta à son retour à Vienne, le plus extrême enthousiasme pour tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Tableau de la cour de Vienne; et d'abord, esprit général de cette cour.

Si dans la cour de Berlin un seul esprit gouvernait tout, si l'état tout entier semblait tenir à la seule personne du roi, il n'en était pas ainsi de la cour de Vienne; sa situation était bien plus compliquée, sa politique plus embarrassée et les personnes qui la gouvernaient seront bien plus difficiles à faire connaître.

Cette cour, dans tous les siècles, s'est abandonnée ouvertement à l'ambition la plus démesurée; et depuis deux cents ans, contrariée tour à tour et soutenue par de puissantes ligues, elle regarde l'Allemagne comme révoltée contre elle; et peut s'en faut qu'elle n'étende cette opinion sur tous les autres souverains, et qu'ils ne soient à ses yeux autant de sujets ré-

belles. Les prétentions du titre de César ont donné origine à cet esprit; elle considère tout ce qui est faible comme devant lui être assujéti, tous les droits de ses adversaires comme usurpés, tous les services de ses alliés comme des devoirs, et sa propre convenance comme la loi suprême de l'Europe. Dans les traités nombreux que lui ont arrachés l'union et la force de ses adversaires, elle a cherché autant qu'elle l'a pu dans l'art des restrictions, dans celui des réticences, dans le fréquent usage des expressions captieuses, les moyens éventuels d'éluder quelque jour ses engagemens; et la subtilité suppléant alors à la puissance, elle n'a jamais abandonné dans les cessions les plus positives, l'orgueilleuse opinion que tout lui appartenait. Il résulte de cette ambition sans limite qu'elle porte évidemment sa vue de tous côtés, qu'elle n'arrête point ses regards sur un objet fixe, qu'elle attend partout les occasions; et dès qu'il s'en offre quelque part une favorable, la cupidité présente l'emporte trop souvent sur une plus saine politique. Cet esprit général avait cédé, depuis quelques années, aux circonstances particulières. Mais nous sommes arrivés à l'époque où il allait reprendre ouvertement son ancien cours, et cette

première entrevue de l'empereur et du roi de Prusse en devint l'occasion. Il faut pour bien entendre ce récit, développer la situation de cette cour.

Son état actuel : situation réciproque de l'impératrice et du jeune empereur, et leurs caractères.

Marie-Thérèse n'avait pas eu, comme le roi de Prusse, l'avantage de trouver en arrivant au trône, un trésor et une armée. Le gouvernement, sans défense à cette époque, se trouva encore ruiné par la négligence du dernier souverain, qui depuis treize ans, n'avait jeté les yeux sur aucun compte de ses finances. Toutes les parties de l'état étaient dans un égal désordre; et malgré les ressources qu'offrirent à cette princesse la fidélité de ses peuples et la générosité de ses alliés, il avait fallu pour défendre son héritage, achever de l'obérer. Une seconde guerre vainement entreprise pour recouvrer la Silésie, avait augmenté la détresse; et toutefois après la dernière paix, on avait jugé nécessaire de ne point désarmer. On avait au contraire rassemblé de toutes parts de nombreuses levées; on s'y croyait réduit par la crainte de ce terrible voisin, qu'on avait également réduit à la même précaution.

Marie-Thérèse était sur le déclin de son âge. La mort de l'empereur son époux l'avait plongée depuis quelques années dans une si vive

affliction, qu'elle avait été près de quitter les rênes du gouvernement. Ses ministres avaient eu peine à faire changer cette résolution; mais retenue par leurs conseils, elle avait seulement associé à son autorité, dans tous les pays qui composent la vaste monarchie autrichienne, son fils, à qui le titre d'empereur n'aurait donné dans l'empire qu'une autorité très-bornée. Le jeune co-régent, parvenu au suprême pouvoir au moment où on s'occupait de renouveler et d'augmenter les armées, avait dès-lors laissé entrevoir le projet de tout changer dans l'administration, et de régler la monarchie autrichienne sur le modèle de ce despotisme militaire établi dans les états prussiens. Il blâmait hautement la modération de l'empereur son père, qui avait été comme lui associé à la co-régence, et qu'il appelait « Un fai-« néant entouré de flatteurs ». En se donnant tout entier à la formation, à la discipline et au perpétuel accroissement des troupes, son inquiète prévoyance ne mettait aucun terme à ces précautions. Il fallait ajouter à l'armure et à l'équipement de deux cents mille hommes un second armement complet, renfermé dans d'énormes magasins, et toujours prêt pour deux cents autres mille hommes. Il suivait uniquement les conseils du feld-maréchal Lascy, singulièrement habile dans tous les détails de l'administration militaire; homme ambitieux, adroit et flatteur, qui comptait en mettant une si grande puissance entre les mains d'un jeune prince, en exercer bientôt lui-même toute l'autorité. Mais tous les ressorts de l'état étaient forcés, tout était sacrifié à ces préparatifs menaçans et désordonnés. Tous les sujets étaient mécontens. La sévérité de l'empereur, sa rigide parcimonie étaient trop directement opposées à la prodigue bienfaisance de sa mère. Cette princesse prêta enfin l'oreille aux plaintes qui s'élevaient de toutes parts, et se rendit aux représentations de ses ministres. « Elle crut, « disait-elle, entendre la voix du ciel dans « cette voix unanime de ses peuples ». Elle reprit le goût de régner, et retira des mains de son fils les rênes qu'elle lui avait d'abord abandonnées. Elle lui laissa seulement l'administration militaire, et le commandement des troupes. Ainsi arrêté au milieu de ses opérations oppressives, après avoir mis l'armée dans cet état formidable, il se voyait réduit à l'unique soin de l'exercer dans des campemens annuels, et de veiller à la discipline. Il n'était plus rien dans le gouvernement; si l'héritier du trône, déjà

souverain lui-même, déjà parvenu à la force de l'âge, qui conserve le titre de co-régent et le commandement des armées, sous une mère indulgente et que des infirmités graves commençaient à menacer, peut n'être rien dans un gouvernement. Toute l'administration des affaires intérieures et politiques était retournée entre les mains des anciens ministres de Marie-Thérèse. Il avait de perpétuelles dissensions avec eux et avec sa mère elle-même, sans blesser toutefois les devoirs essentiels de la piété filiale, et paraissant toujours plus impatient d'agir que de régner. Il sortait de son désœuvrement par ses voyages; les observations qu'il envoyait des provinces ne produisaient aucune réforme; ses plaintes passaient pour les injustes critiques d'un jeune mécontent; il se rejetait dans le soin des armées, et en admirant leur force, leur nombre, leur discipline, qu'il regardait comme son ouvrage, il se croyait personnellement la terreur de l'Europe. Il se montrait impatient de les conduire à la guerre, et plus impatient encore de trouver par des envahissemens, ou s'il le fallait par des conquêtes, le dédommagement des dépenses accablantes que leur entretien coûtait à l'état, le moyen d'accroître leur nombre, et le prix des soins perpétuels qu'il se donnait.

L'impératrice frémissait de tous les penchans de son fils; elle lui prédisait le retour des tempêtes excitées par l'ambition autrichienne, le retour de ces temps où l'Allemagne avait imploré des secours étrangers, et où l'Europe s'était liguée contre cette maison. Cette princesse cependant restait dans son profond deuil; on voyait déjà à Vienne son mausolée, où sa représentation était étendue à côté de celle de son mari; on y lisait une modeste épitaphe, où il ne manquait que la date de sa mort; elle passait chaque jour plusieurs heures dans une chambre funéraire, ornée de crucifix, de têtes de morts, d'un portrait du feu empereur, peint après qu'il fut expiré, et de son portrait à elle-même, comme on supposait qu'elle devait être, quand la pâleur et le froid de la mort lui auraient enlevé ce qu'elle conservait encore de ces traits qui l'avaient rendue une des plus belles princesses de son siècle. C'était du sein de cet oratoire, ou plutôt de ce tombeau, qu'elle gouvernait ses états; ayant soin de ne se montrer à ses sujets qu'avec un front riant et serein, un air de bonté maternelle; toujours généreuse et bienfaisante; occupée d'établir sa nombreuse famille; voyant déjà cinq de ses enfans montés sur des trônes ou certains d'y monter, redou-

tant la guerre, et résolue de finir ses jours en paix, plus encore par amour de ses peuples que par crainte de l'ennemi terrible, qui plusieurs fois pendant son règne l'avait forcée à fuir de sa capitale; joignant à sa haine contre ce roi, le mépris et la colère contre la czarine, dont elle ne parlait jamais qu'avec les expressions du dépit et de la colère, et en la nommant avec dédain : « *cette femme* »; mais sachant subordonner ses plus chères affections et tous ses vœux et toutes ses haines, à ce que les ministres à qui elle donnait sa confiance, lui représentaient comme la loi impérieuse de la nécessité, ou comme le conseil prudent de la politique. C'est ainsi que du sein de cet oratoire, la raison d'état la forçait d'aggraver malgré elle le poids des impôts, de rejeter les plaintes de ses sujets, au risque de perdre leur tendresse, de saisir au profit du gouvernement les legs que la dévotion des particuliers faisait assez souvent aux églises, et même de détruire sans bruit de riches monastères, pour en approprier les dépouilles aux besoins de l'administration publique, ou à l'entretien de ses dispendieuses armées; et déjà on croyait entrevoir dans toute cette conduite, que si cette princesse bienfaisante et religieuse avait assez d'empire sur elle-même pour faire

taire quelquefois sa générosité et jusqu'à sa piété, peut-être serait-elle capable dans quelque crise d'état, de s'exposer à de plus grands remords et de faire taire jusqu'à sa justice.

Grande autorité, et singularités minutieuses du prince de Kaunitz : difficulté de le peindre.

Un homme dont la réputation en politique égalait celle des talens militaires du roi de Prusse, le prince de Kaunitz, chancelier de cour et d'état, vieilli dans cette grande place, gouvernait alors toutes les affaires de la monarchie. Il avait vu changer autour de lui tous les cabinets de l'Europe. Sa constante faveur auprès de Marie-Thérèse avait survécu à toutes les faveurs qui de son temps s'étaient élevées dans toutes les autres cours; lui seul avait mis fin aux longues querelles des maisons de France et d'Autriche, et cette révolution célèbre, mais dont les moyens étaient peu connus, paraissait assurer sa gloire : lui seul avait ligué tant de souverains et armé tant de nations contre le roi de Prusse, et il semblait conserver sur ce prince l'ascendant qu'on a pris sur celui qu'on a fait trembler. C'est à lui surtout que Marie-Thérèse a dû les divers établissemens de sa nombreuse famille, et toutes ces couronnes électives ou héréditaires placées sur les têtes de ses enfans. On s'étonnait cependant des faiblesses qui dégradaient en lui un caractère si imposant.

On n'y avait encore découvert aucun de ces vices détestés qui servent quelquefois l'ambition, et ne sont pas incompatibles avec de grandes qualités; mais il ne prenait aucun soin de dissimuler des défauts choquans et puérils qui semblent toutes les exclure. On était frappé de surprise en voyant ce vieux et célèbre ministre donner ses matinées entières au soin de sa toilette, passer plusieurs heures à décider de la doublure d'un habit, ou du dessein d'une broderie, s'occuper gravement de concilier ou d'envenimer les querelles des comédiennes ou des danseuses; et en traitant les plus importantes et les plus épineuses affaires, donner toute son attention au soin d'éclaircir ses diamans et de nettoyer ses boîtes. On ne pouvait concevoir l'excès insensé de son orgueil : « Le ciel, « disait-il, met cent années à former une grande « ame pour la restauration d'un empire, et il « se repose pendant cent autres années ; c'est « ce qui me fait trembler sur le sort qui attend « cette monarchie après moi ». Jamais homme plus difficile à connaître et à peindre, ne s'est cru plus en droit de défier le regard des observateurs et le pinceau des historiens; et même aujourd'hui, après que l'Europe l'a vu sous deux règnes et pendant près de quarante années

constamment aux prises avec le roi de Prusse, elle est encore incertaine sur le jugement qu'elle en doit porter. Essayons de démêler cet étrange caractère; et si cette curieuse et difficile recherche, et pour ainsi dire la solution de ces bizarres énigmes, nous engage dans une assez longue discussion, songeons qu'elle répandra un nouveau jour sur les plus grands événemens déjà racontés dans cette histoire, et qu'elle nous conduira aux véritables causes du fatal dénoûment qui nous reste à conter.

Il faut d'abord observer que la nouvelle maison d'Autriche-Lorraine a porté dans cette cour des manières toutes nouvelles, et presque de nouvelles mœurs; la popularité des princes Lorrains a fait disparaître l'ancienne morgue autrichienne. L'affabilité est montée sur le trône; et tout se modélant aussitôt sur cet exemple, elle a presque partout pris la place de la gravité sévère et imposante. Mais Kaunitz, formé sous le dernier souverain de la maison d'Autriche, et déjà parvenu à la maturité de l'âge dans les anciennes mœurs, n'a songé à son élévation et à sa fortune que sous un autre règne, et au moment où cette révolution était d'autant plus frappante que Marie-Thérèse, pour conserver l'héritage de ses pères, avait eu besoin

d'implorer l'amour de ses sujets. Il avait passé toute sa jeunesse à la cour gravement licentieuse de Charles VI, où la puérilité des idées se joignait à la pédanterie des manières; l'étiquette, l'orgueil et la magnificence à l'antique barbarie des usages tudesques; où le manque absolu de toute réelle instruction et de presque tous les arts agréables, forçait à ne sortir du désœuvrement que par des bagatelles sans goût, sans esprit et sans grace. Telle fut sa première école. Une naissance illustre, une famille considérée, et qui avait récemment occupé de grandes places au service des empereurs, une grande fortune dont jeune encore il était déjà maître, la possession d'un comté souverain qu'il avait hérité de sa mère, une taille élégante, une figure noble, un soin perpétuel de lui-même, lui donnèrent de l'éclat et de la vogue à cette cour, où sa galanterie méthodique, son orgueil et son flegme étaient plutôt un mérite qu'un ridicule. C'était le temps où régnaient en Europe les modes les plus extravagantes dans la manière d'arranger les cheveux; il les avait toutes outrées: orner sa tête de mille boucles remplissait ses journées entières; et les grands seigneurs autrichiens, alors comme aujourd'hui, n'admettant à leurs sociétés que d'autres grands seigneurs ou leurs propres valets, sa société favorite dans ses soirées se réduisait à son coiffeur. Toutes les années de sa jeunesse se passèrent dans ce désœuvrement, qui dégénère nécessairement en habitude de nonchalance, en horreur invincible de tout travail, et surtout d'un travail réglé et suivi; et il est à peine concevable qu'elles lui aient laissé les qualités exquises dont la nature l'avait doué, un discernement fin dans la société, une pénétration prompte dans les affaires, un esprit étendu et une mémoire infaillible. Il avait débuté, malgré les avantages de sa naissance, par ces places subalternes dans les chancelleries impériales, ordinaire apprentissage des jeunes Autrichiens qui ne se destinent qu'aux emplois civils; il y apprit les premiers élémens de cette vieille et immuable politique autrichienne; et n'ayant en vue aucun emploi militaire, il ne chercha point à vaincre les faiblesses d'une éducation efféminée, entretenues en lui par la perpétuelle société des femmes, une crainte pusillanime de la mort portée jusqu'à l'horreur du nom même de la mort, une affectation de sensibilité excessive portée jusqu'au soin de prévenir toute émotion douloureuse, une prétendue faiblesse d'organes qu'il faut dérober à la plus légère irritation, au

moindre changement de l'atmosphère, et mille autres délicatesses que les femmes affectent quelquefois dans le dessein d'occuper perpétuellement d'elles tout ce qui les entoure. Mais aussitôt qu'il voulut s'ouvrir la carrière de l'ambition, sa première démarche décela non pas une ame forte, non pas un esprit élevé, mais une raison froide et un caractère de cette même trempe. Charles VI était mort; et tout le temps que le sort de cette monarchie avait paru incertain, Kaunitz vécut enfermé, sans aller offrir aucun service ni rendre aucun hommage à sa nouvelle souveraine; sa fidélité devenait suspecte : ses parens étaient consternés; il dédaignait leurs craintes, et se refusait à leurs prières. Mais à l'instant où les affaires prirent une face plus riante, et où la sécurité et l'espérance renaissaient de toutes parts, il parut enfin à la cour, et dit à Marie-Thérèse : « Tous vos sujets se « sont empressés à vous offrir leurs services, et « j'ai voulu laisser passer la foule, afin de fixer « sur moi les yeux de votre majesté; mes pères « ont servi les siens; j'ai des talens à lui offrir; « je possède des richesses qui, dans l'embarras « actuel de ses finances, doivent me faire choisir « pour des emplois dispendieux. Si elle m'emploie dans ses affaires étrangères, elle sera

« contente de mes services; si elle doute de « mes talens ou de mon zèle, je retournerai « dans la retraite, et j'y trouverai la tranquillité « que j'aime, et que je ne veux sacrifier que « pour la servir ». Marie-Thérèse ne l'aimait pas; elle accueillit sans estime un homme qui revenait à elle avec la fortune, et qui, déjà parvenu à trente-quatre ans, n'était connu que par tous les ridicules dont le commerce des femmes l'avait infatué. Mais dans la détresse où se trouvait la monarchie, le gouvernement avait réellement besoin d'employer des hommes riches. On manquait dans toutes les places de talens éprouvés. L'époux de Marie-Thérèse, après quelques entretiens avec Kaunitz, crut démêler au travers de tant de frivolités une tête mûrie par la réflexion; et cette princesse se plaisait à raconter dans la suite qu'elle devait un choix si heureux pour son règne à la sagacité qu'avait eue alors son époux, de découvrir un mérite réel caché sous cet amas de ridicules. Si cependant nous le suivons dans tous les pas de sa fortune, nous verrons bientôt disparaître ce contraste apparent de qualités inconciliables, et se dissiper un phénomène spécieux, mais trop inconcevable pour avoir réellement existé. Nous verrons d'abord que, par une destinée

singulière, il est vrai, mais qui rentre dans le cours des choses simples et naturelles, les défauts qu'on lui reproche le plus, ceux même qui nuisent communément aux succès de l'ambition, contribuèrent à son avancement et à sa fortune, et qu'il lui a toujours été plus avantageux de s'y abandonner, et même avec une sorte d'ostentation, que de cultiver ses heureuses qualités. Ce fut ainsi qu'étant pour son premier début envoyé à la cour de Turin, négocier un traité d'alliance, et s'indignant de ce qu'elle demandait la cession d'une province pour le prix des secours qu'on voulait obtenir d'elle, il se renferma aussitôt dans sa dédaigneuse nonchalance; il ne prit aucune part à la négociation dont il était chargé, et qui fut conclue par l'ascendant impérieux de l'Angleterre. Mais tandis qu'il offensait la cour de Turin, sa propre cour lui sut gré de cette fermeté altière et exigeante, qui voulait tout asservir aux seuls intérêts de sa souveraine, de cette nonchalance qui avait laissé passer cette négociation en des mains étrangères, dont on pourrait un jour rétracter les engagemens, enfin de sa hauteur qui se trouvait d'accord avec cette orgueilleuse suprématie qu'a toujours affectée la maison d'Autriche; et son rappel de cette cour, où il

il avait déplu, fut une récompense de la manière dont il s'y était conduit.

On lui confia l'administration des Pays-Bas, dont une sœur de Marie-Thérèse était gouvernante, et dont les Français avaient entrepris la conquête. Les habitans de ces contrées se souviennent encore avec étonnement des oiseuses et frivoles occupations de ce ministre pendant ces temps orageux. Mais l'adresse qu'il eut, au moment où la capitale se trouva subitement investie par l'armée française, de faire sauver tout l'argent qui était dans les caisses, et de le faire passer à Vienne, où la détresse était alors extrême, honora beaucoup son administration. Bientôt toutes ces provinces, ayant été conquises par les Français, une paix précipitée avec la France pouvait seule le faire rentrer promptement dans un si bel emploi; et de son intérêt personnel, faisant l'intérêt général de sa patrie, il courut à Vienne proposer cette paix.

Un grand et mémorable succès en politique ne peut pas être l'ouvrage de la seule fortune; et quelque part qu'elle ait à revendiquer dans cette espèce de jeu, auquel on a réduit toute la politique européenne, on est encore forcé d'y reconnaître, dans les joueurs constamment heureux, une conduite fine et habile, et des talens

consommés. Mais pour apprécier ce qui est dû d'estime aux talens du prince de Kaunitz, ne faudrait-il pas examiner ce que fut en elle-même cette fameuse réconciliation des maisons de France et d'Autriche, qui lui a donné dans ce siècle la plus éclatante renommée? Ne faut-il pas considérer les moyens qu'il employa pour y réussir, et la conduite qu'il a tenue après le succès ? De cet examen approfondi, s'il résulte que les nouvelles alliances, formées par cette réconciliation, ne sont point fondées sur l'intérêt mutuel des états qu'il a réunis ; si lui-même en a toujours senti la fragilité, et n'a jamais eu d'autre dessein que d'égarer la politique de la France ; si le projet de sa propre fortune a toujours été joint à son nouveau système ; si les moyens employés pour y réussir furent de sourdes intrigues, où le talent qu'il développa fut celui d'épier et de saisir le faible des favoris et des maitresses ; enfin si, dans cette alliance même, il n'a jamais cherché ni plan commun, ni intérêt commun : n'hésitons point à le dire ; on ne reconnaît nulle part, dans un tel ouvrage, une ame et un génie véritablement élevés, un grand-homme d'état ; on y reconnaît partout le plus raffiné, le plus subtil, le plus ambitieux intrigant dont l'histoire ait conservé le souvenir. Ce caractère, déjà si

bien marqué dans toutes ses démarches, va l'être bien davantage.

La paix qu'il était venu proposer à Vienne, fut rejetée par le premier ministre autrichien. Celui-ci, le baron Ulefeld, était un vieillard habile, laborieux, sans autre appui à cette cour où il était étranger, que ses longs et fidèles services, formé à toute la pesante discussion des chancelleries allemandes, et qui, en servant bien Marie-Thérèse, ennuyait beaucoup cette jeune souveraine. Il poursuivait la guerre contre la France avec une animosité implacable, et qui tenait à la constante rivalité des deux monarchies. Il travaillait à réunir aux ennemis de ce royaume, et tout l'empire d'Allemagne, et les Russes appelés du fond du Nord. Il attisait l'incendie de l'Europe ; d'autant plus attaché à ses projets, que les alliés de la maison d'Autriche faisaient seuls pour elle tous les frais de ses grandes entreprises. Mais des événemens inattendus trompèrent la politique de ce vieillard. Des négociations séparées et secrètes entre toutes les puissances ennemies, amenèrent alors un congrès général, où la paix particulière de l'Angleterre et de la France détermina aussitôt la paix du reste de l'Europe. Kaunitz, si bien secondé par la fortune, était au nom de sa cour

plénipotentiaire à ce congrès. Son habileté échoua dans ses efforts secrets pour empêcher que la possession de la Silésie ne fût garantie au roi de Prusse par l'Europe entière. Mais il ne tarda pas à reconnaître dans les négociateurs français quelque ressentiment contre ce prince; et il osa leur dévoiler son art perfide de rendre nulles, par des expressions captieuses, les stipulations les plus positives, et de ménager à sa souveraine les moyens d'éluder les engagemens qu'elle ratifiait. Cette confidence fut ménagée avec un art extrême; ce n'était pas l'effronterie libre et avouée d'un homme qui se joue naïvement de la bonne-foi, et qui croit avoir trouvé des complices, ni l'adresse d'un séducteur hypocrite qui sonde le cœur de ceux qu'il veut séduire; c'était le flegme étudié d'un sophiste subtil, qui se montre persuadé lui-même de ses raisonnemens captieux; qui, avec l'air de se respecter, insulte la raison sans paraître outrager la probité, semble vous instruire, dans le temps qu'il vous tend un piége, et fait ses dangereuses propositions d'une manière si simple, que le refus annoncerait une mauvaise volonté gratuite. Tel était déjà cet homme dont l'Europe respecta longtemps la droiture et l'intégrité.

La paix conclue, Kaunitz vint ambassadeur

en France, avec le projet d'y tenter l'alliance des deux maisons; et dans le même temps il se frayait à Vienne la route du premier ministère, en faisant agréer à sa souveraine ce projet entièrement opposé à ceux du premier ministre. Ce vieillard regardait cette espérance du nouvel ambassadeur comme vaine et chimérique, et tout ce dessein comme la folle imagination d'un esprit superficiel. Mais Kaunitz, avant son départ, obtint de sa souveraine de correspondre directement avec elle sur la tentative qu'il allait faire, et de ne correspondre avec ce premier ministre que sur les affaires abandonnées au courant de l'ancienne politique. Nous avons raconté, dans les premiers livres de cette histoire, une partie des intrigues qui assurèrent le succès de cette tentative. Nous ajouterons seulement ici que le ministère français rejeta cette proposition inattendue. Les mécontentemens que Kaunitz avait entrevus, mécontentemens inévitables dans les alliances les plus naturelles, étaient presque totalement appaisés. Les ressentimens contre le roi de Prusse ne laissaient plus contre lui que de légères défiances. On s'était raffermi dans les principes de l'ancienne politique. On sentait que la liberté générale de l'Europe tenait à la liberté particulière de l'Allemagne; que la France, à ce

double titre, protectrice ancienne et naturelle de la constitution germanique, devait protéger l'accroissement d'une nouvelle puissance dans cet empire, où la maison impériale, depuis le commencement de ce siècle, avait accru elle-même sa puissance. Mais, dans ce royaume, ce n'était plus le conseil d'état qui dirigeait l'autorité souveraine. Kaunitz, toujours heureux par les défauts même qui auraient dû traverser sa fortune; Kaunitz, que sa paresse et son orgueil réduisirent dans cette cour aux sociétés qui se trouvaient honorées de sa présence, s'y jeta précisément dans celles qui avaient alors un crédit sourd, mais assuré dans les affaires; et pendant que les ministres des deux monarchies continuaient de se conduire par toutes les maximes de l'ancienne rivalité, ses liaisons faciles et secrètes avec les confidens de la favorite, et par eux avec la favorite elle-même, préparèrent cette grande révolution.

Ainsi fut opéré dans toutes les alliances de l'Europe ce changement général, si important, et si peu vraisemblable, qui devait détruire le crédit de la France dans tous les pays où elle avait coutume de dominer, laisser la Pologne sans secours et sans protection, isoler la Turquie de toutes les puissances européennes, la réduire à

l'orgueilleuse et barbare ignorance de ses propres ministres, égarés depuis ce temps-là par de pernicieux conseils, et maintenus dans une longue paix destructive de toutes ses forces; enfin qui aurait rendu la maison d'Autriche maîtresse absolue de l'Allemagne, si le roi de Prusse n'avait pas eu en lui-même une force que rien ne pouvait renverser.

Ce trop fameux et trop facile ouvrage n'était pas encore consommé, quand le vieux ministre autrichien céda au désagrément de sa position; et aussitôt Kaunitz fut appelé à Vienne pour y conduire toutes les affaires de la monarchie. A cette époque, les plus grandes difficultés de ce règne étaient applanies. Mais Thérèse, admirée et chérie de l'Europe entière, avait recouvré presque tout l'héritage de ses pères; elle avait replacé la couronne impériale sur la tête de son époux; plusieurs cours d'Allemagne s'étaient dévouées à ses intérêts; une longue trève avait été de plus en plus cimentée avec l'empire ottoman, une alliance intime avec l'empire russe; il ne subsistait plus aucune dissension, ni même aucune cause de dissension entre ses états et la France; enfin les funestes querelles, suscitées depuis un demi-siècle, pour le partage de la succession d'Espagne, étaient terminées pour

jamais. Le nouveau ministre n'eut donc qu'à recueillir paisiblement tous les fruits du laborieux et pénible ministère de son prédécesseur. L'agrément et le charme de son travail, dû en partie à cette heureuse conjoncture, et aussi à sa manière précise et assurée de traiter les affaires, de les présenter dans un jour spécieux, qui écarte sans discussion tout ce qui pourrait y jeter quelques nuages, séduisit Marie-Thérèse, si long-temps ennuyée par ses autres ministres. Elle lui sut gré, disait-elle, de lui donner le goût des affaires; elle lui sut gré encore d'une sorte de franchise courageuse, dont le langage était nouveau pour elle. Mais, si les défauts de cette princesse n'étaient pour la plupart que des excès de vertu, une bienfaisance trop prodigue, un trop facile abandon de sa confiance à ceux dont l'attachement ne pouvait lui être suspect, quelque penchant à l'indiscrétion, parce qu'elle n'avait rien dans son cœur qu'elle eût à dissimuler, enfin un attachement scrupuleux aux règles de la justice en politique même; on voit que la sévérité des reproches n'était le plus souvent qu'une adroite flatterie; et peut-être ce dangereux censeur songeait-il moins à corriger des défauts apparens, qu'à altérer des vertus réelles, et à engager cette princesse

dans des routes qu'elle n'avait pas encore connues.

En effet, le système d'alliance qu'il lui faisait embrasser n'étant point fondé sur l'intérêt commun des puissances alliées, il ne pouvait exister entre elles aucune intelligence véritable, aucun concert réel, aucun plan commun; et pour les faire servir à leur propre détriment, pour les faire concourir aux seuls intérêts de la maison d'Autriche, tout dans de pareilles alliances devait être conduit par la séduction, la ruse et l'intrigue. De toutes les anciennes maximes du conseil autrichien, celle que le ministre a le plus adoptée, sa maxime favorite, et qu'il a secrètement avouée comme la première règle de sa conduite, est « qu'il ne faut jamais faire par soi-« même ce que l'on peut faire par les autres. » Mais quand la maison d'Autriche était soudoyée par les ennemis de la France, si elle avait l'adresse de faire tomber sur eux seuls tous les frais et tous les périls des entreprises qu'elle concertait avec eux, si elle parvenait à faire exécuter par eux seuls tout ce qu'elle avait médité de faire pour elle-même, en ce temps là du moins elle y parvenait par la conformité des intérêts, par des jalousies et des craintes communes. Dans sa faiblesse, elle implorait le secours de leurs forces; dans sa pauvreté, elle avait une

sorte de droits à user de leurs richesses : mais cette maxime constamment employée au préjudice des plus chers intérêts de ceux qu'on fait agir, exige une conduite pleine de subtilité et de fraude. De là, dans les alliances qui semblent les plus intimes, la dissimulation, les confidences insidieuses, la crainte que des liaisons si fragiles ne soient bientôt rompues, le soin de se conduire dans l'intimité, comme si les inimitiés devaient aussitôt renaître; de là le soin perpétuel d'écraser tous ceux qui s'approchent, et de ménager tous ceux qui s'éloignent; de là, en un mot, cette politique toujours défiante et captieuse, qui rend ce ministre bien plus dangereux allié que dangereux ennemi.

Aussi, pour employer une telle politique, n'est-ce point dans les cours conduites par des principes austères, qu'il a établi le foyer de ses intrigues, et moins encore dans les états populaires, toujours éclairés par une discussion publique de tout intérêt national : il a fui ces théâtres. C'est dans les cours faciles à égarer, en Russie, en France, dans le palais des princes faibles, dans les cabinets des favoris, dans celles des cours électorales que des maîtresses gouvernent; c'est là qu'il fait agir tous les ressorts dont il connaît si bien le jeu, et les importantes négociations ne se traitent point à Vienne, mais dans ces cours elles-mêmes.

Quelques traits de parallèle entre lui et le roi de Prusse.

Pendant que Frédéric éclairait, sur leurs véritables intérêts, les princes ses alliés, pendant qu'il dévoilait à leurs yeux les fautes de leurs ministres, qu'il refusait d'encenser leurs maîtresses, qu'il blessait quelquefois leurs favoris, par ses dédaigneuses négligences, et plus souvent par l'amertume de ses plaisanteries, Kaunitz se frayait donc une route directement opposée. Mais l'extrême différence de caractère entre ces deux fameux antagonistes, n'influait pas seule dans cette différence de leur conduite; et pour se mêler avec une perfide dextérité dans les intrigues de toutes les cours, celle de Vienne a une multitude de moyens qui manquent à son dangereux adversaire. Il n'a pas le droit d'accorder, comme la cour impériale, les titres honorables qu'elle donne ou qu'elle vend en Allemagne. Il n'a pas, comme elle, la dispensation de ces diplômes de prince, dont elle s'empresse de décorer successivement tous les favoris russes. Les liens du sang et des mariages ne l'unissent pas comme elle à toutes les grandes puissances. Ses ambassadeurs moins considérables par leur naissance, par leur rang, par leurs dignités, par leurs richesses, sont moins à portée de se saisir de quelque rôle dans les intrigues des grandes cours. Kaunitz, avec de tels

moyens, si étrangers aux véritables intérêts des nations, se persuade et a pris pour seconde maxime, « qu'il ne faut rien croire impossible « en politique, et qu'un homme adroit peut « tout tenter ». Frédéric dépourvu de ces avantages, ne comptant que sur ses forces, attentif à suivre des yeux le cours des événemens, et dans sa prévoyance se défiant de la prévoyance même, a pris au contraire pour maxime, « qu'un homme vigilant peut tout attendre de « l'occasion ». L'un présumant tout de son habileté, l'autre espérant tout de la fortune : tous deux patiens dans leur conduite, l'un parce qu'il combine de grands desseins, qu'il les prépare de loin, et qu'il attend le succès de ses intrigues; l'autre, parce que toujours immuable dans le plan général de sa conduite, il épie les fautes de ses ennemis et se tient prêt à prévenir leurs mouvemens; mais le ministre toujours ombrageux, allié toujours perfide, réduit dans ses grands desseins à miner sourdement les obstacles, à préparer l'exécution de ce qu'il médite dans un long et impénétrable mystère, par de légères insinuations, par des équivoques étudiées, se couvre de sa nonchalance, sait longtemps ne rien faire, talent devenu si difficile et si rare dans la politique moderne, se confie

avec orgueil à l'étendue de son génie, quand les événemens ainsi préparés viendront enfin à éclore, et toutefois effrayé au premier obstacle imprévu, craignant qu'un seul ressort en se dérangeant n'ait également dérangé tous les autres ressorts, incapable de prendre par lui-même un parti courageux, il a toujours été entraîné par les événemens même qu'il avait prétendu diriger : Frédéric au contraire, se confiant en ses forces, et sûr de lui-même à l'aspect du moment décisif, le hâte, l'accélère, et prenant alors un parti audacieux, a toujours dominé la fortune dont il avait tout attendu ; et pour en rappeler le plus mémorable exemple, c'est ainsi que dans cette grande entreprise du ministre autrichien pour liguer toute l'Europe contre la Prusse, rien n'était prêt encore : toujours occupé de tendre des embûches et de semer des dissensions, Kaunitz n'avait conclu aucun traité ; le roi de Prusse lui-même se précipita d'abord dans le piége : trop prompt à croire que les traités contre lui étaient conclus, il en détermina la conclusion, en s'unissant le premier aux ennemis de la France ; il donna ainsi tout le mouvement à cette révolution ; et quand il serait vrai, comme on l'a dit, que le prince de Kaunitz eût employé la plus profonde

habileté, et tous les replis de ses intrigues à exciter l'inquiétude de son adversaire et à l'entraîner dans cette démarche précipitée, le roi de Prusse prévint encore toutes les mesures qui se prirent aussitôt pour l'accabler; et si deux victoires déjà gagnées ne lui eussent donné une présomption funeste, s'il eût mené contre ses ennemis, à la troisième bataille de cette guerre, une armée plus forte de dix mille hommes, la monarchie autrichienne était détruite. Telle fut la conduite de Kaunitz dans tous les événemens. L'activité, la vigilance du roi de Prusse, malgré ses fautes qu'il a toujours eu la noble franchise de reconnaître, ont toujours prévenu Kaunitz; et ce ministre, malgré sa profonde prévoyance, toujours audacieux pour imaginer, toujours timide pour agir, allié sans générosité et sans confiance, a toujours été pris au dépourvu.

Suite de sa conduite et de son caractère.

Au temps dont nous écrivons l'histoire, l'immense considération dont il jouissait en Europe, n'avait encore reçu aucune atteinte; et ce qui nous reste à développer de sa position et de son caractère fera sentir ce qu'il y avait de réel dans une considération si imposante, et tout ce qu'elle avait de spécieux. A peine parvenu à la place de chancelier de cour et d'état, il s'était isolé de tous les autres ministres. Il avait su ramener à sa seule personne toute l'autorité du conseil autrichien, si renommé avant lui par une conduite toujours uniforme, pendant plusieurs siècles; ou pour mieux dire, il n'y avait plus de conseil autrichien : Kaunitz était seul. Les autres ministres étaient convoqués à sa demande, dans des occasions rares, quand il craignait de prendre sur lui l'événement d'une résolution importante. On attribuait cet isolement à son insociable orgueil, à la constante frivolité de ses occupations, à l'excessive indulgence de Marie-Thérèse; et quelques-uns l'attribuaient à l'ascendant que sa vertu, ses heureuses qualités et son génie lui avaient donné sur sa souveraine. Mais il tenait à d'autres causes et plus secrètes et plus intimes, à la nature même des affaires, au genre de cette politique toujours lente, toujours subtile, toujours conduite par de sourdes intrigues. Comment en effet, eût-il exposé assidument sous les yeux et à la discussion d'une assemblée, quelque peu nombreuse qu'elle fût, de tels projets et de telles espérances? Il s'y attachait d'autant plus qu'ils étaient un sûr appui de sa grandeur, et que cet isolement accroissait son orgueil, favorisait sa nonchalance, et forçait chaque jour Marie-Thérèse à de plus grandes indulgences. Ce n'é-

tait plus le chef du conseil, c'était le maître du gouvernement; seul dépositaire de ses propres desseins, seul dans la confiance de sa souveraine, et que chaque jour, chaque événement, chaque projet rendait toujours plus nécessaire.

Il avait au contraire fait créer pour l'administration intérieure dont il regardait les soins assidus comme au-dessous de son génie, un conseil permanent qui manquait avant lui à cette monarchie, et qui, depuis sa première convocation, s'assemblait régulièrement en présence de l'impératrice; mais il daignait rarement y assister, content de tenir dans sa dépendance tous ceux qui le composaient.

Cette longue et entière confiance d'une princesse si justement respectée, souveraine de tant de nations et mère de tant de souverains, répandait sur lui seul tout ce grand éclat qui l'environnait elle-même; et Marie-Thérèse était bien loin cependant d'avoir fermé les yeux sur les défauts de son ministre. Elle répondit quelquefois aux plaintes des plus grands seigneurs de sa monarchie, que la plus singulière preuve d'affection qu'elle eût donnée à ses peuples, était d'avoir pu elle-même s'accommoder d'un pareil homme; mais l'importance des services qu'il lui avait rendus, et ceux qu'il lui promettait encore

core, l'engageaient à faire grace à tous ces travers, dont une oisive et longue jeunesse avait enraciné en lui l'invincible habitude. Elle l'exemptait seul des règles sévères que sa piété avait imposées à toute sa cour; elle descendait jusqu'au soin de ménager son extravagant orgueil; elle cherchait à s'en justifier en secret auprès des ambassadeurs étrangers, dont l'estime lui était chère; et elle daigna plus d'une fois les solliciter d'avoir pour lui cette même indulgence dont elle donnait l'exemple. Toute sa cour se faisant un devoir de l'imiter, ce qui était dans la souveraine indulgence et bonté, devenait dans les autres, égards timides, ménagement presque servile et voisin de l'abaissement; et cette complaisance universelle prenait ainsi tous les dehors de la considération et du respect.

Les ambassadeurs et les ministres étrangers se ployaient à cet exemple général. Le rang de la cour impériale sur tous les autres états de l'Europe, ajoutait encore à leur circonspection. Le plus grand nombre honorait véritablement en lui l'auteur d'une des plus grandes révolutions dont nous ayons été témoins; car aux yeux de cet innombrable essaim de négociateurs dont fourmillent toutes les cours de l'Europe, de si heureuses intrigues passaient pour le chef-

d'œuvre de la politique, et Kaunitz pour modèle du parfait négociateur.

Lui, cependant, jusques dans ses plus futiles occupations, toujours grave, indolent et réfléchi, compassé dans ses démarches, concerté dans ses paroles, inabordable dans la société même la plus familière, tirait de son flegme, de sa frivolité et de sa nonchalance, l'avantage de ne jamais traiter les affaires qu'à l'instant choisi par lui-même; et alors chaque mot qu'il proférait, pesé avec une mûre délibération et adroitement présenté dans un sens net et précis, renfermait presque toujours quelque sens détourné, et quelque vue impénétrable que le temps seul pouvait éclaircir. Ceux même qui s'étaient aperçus de cette obscurité mystérieuse, la respectaient encore; ils ne doutaient pas qu'une ame droite et un génie élevé ne fussent cachés au fond de ce nuage; et par un nouvel avantage qu'il retirait de ses défauts même, on se flattait qu'un homme tout à la fois si frivole et si grave, ne pouvait ni s'abaisser à tromper, ni en prendre le soin.

Qu'on se représente maintenant, s'il est possible, à quels excès étaient enfin parvenus pendant la durée d'une longue vie, pendant le cours d'une longue faveur, et dans un vieillard

constamment heureux, des défauts et des faiblesses que rien n'avait jamais ni réprimés, ni contenus, ni contrariés; qui loin d'avoir nui à son ambition et à sa fortune, avaient favorisé son élévation, servi à ses intérêts, lui étaient utiles dans ses affaires, et pour couronner un si étrange ouvrage de la destinée, contribuaient encore chaque jour à cette apparente considération universelle. De quelles expressions se servir, si on voulait caractériser un orgueil qui passait de bien loin tout ce que les moralistes ont dit de cette passion pour la rendre odieuse, et toutes les peintures que la scène comique en a faites, pour l'immoler à la risée des spectateurs; un orgueil qui s'était affranchi non-seulement de toute fausse modestie, mais aussi de toute bienséance; qui se montrait toujours sans voile, tout à découvert et pour ainsi dire tout à nu; qui se nourrissait de son propre encens, n'avait plus aucun besoin de l'adulation, et n'exigeait plus des autres que de ne le pas contraindre; qui s'étendait à tout, lui persuadait que le destin de l'Europe tenait à sa seule personne, et lui faisait dire à des artistes, quand il voulait en accueillir: « j'étais né pour tous les « grands succès; je vous ai laissé le crayon, le « ciseau et le pinceau, et me suis réservé le

« goût et le génie » ? Mais sans chercher vainement à caractériser cet orgueil effréné qui va bientôt se produire dans cette histoire, d'une manière trop mémorable, il faut dire que dans ses entretiens les plus importans, il ne lui restait plus désormais aucun doute d'avoir séduit ceux qu'il avait dessein de séduire, d'avoir trompé ceux qu'il voulait induire en erreur, d'avoir toujours produit sur les esprits l'impression et l'effet qu'il avait intention de produire. Il faut faire connaître cette superbe indifférence, cette froide et tranquille personnalité où l'avaient enfin conduit le soin perpétuel que lui-même et tout ce qui l'environnait, avaient pris si long-temps de ménager sa prétendue sensibilité, évitant toujours tout ce qui pouvait lui causer la moindre émotion douloureuse, ne s'étant jamais informé d'aucun absent, n'étant jamais allé voir ni son fils malade, ni sa sœur mourante, n'ayant appris la convalescence de l'un qu'en le rencontrant dans son palais, et la mort de celle-ci que par le deuil dont il vit sa famille revêtue; disant de lui-même; *Je n'ai pas un ami*, et tirant de cette odieuse insensibilité l'opinion qu'il est uniquement l'homme de l'état, sans intérêt, sans passion, sans autre affection que celle des intérêts publics; ayant fermé son ame

à tout autre sentiment qu'à ceux de son orgueil et de son ambition; enfin ayant survécu à sa souveraine, sans que ni l'agonie, ni la mort de cette princesse aient avancé d'un seul instant les heures de son lever et abrégé celles de sa toilette; et déjà nous touchons au moment où le jeune empereur, impatient de n'être plus rien dans l'état, allait se rapprocher de ce ministre, en caresser l'orgueil pour le maîtriser, et où de son côté secrètement occupé et long-temps d'avance, de conserver son autorité sous un nouveau règne, Kaunitz allait s'éloigner de Marie-Thérèse et devenir l'instrument de toutes les passions du jeune empereur.

Il semblait impossible de conserver la faveur de la mère et de se concilier la faveur du fils; de ne pas sacrifier le crédit actuel aux espérances, ou les espérances au crédit présent. Déjà le ministre qui avait présidé aux opérations militaires, Lascy, désespérant de pouvoir rester favori de l'empereur et ministre de l'impératrice commençait à se réserver au futur règne. Le prince de Kaunitz aussi, dès qu'il eut vu s'élever des différends entre les deux souverains, abandonna tous les soins de l'administration intérieure, et toujours plus adroit à conduire sa propre fortune, qu'on ne l'aurait cru d'un es-

prit si superbe, il prétexta l'étendue de ses autres occupations, et déclara qu'il ne pourrait plus assister au conseil, à ce conseil établi par lui-même; évitant ainsi de se compromettre dans ces dangereuses querelles, et se réduisant à tenir dans ses mains la paix et la guerre. Mais dans la position où était la monarchie autrichienne, c'était rester encore le maître de l'état. Le jeune empereur cependant rentrait dans les affaires par sa correspondance avec le roi de Prusse; et déterminé à être enfin compté pour quelque chose dans sa propre cour, il s'exerçait à dominer Kaunitz lui-même par des airs de déférence qui flattaient l'orgueil de ce vieux ministre, et par des volontés fermes qui alarmaient son ambition. Il employait le même art qu'un fils de famille qui dépend encore d'une mère vigilante, et qui s'applique à séduire et à effrayer l'homme d'affaires impérieux par lequel cette mère est gouvernée (1). Kaunitz se formait un

(1) Nous n'avons pu retrouver la suite du manuscrit de Rulhière, soit qu'il n'eût point en effet rédigé la fin de ce dernier livre, soit qu'on l'ait égarée. Nous avons extrait ce qui va suivre, de ses esquisses, de ses notes et des matériaux qu'il avait recueillis.

système d'envahissemens pacifiques conforme à la fois aux inclinations de la mère et à celles du fils.

Une secrète intelligence s'établit entre les cours de Vienne et de Berlin.

Depuis l'entrevue de Neiss, une secrète intelligence s'était établie entre les cours de Vienne et de Berlin; cours rivales, mais qui craignaient de se voir engagées trop tôt dans une nouvelle guerre l'une contre l'autre, et qui pour être sûres de rester en paix, avaient besoin de réconcilier les Turcs avec la czarine alliée du roi de Prusse et haïe de Marie-Thérèse. « Je prévois, disait alors Frédéric à l'électrice de Saxe, que la guerre finira par la médiation de « la Prusse et de l'Autriche : je proposerai la « mienne à la Russie et à la Pologne, et j'engagerai l'empereur et sa mère à offrir la leur « aux Turcs et aux Russes. J'ai déjà fait parvenir ce projet au prince de Kaunitz par le « ministre que j'ai à Vienne. »

Entrevue de Frédéric, Joseph et Kaunitz à Neustadt, en Moravie.

Kaunitz fut présent à une seconde entrevue de Joseph et de Frédéric, ou plutôt ce fut Kaunitz qui eut cette entrevue avec le roi de Prusse; le jeune empereur prit fort peu de part aux conférences.

On avait préparé avec une extrême magnificence, le camp de Neustadt, où les deux princes se rencontrèrent le 3 septembre 1770. Frédé-

ric, plus simple que jamais, prit un costume autrichien, et ne mit presque aucune borne à ses respects pour le chef de l'empire : « Je ne ferai « jamais, dit-il à Joseph, que la volonté de « votre majesté ». Il flatta même la vanité de Kaunitz par beaucoup de complimens et de prévenances ; il semblait vouloir se réconcilier ce ministre qui avait dit fort souvent : « Le roi de « Prusse est le seul homme qui me refuse l'es- « time qui m'est due ». Kaunitz étala fort à son aise son système politique, ce chef-d'œuvre auquel la cour de Vienne était redevable de tant de puissance. « Otez-vous de la tête, dit-il à « Frédéric, que nous songions à reprendre la « Silésie ; mais au premier mécontentement « que vous nous donnerez, attendez-vous à une « guerre terrible. Il insista (1) sur la nécessité « de s'opposer aux vues ambitieuses de la Rus- « sie, et déclara que jamais l'impératrice-reine « ne souffrirait que les armées russes passassent « le Danube, ni que la cour de Pétersbourg fît « des acquisitions qui la rendissent voisine de « la Hongrie ; il ajouta que l'union de la Prusse « et de l'Autriche était l'unique barrière que

(1) Nous empruntons ici le récit que le roi de Prusse lui même a fait de cette conférence.

« l'on pût opposer à ce torrent débordé qui « menaçait d'inonder toute l'Europe. Quand il « eut achevé de parler, le roi répondit qu'il tâ- « cherait toujours de cultiver l'amitié de leurs « majestés impériales, dont il faisait un cas in- « fini ; mais que d'autre part, il priait le prince « Kaunitz de considérer les devoirs qu'imposait « à la Prusse l'alliance qu'elle avait contractée « avec la Russie, alliance à laquelle il ne pou- « vait en aucune façon déroger, engagemens « qui étaient comme autant d'entraves qui ne « lui permettaient pas d'entrer dans les mesures « que le prince Kaunitz venait de lui proposer. « Le roi ajouta que son unique désir était d'em- « pêcher que la guerre entre les Russes et les « Turcs ne devînt générale ; que pour cet effet « il s'offrait de bon cœur à réconcilier les deux « cours impériales, qu'il était même temps d'y « penser, de peur que des mécontentemens ré- « ciproques ne dégénérassent enfin en brouille- « ries ouvertes ».

Kaunitz, qui cherchait à détacher Frédéric de la Russie, exagérait l'épuisement et la faiblesse de cet empire, lorsqu'on apprit à Neustadt que la flotte turque venait d'être détruite dans la Méditerranée ; que 80 mille Turcs avaient fui sur les rives du Danube, et que le divan

implorait la médiation de Vienne et de Berlin. Cette nouvelle renoua l'entretien et rendit la discussion plus précise. Le roi de Prusse consentait à la médiation, mais à condition que les Russes, conservant Asoph et la Crimée, établiraient des princes indépendans en Moldavie et en Valachie. Il se restreignait même, d'après les refus de Kaunitz, à demander Asoph pour les Russes, et l'affranchissement absolu des Tartares. Le ministre autrichien, sans s'expliquer sur ces articles, pressait la médiation et en démontrait la nécessité. Cette entrevue n'eut aucun résultat bien positif : on a lieu de croire que l'idée du démembrement de la Pologne n'y fut ni exprimée ni peut-être conçue ; mais Kaunitz parla plusieurs fois avec intérêt des malheurs de ce royaume.

Frédéric jugea convenable de ne point se séparer de l'empereur sans lui rendre compte des conférences qu'il avait eues avec Kaunitz ; et le jeune prince parut fort sensible à cette déférence à laquelle sa mère et son ministre ne l'avaient point accoutumé. De retour à Berlin, le roi de Prusse affecta d'imiter quelques manières et quelques usages de l'Autriche : il fit de pompeux éloges de l'esprit et des talens de Joseph II, qui lui avait récité des vers du

Tasse, et un acte presque entier du *Pastor fido*.

La czarine, qui voulait que Frédéric n'eût sur le continent d'autre allié qu'elle-même, n'avait point appris sans déplaisir l'entrevue de Neiss, et s'en plaignait comme d'une infidélité. Mais Frédéric n'avait point tardé à dissiper les soupçons de cette princesse exigeante ; il avait eu l'art de se faire auprès d'elle un mérite de la démarche même dont elle était mécontente ; et à force de lui vanter les dispositions du jeune empereur contre les Turcs, et de se glorifier de les avoir inspirées, il avait obtenu d'elle plus de confiance que jamais. Elle ne parlait du roi de Prusse qu'avec enthousiasme, de Joseph II qu'avec espoir, et de la Porte qu'avec mépris. Joseph toutefois était le seul à la cour de Vienne, en qui la czarine pût espérer. Kaunitz n'avait que des ménagemens pour elle ; il se bornait à contenir les ressentimens de Marie-Thérèse, et à ne leur permettre aucun éclat dangereux. Il résistait aussi aux sollicitations de la France contre la Russie, se réservant à lui seul le soin de traverser l'ambition de Catherine, et les moyens de lui susciter en secret des embarras ; il voulait lui devenir nécessaire, et lui faire sentir, s'il se pouvait, qu'il

serait pour elle un allié plus utile que Frédéric.

Ainsi quels que fussent les projets de Joseph contre les Turcs, et les soins de Frédéric pour Catherine, il n'existait encore, après l'entrevue de Neustadt, aucun rapprochement bien sensible entre les deux cours de Pétersbourg et de Vienne; et l'Autriche n'avait point de ministre avoué en Russie. La czarine, instruite par le roi de Prusse du projet de médiation, lui répondit qu'elle n'en voulait point, et le pria d'engager la cour de Vienne à s'en désister : elle envoya même un mémoire qui fut lu par le ministre prussien au prince Kaunitz, et qui détermina celui-ci à faire auprès de Frédéric de nouvelles tentatives. Kaunitz envoya près du roi de Prusse, Van-Swieten, jeune homme instruit et sage, qui semblait digne de soutenir dans la carrière politique l'honneur attaché à son nom par les travaux de son père, médecin célèbre. Frédéric conçut en effet de l'estime pour le jeune Van-Swieten, et n'en demeura pas moins l'allié de la czarine et le rival de l'Autriche.

Marie-Thérèse hésitait toujours entre les Turcs et les Russes : s'allierait-elle à des infidèles ou à la coupable épouse de Pierre III? Joseph avait moins d'éloignement pour cette

dernière alliance; il voulait à tout prix détruire l'Empire Ottoman, soit qu'en effet il se fût destiné à une entreprise si éclatante, soit qu'il sentît qu'un nouveau système dans la politique de sa cour était pour lui le seul moyen d'y acquérir aussitôt une grande influence. On mit tout en œuvre pour lui inspirer d'autres idées, et l'on forma dans ce dessein une espèce de triumvirat composé de Kaunitz, Bender et Staremberg. Ce dernier était apparemment celui que le jeune empereur redoutait le plus, car il s'empressa de l'éloigner, en le faisant nommer gouverneur des Pays-Bas. Pour Bender, on ne lui connaissait d'autre mérite que celui de plaire à Kaunitz. Une maladie de ce Bender étant devenue fort sérieuse, Kaunitz voulut savoir des médecins ce qu'ils pensaient de l'état de son cher ami. Ils répondirent qu'il n'y avait plus d'espérance. Eh bien donc, répliqua-t-il, qu'on ne m'en parle plus jamais. Telles étaient les amitiés du prince Kaunitz.

Conseil à Vienne sur la conduite à tenir à l'égard des Turcs et des Russes.

Ce triumvirat n'ayant point produit sur l'esprit de Joseph l'effet qu'on s'en était promis, on tint à la cour de Vienne un grand conseil où l'on discuta méthodiquement des questions fort graves; si les Turcs abandonnés à leurs propres moyens seraient en état de se défendre

contre la Russie; si la défaite de leurs armées n'entraînerait pas le démembrement de leur empire et l'accroissement presque indéfini de la puissance moscovite; si au contraire en les sauvant de ces grands périls on ne les rendrait pas plus sages; si l'Autriche ne compromettait point sa haute dignité en se désistant de la médiation qu'elle avait promise à la cour de Constantinople; si ce n'était pas bouleverser tout le système des alliances européennes, que de s'unir à la czarine contre la Porte; si les Turcs venant à succomber sous les forces réunies de la Russie et de l'Autriche, la meilleure part de l'Empire Ottoman ne serait pas réclamée par les Moscovites, qui en étaient déjà maîtres; si du moins le partage n'allumerait pas la guerre entre les conquérans; et si enfin l'on ne devait pas redouter le voisinage de la Russie.

Marie-Thérèse, alliée de la France, et qui l'était presque seule dans son conseil, desirait qu'on s'entendît avec la cour de Versailles, et proposait une double médiation, d'une part avec la France, et de l'autre avec la Prusse. Joseph II opinait à la plus prompte destruction de l'Empire Turc; et Kaunitz soutint que l'intérêt le plus pressant de l'Autriche était de réprimer l'ambition de la czarine, sans accroître l'influence politique ni de la Prusse ni de la France. Qu'il fallût tendre à l'anéantissement de la puissance ottomane, Kaunitz ne le nia point: mais il démontra que la chute de cet empire, si elle était accélérée, ne tournerait qu'au profit des Russes, qu'il importait à la cour de Vienne de la retarder, et d'aider même les Turcs à se soutenir jusqu'au moment où leur destruction serait pour l'empereur un véritable succès. En conséquence, il proposa de ne point se départir de la médiation avec la Prusse entre la Russie et la Porte; mais de négocier en même temps avec les Turcs un traité dont aucune cour européenne, sans en excepter la France, ne pourrait être avertie qu'après qu'il aurait commencé d'être exécuté. Tous les vieux ministres appuyèrent si fortement ce projet qu'il eût fallu, pour l'écarter, un ascendant que Marie-Thérèse ne prenait plus, et que Joseph n'avait point encore.

Le roi de Prusse, sachant bien que la cour de Vienne ne l'instruisait pas de ses desseins, veillait à n'être point trompé par elle. On disait que l'empereur était revenu de Neustadt, fort dégoûté de Frédéric; et s'il était douteux que le jeune prince eût exprimé ce sentiment, Kaunitz du moins le lui attribuait quelquefois. Tout

conseillait à Frédéric d'entretenir l'amitié de la czarine; personne n'avait étudié mieux que lui le caractère de cette princesse; nul ne savait mieux l'enivrer d'encens, la flatter, pour la conduire ou pour l'égarer, lui céder tous les avantages d'ostentation et de vaine gloire, pour en retenir de plus réels. Ce n'est pas qu'il ne fût fatigué de ses hauteurs, inquiet et même jaloux des progrès de sa puissance. Il la voyait résolue à se faire céder la Crimée et à soumettre les Tartares, avec lesquels elle deviendrait formidable aux plus puissans empires. Aidée de tant de troupes légères, l'armée russe, déjà forte et disciplinée, pourrait dévaster les pays le mieux défendus. Frédéric ne comprenait pas comment les autres puissances contemplaient si tranquillement de tels progrès, ne sentaient pas de tels périls, ne s'irritaient point de cet orgueil entreprenant, autorisé par un rare bonheur. Mais Frédéric ne se trouvait point chargé de donner l'exemple de l'impatience; il avait besoin de l'alliance de Catherine, et il subissait habilement, avec grace et non sans dignité, le joug de son amitié exigeante. Il ordonna au prince Henri, son frère, de se présenter à la cour de la czarine. Henri, qui était alors à Stockolm auprès de la reine de Suède, sa sœur, se rendit à Pétersbourg

Conférences de Catherine et du prince Henri à Pétersbourg. Premières propositions du partage de la Pologne.

bourg, au mois de décembre 1770, comme pour assister aux fêtes qu'on y célébrait en réjouissance des victoires obtenues sur les Turcs. Il admira les feux colorés, les palais de glace, et les autres merveilles septentrionales qui décoraient ces solennités. Elles duraient encore, lorsqu'on reçut de Berlin un autel d'ambre, tribut que le roi de Prusse offrait à l'impératrice de toutes les Russies. La peste cependant régnait à Moscou; Henri voulut visiter cette ville, et revint entretenir la czarine et sa cour de tout ce qu'il avait observé dans ce voyage, n'oubliant que le fléau qu'il avait bravé. Enfin l'orgueil de la princesse fut flatté avec tant d'art, que le prince Henri la trouva disposée à consentir aux propositions qu'il était chargé de lui faire. Il convint avec elle des bases d'un nouveau système d'alliance entre la Russie et la Prusse, et obtint de Catherine la promesse de communiquer à Frédéric les conditions de la paix qu'elle négocierait avec la Turquie.

C'est à ces conférences du prince Henri et de la czarine qu'on a coutume de rapporter l'origine du projet de démembrer la Pologne. Que cette idée soit née dans ces entretiens; plusieurs hommes d'état l'ont affirmé à M. de Rulhière, qui cite particulièrement le baron de Kniphau-

sen, M. Sandos et M. César secrétaires du prince Henri. Mais les relations diffèrent sur certaines circonstances.

Les uns racontent qu'un bruit s'étant répandu, que les Autrichiens s'étaient jetés dans la forteresse de Czenstokow, la czarine dit au prince Henri : *Il semble que dans cette Pologne, il n'y ait qu'à se baisser pour en prendre;* que le prince ayant relevé ce mot, la czarine détourna l'entretien vers d'autres objets ; mais qu'on revint à celui-là dans les conversations suivantes, et que Henri, partant de Pétersbourg le 30 janvier 1771, laissa Catherine assez disposée à prendre et à partager; que Panine se montra pourtant fort opposé à ce projet, et que le prince Henri, voulant entretenir Saldern des moyens de détacher l'Autriche de la Turquie, Saldern commença par écarter tout ce qu'on imaginerait aux dépens de la Pologne; que la czarine tint un conseil sur cette affaire, et le sépara sans manifester son opinion, se contentant d'écrire au roi de Prusse qu'elle était prête à faire ce qui avait été dit entre elle et le prince; que celui-ci, de retour à Berlin, s'empressa de rapporter à son frère les entretiens de Pétersbourg : que d'abord Frédéric accueillit fort mal ces projets d'envahissemens, mais que le lendemain, ayant

réfléchi sur les malheurs des Polonais, et sur l'impossibilité de rétablir leur liberté, il se montra plus traitable, et chargea même le prince Henri de sonder les dispositions de l'Autriche; que le prince eut en conséquence une conversation avec Van-Swieten, qui, n'abordant une question si nouvelle qu'avec beaucoup de prudence et de dextérité, se restreignit à dire qu'il en écrirait à sa cour.

Un autre récit commence par les observations que la czarine fait au prince Henri sur le subside d'un million de roubles, payé à la Russie par le roi de Prusse, et sur les mesures pénibles où ce monarque se voit engagé durant cette guerre en Turquie, et ces troubles en Pologne. Je crains, ajoute-t-elle, qu'il ne se lasse, et je voudrais, pour me l'assurer mieux, avoir à lui offrir quelque indemnité. Henri répond que rien n'est plus facile ; qu'il ne tient qu'à la czarine d'obtenir pour son allié quelque territoire sur lequel il a d'ailleurs des prétentions, et qui le rendrait plus voisin d'elle. Catherine s'empresse d'y consentir, pourvu que l'équilibre de l'Europe n'en soit point dérangé; du reste, elle ne prétend rien pour elle-même. Henri expédie un courier à Frédéric, que cette proposition étonne, et qui craint que l'Autriche ne s'y

oppose, si on ne lui fait une part du côté de la Hongrie. Catherine consent encore, répète qu'elle ne veut rien pour elle, et désire que Frédéric ne tarde point à faire cette ouverture à la cour de Vienne. Le baron de Kniphausen, de qui l'on tient cette relation, ajoutait que Van-Swieten n'avait reçu pourtant cette communication qu'au mois de mai 1771.

Quelques-uns ont dit que les Chersnichef avaient été à Pétersbourg les auteurs du projet de démembrement, dans l'espoir d'obtenir pour eux-mêmes une part considérable des terres que la czarine aurait à distribuer. On croit bien que les Chersnichef ont proposé les premiers l'entrée des troupes russes sur le territoire polonais, et l'on sait qu'ils ont combattu vivement la résolution qu'affectait Catherine de ne rien réclamer pour elle. Mais il est peu vraisemblable que la première idée du partage leur appartienne; et si l'on ne peut la faire remonter ni à l'entrevue de Neiss, ni même à celle de Neustadt, on ne saurait du moins la retarder au-delà du voyage du prince Henri à Pétersbourg, à la fin de 1770.

Six mois avant ce voyage, l'Autriche s'étudiait à rajeunir de vieilles prétentions sur des starosties polonaises, voisines de la frontière de

Hongrie. Les savans de Vienne compulsaient les livres et les diplômes, sûrs d'y trouver des preuves péremptoires de tous les droits que leur souveraine voudrait recouvrer. En même temps des ingénieurs, envoyés par Marie-Thérèse autour de Nowitarg et de Czorstyn, arpentaient le terrain, tiraient des lignes et plantaient des poteaux aux armes impériales. Ces opérations géométriques avaient alarmé Poniatouski lui-même, et le 28 octobre il avait écrit à l'impératrice-reine en ces termes :

« Madame ma sœur, les sentimens que j'ai
« professés de tout temps pour la maison de
« votre majesté impériale et royale, et (ce
« que j'ajoute bien sincèrement) le respect
« personnel que ses vertus m'ont inspiré, sont
« trop connus pour être ignorés d'elle. Et
« comme j'ai toujours espéré de trouver une
« des meilleures amies de la Pologne dans celle
« dont le gouvernement si équitable, si ferme
« et pourtant si doux a fait constamment l'objet
« de mon admiration ; c'est dans cette con-
« fiance que je m'adresse directement à votre
« majesté impériale et royale, lorsque les droits
« de la couronne que je porte m'obligent à
« demander pourquoi des généraux et des
« ingénieurs ont fait tirer des lignes dans les

« environs de Nowitarg, et planter des po-
« teaux aux armes de votre majesté, dans un
« terrain qui de temps immémorial appartient
« à la Pologne, et ne lui a jamais été dis-
« puté ».

Marie-Thérèse répondit le 26 janvier 1771, qu'aussitôt après le rétablissement de la paix entre les Turcs et les Russes, et l'extinction totale des troubles intérieurs de la Pologne, elle se prêterait bien volontiers à traiter à l'amiable des limites de cette république et de son royaume de Hongrie; qu'on déterminerait alors ces limites trop long-temps incertaines, et notoirement contestées; que néanmoins elle voulait bien déclarer dès ce moment sa résolution de revendiquer en conséquence de son bon droit, et aux conditions stipulées dans le temps, le district de Zips avec toutes ses dépendances; et qu'au surplus, pour le maintien et la garantie de ses droits passés, présens ou futurs, on avait dû commencer, et l'on ne pouvait se dispenser de poursuivre les opérations mentionnées dans la lettre de sa majesté polonaise. Cette démarche d'une reine si consciencieuse, parut hardie à la czarine; et s'il faut en croire Frédéric, ce fut ce qui achemina le plus le partage.

On parlait aussi, vers la fin de 1770, des droits de Frédéric sur Marienwerder et sur d'autres districts polonais; et l'on remarquait davantage les vexations qu'y exerçaient à l'envi ses soldats et ses commissaires, mais principalement les généraux Thaden et Belling. Les Prussiens achetaient en Pologne des chevaux et des denrées, et forçaient de prendre en paiement de mauvaises espèces qui n'avaient pas cours dans la république, et qu'ils refusaient eux-mêmes, quand elles leur étaient rapportées en acquit des énormes contributions qu'ils exigeaient. De jeunes Polonais étaient enrôlés de force dans les armées prussiennes. On assure aussi que dans la Posnanie, chaque ville, chaque village était taxé à un certain nombre de filles nubiles et dotées qui allaient peupler les domaines de la maison de Brandebourg. L'on rapporte même que la moindre dot à fournir à l'une de ces filles par ses parens, consistait en un lit, deux cochons, une vache et trois ducats d'or. Il faut dire que le roi de Prusse désapprouva quelques-unes de ces violences; mais il faut ajouter que, lorsqu'il enjoignit de s'en abstenir, les ordres de ce prince absolu manquèrent d'efficacité.

Les Prussiens, depuis quelques mois, mena-

çaient particulièrement la ville de Dantzick, où l'on empêchait, disaient-ils, les recrutemens que le traité de Whelau leur donnait le droit d'y faire. Un de leurs détachemens se jeta sur le territoire de cette ville, surprit des postes avancés, enleva des canons, fit des prisonniers, et ne se retira qu'après avoir obtenu fort au-delà de la liberté des enrôlemens. Cette irruption eut lieu à la fin de septembre; et vers le milieu de décembre, quand Drewitz allait assiéger Czenstokow, on vit un train d'artillerie prussienne, fortement escorté, se diriger vers cette place. Ce mouvement ayant alarmé plusieurs puissances, les Prussiens dirent qu'il n'avait d'autre but que de repousser les Polonais, qui avaient franchi le cordon formé autour d'eux.

La peste qui, des frontières de la Turquie, s'était répandue dans la Pologne orientale, servait de prétexte à ce cordon, et aux incursions de la Prusse et de l'Autriche. Tandis que la confédération, malgré ses discordes, obtenait d'éclatans succès, des fléaux de tout genre concouraient à les rendre inutiles à la république. La famine désolait plusieurs provinces, le commerce expirait dans toutes, de faux confédérés exerçaient çà et là d'horribles brigandages; et quand l'hiver commença d'éteindre ou de com-

primer les germes de la peste, le nombre de ses victimes s'était élevé à deux cents cinquante mille. L'époque de tant de malheurs fut celle des entreprises de la cour de Berlin et de la cour de Vienne, contre un peuple accablé déjà du joug de la protection et de la tyrannie des Russes. Aussi quelque opiniâtre qu'ait été le courage des confédérés, ce n'est ni à leurs efforts ni à leurs victoires qu'il faut attribuer les retards qu'éprouva le projet de démembrer leur république; et s'il ne s'est point accompli dès le commencement de 1771, on doit penser qu'il n'était suspendu que par les irrésolutions, les défiances, les rivalités de ceux qui venaient de le concevoir. La czarine, depuis longtemps l'arbitre des destinées de la Pologne, devait désirer moins que les autres, un partage où elle semblait n'avoir en effet que des cessions à faire; Frédéric espérait peu d'obtenir Dantzick et Thorn, principaux objets de sa convoitise; Marie-Thérèse, prête à tout réclamer en vertu de ses vieux diplômes, s'affligeait de se voir réduite à cette complicité avec Catherine; le jeune empereur aspirait à des conquêtes plus brillantes; et les tâtonnemens mystérieux de Kaunitz ne déguisaient que ses incertitudes: il n'aimait pas le roi de Prusse; il traitait avec la Porte contre la

Russie ; et peut-être qu'à ses yeux l'un des plus doux avantages de ce démembrement de la Pologne, était le déplaisir qu'en ressentirait la France. Mais d'ailleurs cette guerre entre les Turcs et la czarine, pouvait offrir des vicissitudes qui dérangeraient un accord trop tôt concerté ; et ces autres cours européennes, à qui l'on voulait bien déplaire, on craignait pourtant de les trop irriter, et il fallait s'assurer au moins de leur résignation et de leur silence. Ainsi, après avoir aperçu l'origine du complot des trois puissances, il va nous être difficile encore d'en observer les préparatifs secrets et timides, d'en démêler toutes les trames, et de suivre, à travers tant d'intrigues, des personnages occupés eux-mêmes du soin d'en cacher et d'en retrouver les fils.

PRÉCIS DU LIVRE XIV.

(ANNÉE 1771.)

MM. d'Aiguillon et Maupeou ayant obtenu, par l'entremise de la dame Dubarry, la destitution du duc de Choiseul, et ce ministre ayant été disgracié le 24 décembre 1770, Dumouriez, abandonné en Pologne à ses propres mouvemens, et ne recevant plus d'instructions, étendit lui-même ses pouvoirs, et se mit à donner des ordres aux confédérés, au lieu de conseils et de subsides. On a vu à la fin du douzième livre, à quel degré de force parvenaient ces confédérés, au commencement de 1771 ; et l'audace même qu'ils avaient eue de publier la vacance du trône les faisait supposer plus puissans, et surtout plus protégés qu'ils ne l'étaient. L'incursion de Sawa en Lithuanie, à la tête de deux mille

hommes, n'avait pas eu un plein succès. Entré cependant dans le Palatinat de Brême, il avait levé des contributions, enlevé cinquante mille ducats destinés pour Varsovie, et soutenu deux combats avant d'être arrêté dans sa marche téméraire. Ce fut Branéki qui le repoussa, et c'était la première bataille que, durant ces troubles, on eût encore vue entre Polonais. Branéki pour l'avoir engagée, fut destitué par Oginski, grand-général des Lithuaniens. Sawa put assurer sa retraite.

La discipline introduite dans les troupes de la confédération, et qu'elles devaient surtout à Dumouriez, attirait la confiance et encourageait plusieurs nobles jusqu'alors irrésolus. Cinquante sénateurs envoyèrent leur adhésion, en priant néanmoins de la tenir quelque temps secrète. Une lettre du général Weymarn, adressée à la cour de Russie pour demander des renforts, ayant été interceptée, Dumouriez pensa que le moment était venu de faire rentrer le conseil général en Pologne. Il prétendait le placer à Varsovie, et confédérer la république entière. Plein de ces espérances, il se rendit à Vienne pour les inspirer à Durand et à Kaunitz. Ce voyage n'eut pas de grands résultats. Kaunitz parut étonné ou même effrayé des projets de

Dumouriez, soit qu'il fût réellement alarmé de leur témérité, soit qu'il en craignît le succès.

Le 26 avril, Sawa est atteint et attaqué par Suwarof près Schrenski. Sawa, grièvement blessé, ordonne la retraite, ne garde auprès de lui que six hommes, envoie chercher à Sulava un chirurgien juif, avec lequel il ne veut pas qu'on revienne de peur d'inspirer des soupçons. Cependant les fréquens voyages du juif sont remarqués par les Russes qui découvrent et saisissent Sawa. Ils le transportent à Braschnitz, où Weymarn lui envoie son chirurgien. Mais peu de jours après, Sawa, moribond, est tué par des soldats moscovites à qui Suwarof est soupçonné d'avoir donné cet ordre barbare. La troupe de Sawa fut poursuivie et taillée en pièces.

Pulawski se porte à Castinow. Suwarof marche vers lui avec trois mille hommes qui enlèvent l'artillerie polonaise. Pulawski la reprend, s'avance jusqu'à la rivière de Somm, la traverse à la nage, culbute cent quarante Russes. Mais de faux avis l'engagent dans de périlleuses manœuvres, et il est forcé de fuir. Ce revers est l'époque d'une fatale mésintelligence entre Pulawski et Dumouriez, qui ose menacer ce confédéré intrépide de le faire juger

comme coupable de lâcheté. Dumouriez se met lui-même à la tête de huit cents hommes : il est attaqué, coupé par les détachemens russes, et perd le 22 juin la bataille de Landscron, dont il a fait lui-même le récit qu'on va lire.

« Le château de Landscron termine d'un côté « une hauteur d'un quart de lieue de long, « sur cinq cents pas de large. La ville est au- « dessous du château ; il y avait dans l'un et « l'autre une garnison de six cents hommes « d'infanterie, avec trente pièces de canon. « Derrière cette hauteur est une pente assez « facile, avec un pays boisé, qui conduit à « Sucha. En avant et sur son flanc droit, sont « deux escarpemens impénétrables, hérissés « de bois de sapin. Dumouriez fait l'inspec- « tion de l'armée, qu'il trouve réduite à mille « hommes de cavalerie. Il avait deux cents « chasseurs à pied, commandés par des of- « ficiers français ; il en jette cent dans le bois « de sapin en avant de son front, et cent « dans le bois de sapin de sa droite, où il « place deux pièces de canon : sa gauche ap- « puyait à Landscron. Son champ de bataille « dominait une hauteur qui lui faisait face, où « le canon du château de Landscron portait « en plein : celui des Russes, d'un plus faible

« calibre, n'arrivait qu'à deux cents pas en « avant de la ligne des Polonais.

» Suwarof fait un mouvement qui devait le « faire battre. Il avait environ trois mille che- « vaux et deux mille cinq cents hommes d'in- « fanterie. Il laisse son infanterie sur la hau- « teur, et fait descendre sa cavalerie dans le « ravin, pour remonter ensuite dans la forêt « de sapin. Dumouriez envoya dire à ses chas- « seurs de s'applatir dans le bois, de laisser « passer cette cavalerie qui allait monter dis- « persée et rompue, et de ne pas tirer. Il an- « nonce aux Polonais que la victoire est à « eux ; que dès que cette cavalerie arrivera sur « la hauteur, ils n'ont qu'à la charger, sans lui « donner le temps de se former. Ils lui promet- « tent des merveilles.

» Deux superbes régimens russes, Saint- « Pétersbourg et Astracan paraissent ; ils étaient « tout débandés. Il veut se mettre à la tête « des Lithuaniens d'Orsowsko, avec le prince « Sapieha ; ces lâchent fuient, massacrent eux- « mêmes Sapieha, jeune prince plein de cou- « rage, Orsowsko et quelques autres sont tués. « Il court aux hussards de Schütz, qui au lieu « de sabrer, font une décharge de carabines, « et prennent la fuite. Les Russes étonnés eux-

« mêmes de leurs succès, n'avançaient pas, et
« étaient occupés à se former. Miaczinski fu-
« rieux rallie quelques braves Towaricz, se
« jette au milieu des Russes, est démonté,
« blessé et pris. Walewski qui fermait la gau-
« che, se retire en bon ordre derrière Lands-
« cron. Tout le reste se débande. Les Cosaques
« poursuivent pendant plus d'une demi-lieue
« cette cavalerie qui ne tue pas quatre hommes
« aux Russes, et qui en perd trois cents, tués,
« blessés ou pris.

« Resté seul sur le champ de bataille avec
« son petit escadron français, Dumouriez se
« garde bien de se jeter dans le troupeau de
« fuyards; il prend un chemin dans le bois,
« sans être suivi, et il arrive à Sucha sur le
« midi, il y trouve le régiment des hussards de
« Schütz, qui n'avait pas beaucoup souffert.
« Cependant les chasseurs français avaient
« tourné par les bois, et s'étaient jetés dans
« Landscron, qui se mit à canonner vivement
« la cavalerie ennemie. Celle-ci fut obligée
« d'abandonner bien vîte ce champ de bataille
« dangereux, emmenant ses prisonniers et les
« deux pièces de canon qui après avoir tiré
« quelques coups, presqu'à bout portant, fu-
« rent abandonnés, l'officier n'ayant pas eu
« l'esprit de les précipiter dans le ravin.

« Voilà ce que les Russes et les Polonais
« appelèrent alors la bataille de Landscron;
« elle dura une demi-heure, et les Russes ne
« perdirent du monde qu'à leur retraite, par
« le canon de Landscron, et le lendemain,
« en voulant insulter cette place, où il y avait
« plus de huit cents hommes d'infanterie et
« quatre à cinq cents de cavalerie. Walewski
« eut même l'audace de les suivre dans leur re-
« traite, et de descendre dans la plaine avec
« eux. Suwarof retourna devant Tyrniec, qu'il
« ne put pas prendre. Mais Osviecim et Bol-
« brecq furent évacués. Walewski se retira à
« Biala, que Branéki vint masquer avec douze
« cents hommes de cette même cavalerie de
« la Couronne, qui aurait joint les confédérés
« s'ils avaient été vainqueurs. Le général
« Stampa, commandant le cordon autrichien,
« fit intimer aux Russes de ne pas attaquer
« Biala, ce qu'ils ne pouvaient pas faire sans
« que leurs boulets endommageassent le bourg
« autrichien qui est de l'autre côté de la ri-
« vière » (1).

(1) Chap. VIII, du t. I[er]. de la Vie de Dumouriez (par lui-même). in-8°. Hambourg, 1795.

Pulawski, forcé par Suwarof dans les défilés qu'il gardait, parvint à Czenstokow avec ses débris. Cette retraite et les combats qui l'avaient précédée, ont obtenu les éloges de Suwarof, qui, lui-même, avait parcouru, selon les calculs de Rulhière, cent milles en dix-sept jours, ne passant jamais quarante-huit heures sans se battre.

On a vu par le récit de Dumouriez, ce même Branéki, qu'Oginski avait destitué, ramené dans les champs de bataille par sa haine contre la confédération. Ce Branéki, dit Rulhière, a commis d'excessives cruautés dans l'ivresse; il s'est fait amener des confédérés prisonniers, et les a de sa main tailladés à coups de sabre. Chargé quelquefois par les Russes du rôle de négociateur, il prenait celui de guerrier, et s'acquittait aussi mal de l'un que de l'autre. Pulawski et Zaremba repoussaient ses propositions et ses armes. Kossakouski devenait l'émule de la fermeté et de la bravoure de ces deux chefs: suivi des soldats que Radzivil lui avait envoyés, il pénétrait en Courlande où les mécontens lui donnèrent vingt-six mille écus, dans l'espoir qu'il chasserait la famille Biren.

Vers les mêmes temps, le jeune Ziberg, fils du palatin de Livonie, levait, armait, exerçait

une troupe de deux cents hommes, avec laquelle il courut se joindre aux confédérés, après avoir reçu la bénédiction de son père. Wessel, grand-trésorier de la couronne, adhérait à la confédération de Barr, qui entretenait alors avec la Porte des relations suivies. Elle avait même un ambassadeur auprès de cette cour: c'était le maréchal Czerni; la Saxe contribuait aux frais de cette ambassade; et le sultan Mustapha payait chaque mois un traitement aux deux chefs de cette confédération, Potocki et Krasinski.

Ce n'était plus cependant par des succès militaires que se soutenaient les confédérés; et si leur nombre s'accroissait de jour en jour, c'était l'effet de l'indignation générale qu'excitaient les violences des Russes. Oginski et Branicki n'étaient pas encore déclarés; ils parlaient honorablement de la confédération, désapprouvaient le séjour et la conduite des Moscovites en Pologne: mais Oginski, général de Lithuanie, semblait partager les vues conciliantes du parti qui s'était formé à Varsovie, sous le titre d'*Union patriotique*; se bornant à offrir aux confédérés protection, secours et conseils, il ne leur donnait pas son nom: et le grand-général Branicki, retenu par ses infirmités à Bialistok,

révéré des républicains, ne les aidait que par des contributions pécuniaires.

Oginski, pressé de se déclarer pour les confédérés, par eux-mêmes, par la France, et jusque par l'Autriche, prolongeait encore sa neutralité, quand les menaces et les injonctions de la Russie le déterminèrent à s'armer contre elle. Avec deux mille hommes et de l'artillerie, il attaque et bat les Russes le 6 septembre à Radzicca; heureux de les avoir prévenus, car s'il fut resté dans l'inaction que lui conseillaient les Czartorinski et le roi, les Russes lui livraient le 7 un combat dont il trouva le plan parmi les papiers de leur commandant tué le 6. Oginski remporta quelques autres avantages; mais deux de ses officiers l'ayant trahi, Suwarof le surprit à Stoulavies, mit ses troupes en déroute, et le força de fuir à Dantzick. Tombé presque soudainement de l'opulence dans l'extrême détresse, Oginski parvenu à Kœnisberg, à travers mille dangers, honora son malheur par une fermeté magnanime.

La mort de Branicki, qui laissait trois millions de dettes, achevait la ruine de la confédération, déjà en proie aux discordes qu'amènent toujours les revers. Dumouriez traitait ces républicains avec une hauteur que le caractère

de sa mission n'avait jamais autorisée, et qui ne l'était plus par ses services. Devenu presque leur ennemi, depuis qu'ils étaient moins dociles et moins heureux, il écrivait en France qu'auteurs de leur propre désastre, ils s'étaient rendus indignes d'une protection qui, dans l'état de leurs affaires, serait d'ailleurs impuissante.

Le personnage qu'on remarquait le moins en Pologne, au commencement de 1771, c'était le roi Stanislas-Auguste; et la déclaration même de sa déchéance ne le tirait pas de l'obscurité. Il eut recours à sa bienfaitrice, et lui dépêcha Branéki, jadis le confident de leurs amours. Ce souvenir, qui n'avait rien d'agréable pour les Orlof, eût assez peu servi Branéki et son maître auprès de la czarine elle-même, sans la résolution dès long-temps prise par cette princesse de soutenir invariablement le roi, qu'elle s'était repentie d'avoir fait. Volkonski, ambassadeur russe à Varsovie, déplaisait beaucoup à ce roi, dont il n'avait ni flatté l'orgueil, ni dissimulé la faiblesse. Volkonski fut rappelé, et remplacé par Saldern.

Les instructions de Saldern étaient fort pacifiques; il devait tout accorder aux Polonais, hormis la vacance du trône. La liberté serait

rendue aux quatre sénateurs captifs, et, pour resserrer le pouvoir royal, on établirait un grand conseil. Ces instructions sont de la fin de février, un mois après ces entretiens de Catherine et de Henri, où le démembrement de la Pologne avait été projeté.

Saldern, à qui le projet de partage ne plaisait pas, tint à Varsovie la conduite la plus propre à le faire réussir. Il n'arriva dans cette capitale qu'à la fin d'avril, et dès les premiers jours, ses emportemens révoltèrent tous les esprits. C'était un Russe impérieux, dur et pédant, mais laborieux, et, à ce titre, assez estimé de Panine. Cependant, pour se conformer une fois à ses instructions, Saldern publia, au mois de mai, une première déclaration, dont les huit articles parlaient vaguement de paix, de concorde et du désintéressement de la czarine.

Il devait, selon le caractère pacifique de sa mission, soutenir cette union patriotique dont nous avons déjà parlé; il parut d'abord se concerter en effet avec elle; et l'on voit, par une lettre qu'il écrivait au mois de juin, que certains membres de cette union étaient pensionnés par la Russie. Cela n'empêchait pas que l'union patriotique ne déclarât avoir pour but de réconcilier le roi et les confédérés sans l'intervention des Russes. On a vu qu'elle correspondait avec Oginski; et, parmi ses adhérens et ses membres, la Russie, la Prusse, la maison de Saxe, Poniatouski, les confédérés, la liberté et la concorde avaient à la fois des amis: mélange inévitable, dans ces partis mitoyens, qu'on voit toujours se former au sein des troubles politiques, et qui ne font réellement que rassembler et déguiser les intérêts divers dont ils se prétendent dégagés.

Quoi qu'il en soit, l'homme qui plongea l'union patriotique dans le mépris et presque dans l'oubli, ce fut Saldern. Un jour qu'il assistait à une séance de cette assemblée, il déclara qu'il ne voyait là personne avec qui l'on pût traiter, et annonça qu'il n'y reparaîtrait plus. Il représentait cette union comme vendue à la cour de de Saxe: il jetait aussi des soupçons sur les cours de Vienne et de Berlin; il disait aux czartorinski que le dogue (c'est-à-dire le roi de Prusse) était impatient de se précipiter sur eux; et à force de se récrier contre les projets de démembrement, et d'affirmer que sa cour n'y consentirait jamais, il familiarisait les esprits avec l'idée de ce désastre.

Le primat, l'un des premiers membres de l'union patriotique, fait vendre ses meubles, et

déclare qu'il va quitter la Pologne. Il hésite quelque temps à prendre ce parti extrême ; mais à la fin, déterminé par les violences de l'ambassadeur, il part en effet de Varsovie. Saldern le fait arrêter ; et telle est l'indignation que provoque ce nouvel excès, que Panine et Catherine s'empressent de le désavouer. Saldern est obligé de remettre lui-même au primat une lettre de Panine, où il est dit que la czarine est étonnée de la témérité de son ministre, et qu'elle invite le prélat à sacrifier ses justes ressentimens à la paix publique.

Saldern avait reçu et remis cette lettre, lorsque, le 27 juillet, il fit arrêter dans Varsovie même, Howen, député de la noblesse de Courlande. Mais dès le 26 juin, Saldern avait publié une seconde déclaration où il ne gardait plus de mesure. Les confédérés y étaient désignés par les noms de brigands et de scélérats. Il était ordonné aux commandans russes de ne point les traiter comme prisonniers de guerre, mais de les mettre aux fers et de les traduire en jugement. Drewitz, qui n'avait point attendu cet ordre pour se livrer à sa cruauté naturelle, fut imité ou surpassé par presque tous les officiers russes. Weymarn, cependant, leur chef général, ne voulut point partager tant de

honte : il demanda et obtint son rappel. Bibikof le remplaça et ne vécut guères mieux avec l'ambassadeur, dont la férocité devenait chaque jour plus sombre. Saldern reprochait tour à tour aux habitans de Varsovie leur insouciance et leur inquiète curiosité, il les menaçait de sa colère, tantôt s'ils continuaient de s'occuper des intérêts publics, tantôt s'ils persévéraient à les négliger ; et son humeur était si farouche, qu'il s'irritait contre Poniatouski lui-même.

Tel était l'ambassadeur russe qui gouvernait la Pologne en 1771, ou qui du moins y exerçait toute la part d'autorité dont le conseil général de la confédération n'avait pu s'emparer. Ce Saldern, si fameux par ses violences, ne l'était pas moins par ses rapines. « M. de Kniphausen « m'a dit, écrit Rulhière, que Saldern avait « été chassé de Russie pour avoir retenu à son « profit un présent que l'impératrice l'avait « chargé de faire à la Pologne, et un autre « présent que la Pologne l'avait chargé de faire « à Repnine. Il s'est retiré avec 150,000 livres « de rente, fruit de ses pillages ».

La czarine était ainsi obligée d'entretenir en Pologne près de 25 mille Russes ; et son empire, d'ailleurs affaibli par la révolte de Pugat-

scheff et par l'émigration de 600 mille Kalmoucks, était encore épuisé par la peste, par le luxe et par le désordre des finances publiques. Il avait fallu lever le siége de Lemnos; une flotte russe avait fui devant une poignée de Turcs presque désarmés; et les succès qu'en 1770 on s'était promis dans l'Archipel, ne pouvaient s'obtenir que par de nouveaux efforts en 1771. La campagne, qui se r'ouvrit au mois d'avril de cette dernière année, fut en effet glorieuse. Une armée russe victorieuse sur le Danube menaça plusieurs provinces de la Turquie d'Europe, et s'approcha des frontières de la Hongrie. Une autre, s'unissant aux Géorgiens, pénétra en Asie, tandis qu'aux embouchures du Tanaïs, une flotte se disposait à s'avancer sur Constantinople. La czarine espéra de nouveau la conquête ou la destruction de l'Empire Ottoman; elle s'empara du moins de la Crimée; et c'est l'un des plus brillans événemens de son règne.

Les négociations qui en 1771, ont précédé et suivi ces triomphes, sont plus compliquées que leurs résultats ne sont mémorables. La France ne formait pour les Polonais et pour les Turcs aucun dessein dont elle ne rendît compte à l'Autriche; et l'un des soins de la

cour de Vienne était de cacher tous ses plans à celle de Versailles. On ne pouvait confier à cette dernière cour ni le projet du partage de la Pologne, ni celui d'un traité entre l'Autriche et la Porte, ni surtout la résolution qu'on avait prise d'écarter la France elle-même de la médiation entre les Turcs et la czarine. Kaunitz se bornait à faire entendre aux Français qu'il fallait renoncer à l'idée de renverser Poniatouski; il affaiblissait par degrés l'intérêt qu'ils prenaient aux confédérés, intérêt qui d'ailleurs ne tendait qu'à décroître depuis la disgrace de Choiseul, et que la correspondance de Dumouriez ne ranimait plus depuis l'affaire de Landskron.

Catherine avait fait connaître au cabinet de Vienne les premiers projets de paix entre elle et les Turcs; et l'Autriche s'était déterminée à envoyer Lobkowitz à Pétersbourg. Dans les conférences de cet envoyé autrichien et du ministre russe Panine, il fut quelquefois question des confédérés; on parlait de leurs progrès, de leurs revers. Lobkowitz était invité à mander à sa cour tous ces détails, à la suite desquels on s'abstenait de rien proposer. Il ne se trouva même aucun article qui concernât la Pologne, dans trois mémoires qu'on remit à

Lobkowitz, le 30 mai. La Russie y demandait Asoph, le commerce libre de la mer Noire, l'amnistie pour les Grecs et l'affranchissement des Tartares : la Moldavie et la Valachie ne rentreraient point sous la domination ottomane ; mais Catherine ne voulait avoir ces deux provinces qu'en séquestre et seulement pendant vingt-cinq ans, comme indemnité des frais de la guerre. Elle était disposée à envoyer des plénipotentiaires à un congrès, et se réduisait à ces demandes, par égard pour la cour de Vienne dont elle accepterait les bons offices ; on évitait le mot de médiation. En remettant ces mémoires à Lobkowitz, Panine lui dit qu'il ne croirait jamais que l'Autriche voulût déclarer la guerre à la Russie pour soutenir l'empire ottoman.

Les mêmes communications furent faites au comte de Solms, ministre prussien à Pétersbourg. Solms les transmit à Frédéric, qui ne vit pas sans inquiétude cette nouvelle preuve de l'ambition démesurée de la czarine. Marie-Thérèse fit répondre par Lobkowitz, que la Moldavie et la Valachie devaient rester aux Turcs, le commerce de la mer Noire demeurer dans son état actuel, et les Tartares dans l'indépendance. Catherine répliqua par un mémoire qui développait les motifs des trois articles contestés, et Marie-Thérèse ordonna dans ses états divers mouvemens militaires.

La czarine peu disposée à se soumettre à une médiation, avait fait parvenir aux Turcs quelques propositions pacifiques, et même elle avait obtenu d'eux l'élargissement de son résident Obrekoff, détenu depuis le commencement de cette guerre aux Sept-Tours, puis à Demotica. Deux motifs lui faisaient attacher un grand prix à la liberté d'Obrekoff; d'un côté, c'était le Russe qui connaissait le mieux la Turquie ; de l'autre, il n'y avait pas d'exemple que les Turcs eussent ainsi renvoyé le ministre d'une puissance armée contr'eux. En relâchant celui-ci, ils déclarèrent toutefois que c'était par déférence pour l'Autriche.

Thugut, ambassadeur autrichien à Constantinople, suivait avec habileté tous les plans de Kaunitz. Il travaillait à faire entrer le roi de Prusse dans la médiation, si elle avait lieu ; animant les Turcs contre les Russes, mais démontrant qu'il serait impossible d'en imposer à la czarine, si l'Autriche et la Prusse réunies ne se présentaient comme médiatrices. Il écartait un projet d'alliance entre l'Autriche, la France et la Porte, proposé par ces deux

dernières puissances. Il négociait enfin un traité entre les cours de Vienne et de Constantinople, qui fut signé le 6 juillet, et qui contenait cinq articles.

Par le dernier, l'Autriche s'engageait à faire restituer à la Porte, soit par l'effet des négociations, soit par la force des armes, les territoires et forteresses dont les Russes s'étaient emparés, et à ne pas souffrir qu'il fût porté atteinte à l'indépendance de la Pologne.

Par les quatre autres articles, les Turcs promettaient de payer à l'Autriche plusieurs millions de piastres; de lui céder la partie de la Valachie bordée par le Danube et quelques autres districts; de fixer par un nouveau réglement les frontières de Transilvanie; de traiter les Autrichiens, dans les relations commerciales, comme la nation la plus favorisée, et de faire respecter leur pavillon par les régences de Tunis, Alger, Tripoli.

L'Autriche exigeait que ce traité demeurât secret durant plusieurs mois, et la Turquie y consentait encore : mais les Anglais le découvrirent, et étonnèrent les cours de Pétersbourg et de Berlin, auxquelles ils en donnèrent connaissance.

Catherine, le 17 décembre, répondit à un

dernier mémoire fourni par Lobkowitz : elle déclara qu'elle renonçait à l'indépendance de la Moldavie et de la Valachie, à condition que les Turcs lui paieraient une somme d'argent en indemnité : c'était-là le seul changement qu'elle pût faire à ses propositions. L'Autriche trouva qu'en effet les autres propositions de Catherine méritaient d'être discutées; et depuis ce temps, on aperçut entre les cours de Berlin, Pétersbourg et Vienne, un rapprochement de jour en jour plus sensible, quoique rallenti par de mutuelles défiances. Le projet de démembrer la Pologne parut aux politiques la seule explication vraisemblable d'un si difficile rapprochement.

Un événement fameux, arrivé le 3 novembre à Varsovie, réduisit la confédération déjà si faible, à une impuissance presque absolue.

Branéki chargé par les Russes d'enlever le conseil-général qui résidait alors à Biala, avait échoué vers la fin d'octobre, dans cette entreprise. De leur côté, les confédérés méditaient l'enlèvement du roi; et Strawinski, qu'une imagination ardente, une dévotion sombre et un caractère impétueux disposaient à tous les genres de fanatisme, vint demander à Pulawski

l'ordre d'amener Poniatouski à Czenstokow. Pulawski se garda de donner cet ordre. « Je « ne vous charge de rien, dit-il, mais je vous « préviens que je n'approuverai votre projet, « même après l'exécution, qu'autant que vous « aurez respecté les jours du prisonnier que « vous voulez faire ». — « Vingt fois, ré- « pondit Strawinski, je l'ai pu tuer dans Var- « sovie, et je m'en suis abstenu par intérêt « pour la confédération. Pourquoi me soup- « çonner de la vouloir déconsidérer, quand je « ne cherche qu'à la servir? C'est Poniatouski « vivant que j'ai résolu de lui livrer ». Malgré ces assurances, Pulawski répète qu'il n'ordonne rien; il veut rester inconnu aux conjurés de Strawinski; et après des précautions si scrupuleuses, Pulawski ne craignant pas d'écrire ce qu'il a craint de dire, adresse à Strawinski et même à quelques autres, des billets où l'enlèvement du roi est fixé au 3 novembre.

Pulawski emploie utilement les jours qui précèdent celui-là; il exécute des manœuvres qui attirent les ennemis sur divers points, et le 3 novembre il ne reste que deux cents Russes à Varsovie. Strawinski s'est assuré que le roi se rendra le soir chez son oncle le grand-chancelier. En effet, à neuf heures et demie, le roi sort

sort du palais de cet oncle; un de ses parens et un adjudant-général sont avec lui dans la voiture, deux pages sont aux portières. La voiture est précédée de deux hommes à cheval et de quelques autres personnes, elle est suivie de deux heiduques et de deux valets de pied.

Strawinski a divisé ses conjurés en trois bandes. La première se présente comme une patrouille russe; elle en emprunte le langage, et arrête sans difficulté l'avant-garde de la voiture. La deuxième troupe, chargée d'arrêter la voiture même, éprouve plus de résistance. Pendant le combat qui s'engage, et où les deux heiduques sont tués, quelqu'un s'est caché sous la voiture. Persuadés que c'est le roi, les conjurés le dégagent et ne saisissent que l'adjudant-général. Le roi s'est enfui chez son oncle; un violent coup de marteau qu'il frappe à la porte en avertit les conjurés. Ils y accourent; et pour faire de la lumière, pour s'assurer qu'ils ne se trompent pas une seconde fois, l'un d'eux tire un coup de pistolet. Poniatouski est reconnu, entraîné, mis à cheval. Il prend, avec ses ravisseurs, la route de Czenstokow, et n'essuie de mauvais traitemens que ceux qu'on emploie à la hâte pour presser sa marche et vaincre ses résistances.

Déjà cependant l'alarme est répandue dans son palais. On a trouvé son chapeau et sa bourse à cheveux. Personne ne sait quelle route prendre pour le retrouver; personne ne donne ni ordre, ni conseil. Le grand-chancelier fait fermer les portes de son hôtel et se met à souper en cérémonie. Saldern, qu'un valet veut instruire de tous les détails qu'on a bien ou mal recueillis, n'a pas le temps de les écouter : « Il est, dit-il, « occupé d'une autre affaire ».

Non loin de Varsovie, le roi et ses ravisseurs rencontrent un fossé qu'il faut franchir. Le cheval du roi se casse la jambe; le délai que cet accident entraîne laisse prendre trop d'avance à l'avant-garde. On se cherche, on s'égare, on s'enfonce dans des marais, on s'éparpille; et Poniatouski n'a plus à côté de lui qu'un seul des conjurés. C'est un nommé Kosinski, l'un des plus audacieux jusqu'alors, et le plus timide en ce dernier instant. Cet homme, qui s'était spécialement chargé d'arrêter le roi, de veiller sur sa personne, tombe à ses pieds, et se déclare son prisonnier. « Je « suis délivré, écrit Poniatouski au comman- « dant de ses gardes; venez me prendre au « moulin de Marimont, avec quarante hommes» Ce billet est remis à quatre heures du matin, et

bientôt le roi rentre à Varsovie, au milieu des acclamations de la multitude.

Strawinski, à la tête de l'arrière-garde, était à l'entrée du bois de Bielani, rendez-vous commun des trois troupes. Lukąski, l'un des principaux conjurés, y avait aussi conduit l'avant-garde. Attaqué par des Cosaques, Strawinski tue leur chef, et se fait jour à travers ceux qu'il blesse et qu'il renverse. Lukaski tombe percé de coups, et les Cosaques le laissent pour mort après l'avoir dépouillé. Strawinski le retrouve, l'emporte sur son cheval, le remet à un chirurgien, se met à la recherche de la troisième troupe, et apprend vers le milieu de la journée que le roi est rentré à Varsovie. Pulawski reçoit la même nouvelle, lorsque revenant des lieux où il a occupé les Russes durant les jours précédens, il croit se réunir aux conjurés et à Poniatouski, sur la route de Czenstokow.

On déclara dans Varsovie que cette entreprise était un régicide; et Poniatouski ne négligea rien pour accréditer cette opinion, quoiqu'il sût mieux qu'un autre que les conjurés avaient eu le temps et les moyens de l'assassiner; qu'il ne devait sa délivrance qu'à leur résolution de n'en rien faire; et qu'enfin tous leurs efforts

tendaient à l'entraîner à Czenstokow. Il avait dit même, au moment de sa rentrée dans la capitale, qu'il regrettait de n'avoir pas été conduit dans cette forteresse, parce qu'il y aurait harangué et converti les confédérés, et que ce triomphe de son éloquence eût été le plus bel événement de son règne.

Il convenait aux cours étrangères d'accuser les confédérés d'un assassinat. Marie-Thérèse et Frédéric écrivirent à Poniatouski pour le féliciter d'avoir échappé aux poignards. L'Europe presque entière en conçut la même idée, et quelques hommes éclairés furent assez peu attentifs pour l'adopter, ou assez injustes pour la répandre.

Pulawski, invectivé jusques dans les chaires, pouvait se défendre par un récit fidèle; mais il publia un manifeste où il déclarait qu'il n'avait pris aucune part à cette conspiration; et ce mensonge, trop aisément réfuté par des billets écrits de sa main, nuisit également à sa gloire et au faible crédit que la confédération conservait encore.

On commença des poursuites judiciaires; mais Kossinski s'obstinant à nier le projet de régicide, elles furent interrompues. Lorsqu'on les reprit, plusieurs mois après, on ne voulut

entendre aucun plaidoyer tendant à prouver qu'il n'avait point existé de conspiration contre la vie du monarque. Lukaski, qui n'avait pas d'autre moyen de se défendre, fut décapité, ainsi qu'un autre conjuré. Les contumaces, y compris Pulawski, furent condamnés à la même peine.

PRÉCIS DU LIVRE XV.

DUMOURIEZ avait quitté la Pologne, et y était remplacé par Viomesnil. Le principal soin de celui-ci fut de disposer les officiers et soldats français, troupe auxiliaire des confédérés, à faire en 1772 une campagne honorable. Ils commencèrent en effet par surprendre le château et même la ville de Cracovie. Obligés de se renfermer dans le château, ils y soutinrent un long siége. Choisy surtout s'était couvert de gloire : mais enfin il fallut se rendre, et ils furent faits prisonniers de guerre. Les confédérés aussi, après s'être glorieusement défendus dans Czenstockow, Tyrnieck, Landskroon, se virent forcés de rendre ces places. Pulawski disparaît, les autres se dissipent; plusieurs reçoivent de la Saxe, et principalement de la France, quelques secours

d'argent. La Russie, la Prusse et l'Autriche déclarent qu'elles ne verront désormais dans les Polonais qui s'attrouperaient encore, que des brigands, des assassins, des incendiaires. Il n'y a plus de confédération. Un seul, dans cette multitude de républicains malheureux, se déshonora par une conduite lâche; et c'était l'un des illustres : c'était Zaremba. Il écrivit une lettre à Saldern, avouant ses erreurs, ses écarts, ses fautes, exprimant son vif repentir, et implorant la clémence des Russes. Saldern lui répondit qu'il n'en était pas digne, ce qui était devenu vrai, et lui fit passer toutefois quelques aumônes.

Ce qui, dès les premiers mois de 1772, rendait inutile ou même impossible la résistance des confédérés et de leurs auxiliaires, c'était l'accord qui s'établissait de plus en plus entre les trois puissances, le concours de leurs forces militaires contre la Pologne, et déjà même l'exécution de ce projet de la démembrer, qui pourtant n'était point encore définitivement arrêté.

Cette négociation avait fait peu de progrès en 1771. Catherine s'était refusée à proposer, la première, un tel partage, à la cour de Vienne. Frédéric, qui s'en était chargé, avait dit à Vanswieten, qu'il était bien temps de mettre le holà entre ces malheureux Polonais qui s'entr'égor-

geaient. Kaunitz, qui traitait avec les Turcs, avait fait répondre par Vanswieten que l'Autriche allait faire retirer ses troupes du petit nombre de districts polonais qu'elles occupaient. Mais la cour de Vienne recherchait et publiait avec trop de soin ses prétendus titres sur ces districts, pour qu'il fût possible à Frédéric de la croire disposée à y renoncer.

Depuis près d'un an, le projet de partage était soupçonné dans toute l'Europe, et même en France, malgré les soins particuliers que prenait Kaunitz pour abuser la cour de Versailles. Frédéric jugea qu'il ne fallait plus tarder, et commença par régler entre lui et les Russes sa part et la leur. Voici le compte qu'il rend lui-même de cette convention.

« La lenteur et l'irrésolution des Russes traînaient en longueur la conclusion du traité de partage; la négociation s'accrochait principalement à la possession de la ville de Dantzic: les Russes prétendaient qu'ils avaient garanti la liberté de cette petite république; mais ce n'étaient proprement que les Anglais, jaloux des Prussiens, qui protégeaient la liberté de cette ville maritime, et qui encourageaient l'impératrice de Russie à ne pas consentir aux demandes de Sa Majesté Prussienne. Il fallait néanmoins que

le roi se déterminât, et comme il était évident que le possesseur de la Vistule et du port de Dantzic, assujétirait cette ville avec le temps, on jugea qu'il ne fallait pas arrêter une négociation aussi importante, pour un avantage qui, proprement, n'était que différé; ce qui fit que Sa Majesté se relâcha de cette prétention. L'on reçut, après bien des longueurs, l'ultimatum de la cour de Pétersbourg. Les Russes insistaient toujours sur les secours considérables qu'ils demandaient aux Prussiens, en cas que les Autrichiens leur déclarassent la guerre; quelque choquantes que fussent ces inégalités, quelque disproportionnés que fussent des secours que deux alliés se doivent au fond réciproquement; comme on savait que l'impératrice-reine se trouvait dans des dispositions plus favorables et plus pacifiques que par le passé, on négligea des considérations qui cessaient d'être importantes, pour conclure un traité avantageux, et l'on promit aux Russes les secours dont dès-lors il ne pouvait plus être question ».

« Après que tant d'obstacles eurent été levés, cette convention secrète fut enfin signée à Pétersbourg: les acquisitions prussiennes furent telles que nous les avons rapportées; à l'exception de la ville de Dantzic, de Thorn, et de

leur territoire : par ce partage la cour de Pétersbourg acquit en Pologne une lisière considérable le long de ses anciennes frontières depuis la Dwina jusqu'au Dniester : on fixa le temps de la prise de possession au mois de juin : on convint d'inviter l'impératrice-reine à se joindre aux deux puissances contractantes, afin de participer à ce partage : la Russie et la Prusse se garantirent leurs acquisitions, et promirent d'agir de concert à la diète de Varsovie, pour obtenir pour tant de cessions le consentement de la république. Le roi promit encore, par un article secret, d'envoyer vingt-mille hommes de son armée en Pologne, pour se joindre aux Russes, au cas que la guerre devînt générale : de plus, Sa Majesté s'engageait à se déclarer ouvertement contre la maison d'Autriche, supposé que ce secours ne fût pas suffisant : on convint aussi que les subsides prussiens cesseraient d'être payés aussitôt que leur corps auxiliaire aurait joint l'armée russe : on ajoutait, par un autre article, que Sa Majesté serait autorisée à retirer ses troupes auxiliaires, si, au sujet de ces secours, elle était attaquée par les Autrichiens dans ses propres états : et dans ce cas, la Russie promettait de lui envoyer six mille hommes d'infanterie, et quatre mille Cosaques, et même

de doubler ce nombre aussitôt que les circonstances le permettraient ; aussi bien que d'entretenir une armée de cinquante mille hommes en Pologne, afin de pouvoir assister le roi de Prusse, de toutes ses forces, après que la guerre avec les Turcs serait terminée ; et enfin de continuer cette assistance jusqu'au moment où elle pourrait, par une pacification générale, procurer aux Prussiens un dédommagement convenable : on joignit à tous ces articles une convention séparée pour régler l'entretien réciproque des corps auxiliaires ».

Cette convention entre la Prusse et la Russie est du mois de février 1772 ; dès le mois suivant, Frédéric traite avec la cour de Vienne. Joseph eût mieux aimé regagner en Hongrie les provinces que sa maison avait perdues par la paix de Belgrade ; Marie-Thérèse craignait surtout d'être engagée dans une nouvelle guerre, et Kaunitz songeait à recueillir les fruits de son traité avec les Turcs. Frédéric leur fit sentir que le partage de la Pologne était le seul moyen d'acquérir, et le seul aussi de rester en paix. Leur consentement néanmoins n'avait rien d'empressé ; ils présumaient que l'étendue de la part qu'ils réclameraient dans ce partage, empêcherait de l'accomplir : et lorsqu'ils virent

qu'on n'était point effrayé de leur avidité, ils demeurèrent étonnés eux-mêmes de la facilité de ce nouveau genre de conquête.

Ces conventions particulières entre la Prusse et la Russie, entre la Prusse et l'Autriche, amenèrent un traité définitif de partage entre les trois puissances. L'Autriche obtint toute la rive gauche de la Vistule, depuis les salines de Vilicza jusqu'à l'embouchure du Viroz, la Russie Rouge, le Palatinat de Beltz et une partie de la Volhynie, environ 2500 lieues carrées; la Russie en acquérait plus de 3000; et Frédéric se contentait de 900, c'est-à-dire de la Prusse polonaise et d'une partie de la grande Pologne. Catherine ne vit pas sans inquiétude cet accroissement de la puissance de l'Autriche, et même de la Prusse; et lorsqu'elle signait ce partage, que diverses conjonctures rendaient presque inévitable, elle s'en repentait déjà.

Ce traité fut conclu à Pétersbourg, le 5 août 1772, en même temps que s'ouvrait à Foksiani un congrès pour la paix entre les Turcs et les Russes. Orlof y déclara que sa souveraine ne reconnaissait point l'Autriche et la Prusse comme médiatrices, et avant la fin du mois, il rompit ces conférences, rappelé à Pétersbourg par ses intérêts personnels : il venait d'apprendre les

succès d'un autre favori. Il annonça néanmoins qu'il reviendrait dans trente jours avec des instructions plus amples, et qu'il laissait pour tenir sa place l'ancien résident Obrekof.

La révolution consommée à Stockolm par le roi de Suède, le 18 août 1772, affaiblissait ou annullait même l'influence de la czarine sur ce royaume, et la crainte d'une guerre dans le nord la disposait à la paix dans l'Orient. Elle fit reprendre les conférences : un nouveau congrès s'ouvrit à Bucharest le 26 octobre, et se prolongea inutilement jusqu'en 1773. Le sultan Mustapha mourut au mois de janvier de cette dernière année : il se disposait à mettre obstacle au démembrement de la Pologne.

Cependant les trois cours de Berlin, Pétersbourg et Vienne, avaient publié des déclarations à l'appui de leur traité de partage. L'Autriche faisait valoir ses anciens titres, Frédéric citait aussi des diplômes; mais Catherine ne réclamait que la juste indemnité des soins qu'elle avait pris de la Pologne.

« Après les dépenses considérables, disait-elle,
« en hommes et en argent qu'a coûté à l'empire
« de Russie son assistance à la Pologne, pour la
« sauver de la fureur de ses propres citoyens,
« assistance qui, au lieu de reconnaissance, n'a

« produit qu'un renouvellement de cette même « fureur, jusqu'à menacer de l'écroulement « total de l'état ; c'est un acte de générosité, « que, de concert avec les deux puissances « voisines de la Pologne, la cour de Russie se « soit prêtée à mettre fin à l'anarchie qui la dé- « solait, à lui assurer une existence mieux ré- « glée, plus heureuse et plus tranquille. Après « la perte irréparable en hommes et en argent « que lui cause une guerre injuste, dont les Po- « lonais sont les seuls instigateurs, il doit pa- « raître bien modéré que sa majesté impériale « de toutes les Russies se borne à n'exercer que « des droits aussi incontestables que les siens, « et à se procurer la réparation de dommages, « que jamais un état ne peut refuser à l'autre, « et qu'ici rien ne soit aggravé par la ven- « geance la plus juste ».

L'Autriche et la Prusse, empressées d'occuper *les pays reconquis*, employèrent pour subjuguer et contenir les habitans, les mesures les plus violentes. La czarine fut cette fois beaucoup moins rigoureuse : elle permit l'émigration, elle rappela Saldern, blâma hautement la conduite qu'il avait tenue à Varsovie, et le remplaça par Stakelberg, l'homme le plus doux et le plus poli que l'on pût trouver à Pétersbourg. L'évêque de Kaminiek ayant été arrêté par un Cosaque, Stakelberg rendit la liberté à ce prélat, et obtint de Catherine celle des sénateurs polonais exilés en Sibérie.

Poniatouski, à qui le projet de démembrer son royaume avait toujours paru chimérique, adressa aux cours de l'Europe une protestation contre le traité de partage. On n'y trouva de remarquable que les humbles remerciemens qu'il y faisait à Catherine pour les bienfaits dont elle n'avait cessé de combler la Pologne, jusqu'au 5 août 1772 exclusivement. Le staroste de Léopol ayant été destitué par l'Autriche pour avoir refusé le serment de fidélité à cette puissance, Poniatouski lui écrivit une lettre de félicitation sur cette courageuse résistance aux entreprises d'une cour étrangère. Résolu à convoquer une diète, il assembla le sénat alors réduit de cent vingt-trois membres à vingt-sept. Il retrouva, dans ce petit nombre de sénateurs, un patriotisme et une énergie qu'il s'efforça de partager, et il se mit à parler avec eux, contre la tyrannie des étrangers et surtout des Russes, un langage tout semblable à celui qu'il avait tant blâmé dans les confédérés de Radom, de Barr et d'Épériès.

Les trois cours ordonnèrent au sénat de se

borner à convoquer la diète, et de ne plus s'assembler après cette convocation. Les sénateurs qui continuèrent de se réunir, furent cernés le 3 février 1773, par les troupes des trois puissances. Ces troupes avaient en effet dépassé de toutes parts les nouvelles limites déterminées par le traité de partage, elles occupaient la Pologne presqu'entière, et contenaient surtout Varsovie où régnaient de concert les trois ministres étrangers, Rewiski pour l'Autriche, Benoît pour la Prusse, et Stakelberg pour la Russie.

L'ouverture de la diète était fixée au 19 avril, et afin d'éviter l'embarras et la gêne des formes, les trois cours avaient déclaré qu'elle serait confédérée (sub nexu confederationis). Elle devait consentir au partage qu'on venait de faire, et accepter une sorte de constitution nouvelle, en 23 articles.

Le 19 avril, il n'était encore arrivé que soixante-seize nonces; quelques-uns se distinguèrent dès les premiers jours, par des résistances énergiques. On remarqua principalement Reytan, et un jeune homme nommé Korsach, à qui son père avait dit, en le laissant partir pour cette diète : « Mon fils, je vous « fais accompagner à Varsovie par mes plus « anciens

« anciens domestiques : je les charge de m'apporter votre tête, si vous ne vous opposez « de tout votre pouvoir à ce qu'on entreprend « contre votre patrie ».

Cette diète ne put pas même obtenir une limitation précise des provinces réclamées et déjà envahies par les trois cours. Poninski, maréchal de la confédération, et qui sous ce nom n'était réellement qu'un quatrième ministre des trois puissances, proposa de nommer des commissaires qui régleraient, avec MM. Stakelberg, Benoît et Rewiski, les limites des quatre états, et la nouvelle forme du gouvernement polonais. Les nonces et le roi lui-même, s'opposent à la proposition du maréchal. Le roi veut qu'au moins les commissaires soient tenus d'en référer à la diète, qui ne peut renoncer au droit de délibérer elle-même sur de si grands intérêts. Les ministres déclarent que tout opposant sera traité comme ennemi de sa patrie et de leurs cours. Stakelberg qui aimerait mieux persuader que contraindre, assemble chez lui la plupart des nonces; il les exhorte à ne point prolonger les troubles par une résistance qui serait vaine. Ils répondent qu'ils ne peuvent s'expliquer que dans la diète.

Varsovie se remplit de troupes russes, au-

trichiennes et prussiennes. Leurs généraux ont ordre « d'agir de concert, et de sévir contre les « seigneurs polonais qui voudront cabaler ou « mettre des obstacles aux nouveautés qu'on a « résolu d'introduire en Pologne ». C'est en ces termes que Frédéric raconte lui-même les circonstances de cette diète, et il ajoute qu'on avait signifié aux nonces que s'ils continuaient à faire les revêches, les trois cours partageraient entre elles, et sans différer, tout le royaume; qu'au contraire, s'ils se montraient dociles, les troupes étrangères évacueraient peu à peu le territoire qu'on voulait bien laisser à la république. Malgré tant de menaces, la diète ne consentit que le 17 mai à la nomination des commissaires, et ce consentement ne lui fut arraché qu'après de longs débats, et au sein du plus violent tumulte. Les commissaires furent nommés le 18 par le roi et par le maréchal Poninski.

Malgré l'influence qu'eurent les trois ministres, dans la composition de cette commission, il s'y glissa des citoyens éclairés et courageux, qui restaient fidèles aux instructions que la diète leur avait données. Les deux commissaires dont on a le plus loué les lumières et le patriotisme, sont le prince Sowlkoski et l'évêque de Wilna. Celui-ci revenait de Paris; il en rap-

portait les ouvrages de Rousseau et de Mably, sur le gouvernement polonais; et s'il fallait que la Pologne perdît quelques provinces, il espérait que la liberté et le bonheur des autres n'auraient pas été en vain l'objet de la méditation des sages. Il se trompait; et déjà ce n'était plus même par sa résistance, ni par celle de quelques-uns de ses collègues, que les conférences de la commission étaient ralenties. Ces retards n'avaient pour cause que les secrets démêlés des trois ministres dont les cours n'avaient point fixé d'une manière assez précise les bornes de leurs prétentions respectives. L'Autriche et la Russie concevaient des inquiétudes sur le sort des villes de Thorn et de Dantzick; car les troupes de Frédéric investissaient ces deux places, et gênaient de plus en plus le commerce de la seconde.

Par les moyens ordinaires de séduction et de terreur, on obtint, dès qu'on le voulut, l'adhésion de la commission au partage conclu entre les trois cours. Trois commissaires néanmoins refusèrent opiniâtrément d'y consentir; et l'on n'obtint pas non plus l'unanimité dans la diète, lorsqu'après de nouveaux tumultes, on parvint à force d'injonctions et de menaces, à lui faire ratifier le traité du 5 août, abolir plusieurs

articles du traité de Whélaw, et renoncer, au nom de la république, à la reversibilité du royaume de Prusse, et des fiefs de Lawenbourg, Butow et Draheim. Le roi de Prusse promit de conserver la religion catholique dans les districts qu'il venait de *reconquérir;* et les trois cours garantirent à la Pologne toutes les provinces qu'elles ne prenaient pas. On convint aussi qu'il serait créé un conseil permanent, et l'on renvoya aux prochaines assemblées la constitution de ce conseil et des autres branches du gouvernement polonais.

Nouveaux débats et violences nouvelles en 1774, lorsqu'il fallut achever ces réformes. Enfin, l'on assigna pour l'entretien du roi un fonds de douze cents mille écus. D'autres fonds furent destinés à l'entretien de l'armée; et le conseil permanent présidé par le roi, et composé de quarante membres, fut divisé en quatre départemens qui embrassaient toutes les parties de l'administration suprême. Les dissidens, dont la czarine depuis tant d'années, s'était déclarée la protectrice, furent exclus de ce conseil, et la proposition de les y admettre, hasardée par quelques Polonais, ne fut appuyée par aucune des trois cours.

Tandis que ces puissances imposaient aux

Polonais ce nouveau système de lois, leurs envahissemens commençaient à jeter la discorde entre elles. La Pologne se plaignait déjà de l'extension que la Prusse et l'Autriche donnaient à leurs limites; et Frédéric avoue dans ses Mémoires que ces plaintes n'étaient pas sans fondement; « car, ajoute-t-il, les Autrichiens, en « abusant d'une carte peu exacte de la Pologne, « comme elles l'étaient toutes, ayant confondu « les noms de deux rivières, la Sbruze et la « Podhorze, avaient, sous ce prétexte, étendu « leurs limites bien au-delà de ce qui leur était « assigné par le traité de partage.... Le roi de « Prusse se crut autorisé à faire de même : il « étendit en conséquence ses limites, et en- « ferma la Vieille et la Nouvelle-Netze dans la « partie de la Pomérelie qu'il occupait déjà. « La cour de Pétersbourg intervint dans cette « affaire, et le roi de Prusse s'engagea de res- « serrer les limites de son cordon, à condition « que la cour de Vienne en ferait autant ». Ainsi s'annonçaient, dès 1774, les envahissemens nouveaux qui, vingt ans plus tard, devaient absorber la Pologne entière.

FIN DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

ANECDOTES

SUR LA RÉVOLUTION

DE RUSSIE,

EN L'ANNÉE 1762.

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

À MADAME LA COMTESSE D'EGMONT, LA JEUNE, DUCHESSE DE GUELDRES, etc.

MADAME,

Cet ouvrage vous appartient : j'avais, il est vrai, employé tous mes soins à démêler les plus secrètes intrigues de l'événement que j'y raconte ; mais je ne songeais point à en écrire l'histoire : votre seule volonté m'y a déterminé ; et dans le style même dont j'ai fait choix, n'ayant point eu de modèle, c'est votre goût que j'ai suivi.

En vous racontant et à M. le comte d'Egmont, au retour de mes voyages, la révolution arrivée à Pétersbourg, en 1762, j'étais enhardi par cette gaieté si naturelle et si heureuse qui ne vous abandonne presque jamais, à faire entrer dans le récit d'un événement terrible toutes les circonstances, quelquefois plaisantes, relatives aux mœurs de la nation russe; et je sentis alors que ce rapport, avec ces mœurs, était le vrai point de vue sous lequel il fallait envisager cet événement. Les fréquentes questions que vous me faisiez l'un et l'autre, dirigeaéint, pour ainsi dire, mon récit, et me forçaient à mêler de l'indulgence et du badinage à des narrations plus importantes et plus sévères. Tel est, en effet, le genre de cette histoire, où vous avez voulu que je conservasse l'esprit et le ton

même que cette conversation avait donnés à mon récit.

Peut-être, en effet, qu'un événement si étrange exigeait un genre singulier de narration. L'importance des différens intérêts, puisqu'il s'agit ici d'un Empire, la singularité de l'action, l'horreur de la catastrophe, le nom de Catherine II, donnent, il est vrai, à cette révolution, de la grandeur et de la célébrité; mais la frivolité des intrigues qui en ont été les ressorts, la licence des mœurs russes, et les puérilités qui ont perdu le malheureux empereur Pierre III, ne pouvaient être racontées d'un style sérieux et soutenu: les représenter par des traits généraux, comme ce style l'aurait exigé, c'eût été s'exposer à perdre toute croyance: la nécessité de les peindre en détail, et pour ainsi dire, de leur couleur

propre, aurait forcé l'auteur le plus grave, à descendre au ton des mémoires les plus familiers; et en racontant ces risibles anecdotes, s'il n'avait pas quelquefois paru en rire le premier, sa gravité l'aurait rendu lui-même ridicule.

Quelques censeurs pourront me reprocher de n'avoir prononcé nulle part, dans un récit de cette nature, les noms de vertu ou de crime, de n'y avoir donné, à aucune action principale, aucune épithète qui servît à la faire regarder comme bonne ou comme mauvaise. Je n'ai songé qu'à peindre; mais cette manière qui produit chez les poëtes de si heureux effets, ne suffit pas chez les historiens. Celui qui veut transmettre à la postérité, la mémoire du bien et du mal qu'il a vus dans son siècle, ne doit pas se fier uniquement à l'im-

pression qu'un simple récit fera sur l'esprit de ses lecteurs. Ce ne sont point les sentimens d'admiration, d'intérêt ou de pitié, qu'il faut consulter pour juger toutes les actions humaines; une certaine grandeur se trouve quelquefois mêlée à des actions vicieuses. On peut porter du génie dans le crime, de l'agrément dans les faiblesses, de l'héroïsme dans de fatales imprudences. Il est trop vrai que, dans de pareilles suppositions, le sentiment serait un juge très-infidèle; et c'est en général la source de tant de jugemens défectueux, que le commun des lecteurs ne cesse de porter dans la lecture de l'histoire. Mais dans le récit d'une révolution toute récente, il était essentiel de n'inspirer aucune défiance à mes lecteurs. Une épithète plus ou moins rigoureuse, m'aurait rendu

suspect de partialité. D'ailleurs, quand je vous racontai, pour la première fois, cette longue suite d'anecdotes, liées nécessairement entre elles, par le rapport qu'elles ont au même événement, j'étais attentif à vous les exposer dans leur véritable jour, sans prévenir votre opinion. Mais j'étudiais avec plus d'attention encore, tous les mouvemens racontés avec un sentiment d'enthousiasme, les faiblesses avec indulgence, les crimes avec horreur, et les vices avec quelques traits de ridicule.

Un des meilleurs préceptes que nous ayons reçus d'un excellent maître dans l'art d'écrire, est celui de nous persuader à nous-mêmes que nous aurons pour lecteurs et pour juges les plus grands hommes qui se soient immortalisés par leur génie;

de nous figurer, en tenant la plume, que nous sommes en leur présence; de nous demander que dirait Platon, que dirait Tacite, s'ils entendaient lire cet ouvrage? J'avoue qu'au lieu de me représenter ces grands hommes, en écrivant cette histoire pour vous seule, c'est en votre présence que je croyais l'écrire. Je suivais ainsi d'une manière moins sévère le véritable esprit de ce précepte. Mais puisque je me suis imposé pour règle, dans toute cette relation, de peindre et de ne point juger, permettez-moi, madame, de vous développer ici mon opinion générale sur les mœurs que j'ai peintes.

On ne connaît sur la terre aucune puissance plus absolue que celle des souverains de Russie: dans tout leur empire, leur volonté est l'unique loi; l'obéissance est la seule morale. On

verra cependant ici leur misérable condition, et comment leur puissance, en passant toutes les bornes prescrites aux hommes, s'est ruinée elle-même, et se trouve bien plus malheureusement bornée de toutes parts, puisqu'elle est obligée d'obéir aux instrumens qu'elle emploie, aux milices, à la superstition, aux préjugés publics. C'est donc par un véritable aveuglement que la plupart des princes s'occupent à se forger de pareilles chaînes : ils oublient qu'en cessant de respecter les volontés d'un peuple libre, il leur faudra tôt ou tard obéir aux caprices d'un vulgaire imbécille.

Quelques traits d'habileté et de courage qu'on trouvera dans cette histoire, ne doivent pas faire illusion; et si quelques-uns de mes lecteurs ont pris de l'estime pour une

nation où il se rencontre de tels hommes, je les prie d'observer que ce qu'ils admirent, tient à l'habitude des conjurations, à l'espérance des fortunes rapides, et que ces convulsions sont toujours momentanées. Tout l'Etat est réellement affaissé sous le poids du gouvernement; la crainte est partout; la méfiance est sur le trône, mais l'espérance est aux portes du palais. Le premier soldat qui voit le gibet sans effroi, ne voit point de terme à son ambition, et quelques ames fortes, placées entre la bassesse de l'esclavage et l'audace des conjurations, deviennent nécessairement atroces : telles sont les mœurs qui commencèrent à Rome, sous les premiers empereurs. Il me semblait difficile d'ajouter foi à l'histoire de ces temps déplorables; mais à peine arrivé en Russie, tout ce

que Tacite a peint, prit à mes yeux un nouveau caractère de vraisemblance. Les Russes, dans le progrès de leur civilisation, me donnèrent une faible idée de ce que Rome était devenue dans sa ruine; cette triste conformité me frappa les yeux de toutes parts. Ce respect superstitieux et insensé que les empereurs romains exigeaient pour leurs images, n'a rien produit de plus mémorable que le trait suivant, arrivé de nos jours. Dans l'année 1734, où la ville de Pétersbourg fut presque entièrement détruite par un incendie (c'était sous le règne de l'impératrice Anne), le quartier qui brûla le premier, communiquait à un palais de bois, par un arc de triomphe, également de bois, et l'unique manière de sauver le reste de la ville, était d'abattre ce misérable monument: mais le général russe qui commandait les secours, ayant montré qu'il y avait sur cette porte un A, première lettre du nom de l'impératrice, n'osa toucher à ce symbole sacré; il dépêcha un courrier à huit lieues, où était la cour, pour demander des ordres; et pendant qu'il les attendait, le feu ayant gagné par cette communication, réduisit en cendres le palais et la ville.

Je conviens que les souverains de Russie, secondés par les étrangers qu'ils ont appelés, ont tâché, depuis quelques règnes, de civiliser leur nation, au lieu que les Néron, les Domitien, employaient toute leur puissance au dessein de ramener la barbarie. Mais il y a ici une observation très-importante: ces anciens tyrans, devenus l'exécration du genre humain, étaient conséquensdans leurs efforts destructeurs, au lieu que les

souverains de Russie, attachés à policer leur nation, en y aggravant le despotisme, ont fait, avec de grands travaux, deux choses contradictoires. Suivant l'expression d'un sage magistrat de Genève, «partout où le plus grand nombre des hommes sera réduit à n'avoir ni volonté, ni opinion, il faudra bien le priver de connaissances». Cette vérité étant incontestable, que devons-nous penser de cette entreprise des czars, célébrée par tant de panégyristes? N'est-elle pas évidemment semblable au dessein formé autrefois par Tibère, quand il voulait être servilement obéi par un sénat qui conservât des lumières et de la dignité, dessein qui nous a été transmis comme la chimère d'un tyran?

Ainsi, la relation que j'ai l'honneur de vous offrir, Madame, est

conséquente à toutes les notions qu'on a prises dans l'histoire, à tous les principes des meilleurs écrivains politiques; et cette conformité pourrait, auprès de quelques esprits, me tenir lieu des preuves les plus positives. Mais j'ai raconté des anecdotes si particulières, qu'on peut s'étonner qu'elles aient été sues; et n'ayant pas droit d'exiger, sur des faits aussi graves, qu'on m'en croie sur ma simple parole, je dois citer et mes garans, et les moyens que j'ai eus de m'instruire; les voici. Dans un séjour de quinze mois à la cour de Russie, où j'étais à la suite du ministre plénipotentiaire de France, M. le baron de Breteuil, la confiance dont il m'honora ne me laisse aucun doute que je n'aie su les mêmes choses qu'il a apprises; et, par une position rare que son habileté lui

avait ménagée, il eut, après cette révolution, la confiance de tous les partis : avant cette époque, il avait eu celle des deux premières confidentes de l'impératrice. Ma position personnelle dans ce pays, m'y donna des liaisons intimes avec des gens qui l'habitaient depuis 40 ans, et qui, par état, y avaient les rapports les plus secrets et les plus sûrs, entre autres avec M. d'Agenfeld, secrétaire de la cour de Vienne ; c'était un sage et honnête vieillard, qui, depuis les dernières années de Pierre Ier, avait travaillé sous onze ambassadeurs. L'usage du ministère de Vienne étant d'accorder seulement pour récompense, à ses secrétaires d'ambassade, des augmentations d'appointemens, et de les laisser vieillir dans leurs emplois, il a, pour ainsi dire, dans tous les pays, des archives vivantes.

Les faits indiqués rapidement dans les caractères de Biren, de Munich et de Lestok, se sont passés pendant l'ambassade de M. de la Chetardie, dont toutes les dépêches m'ont été confiées, et plusieurs de ces anecdotes m'ont été racontées par le feld-maréchal Munich. Qu'il me soit permis de le dire, la bienveillance que m'accorda ce grand homme me paraît encore aujourd'hui la plus précieuse récompense de mes voyages. J'ai eu quelques liaisons avec la princesse d'Aschekof, avec le piémontais Odard, et une plus grande avec le grand-maître d'artillerie Villebois. En un mot, de tous ceux que j'ai nommés dans cette relation, il n'y en a aucun que je n'aie connu personnellement ; et le jour même de la révolution, je le passai tout entier, soit dans la place publique,

soit dans les sociétés les mieux informées. L'impératrice elle-même a raconté le moment singulier de son réveil à M. le comte de Mercy, ambassadeur de Vienne à sa cour, et maintenant à celle de France; c'est de lui que je tiens cette anecdote. L'arrivée de l'impératrice à Pétersbourg, et ses premiers mouvemens me furent racontés, peu de jours après la révolution, par son valet de chambre, Michel, qui la suivait. Enfin, l'anecdote qu'il est plus étonnant d'avoir sue, est l'entretien que l'impératrice eut dans son cabinet, avec son ministre. Tout ce qu'un devoir indispensable me permet de dire à ce sujet, c'est qu'il n'y a qu'une seule personne, importante et d'une autorité très-grave, entre ce ministre et moi.

Je ne me suis point dissimulé les

inconvéniens d'écrire l'histoire de mes contemporains; mais si une telle considération doit m'inspirer quelque ménagement sur l'usage que je ferai de cette histoire, en l'écrivant, je les ai tous oubliés.

Je me suis dit, avec Cicéron: « Il « ne suffit pas que tout ce que vous « dites soit vrai, il faut avoir le cou-« rage de dire toutes les vérités ». Et, suivant un très-beau mot de Mably: « Un historien n'est plus un « homme privé; il juge les peuples « et les rois ».

Mais en attendant le moment de publier cette Histoire, quelqu'éloigné qu'il puisse être, la copie que je remets en vos mains, Madame, sera la seule qui sortira des miennes.

Vos vertus ne me laissent pas la moindre alarme sur cette confiance; et, qui doit connaître mieux les

égards dûs aux souverains pendant leur vie que vous, Madame, à qui il reste encore, d'une souveraineté possédée long-temps par la maison d'Egmont, un ancien droit aux mêmes égards, et un plus grand attaché à votre nom?

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

Paris, le 10 février 1768.

ANECDOTES

DE LA RÉVOLUTION DE RUSSIE,

EN L'ANNÉE 1762.

J'ÉTAIS présent à la révolution qui a précipité du trône de Russie le petit-fils de Pierre-le-Grand, pour y placer une étrangère. J'ai vu cette princesse, échappée du palais en fugitive, forcer le même jour son mari à lui abandonner sa vie et son empire. J'ai vu se développer toutes les ressources de l'audace et du génie; et n'apportant à ce spectacle aucun intérêt personnel, voyageant pour connaître les différens gouvernemens, je regardai comme un bonheur d'avoir sous mes yeux un de ces événemens rares, qui caractérisent une na-

tion, et où les hommes se produisent tout entiers.

On trouvera dans le récit que je vais faire quelques anecdotes d'un genre moins sérieux, et je n'ai pas cru devoir raconter du même ton des intrigues de jeunes femmes, et le soulèvement d'un empire. Un auteur tragique donne aux grands événemens une dignité toujours soutenue ; il ne représente la nature qu'en la perfectionnant. Ce n'est pas ici mon objet, et tout ce grand tableau sera peint sur la nature même.

Il faut d'abord exposer d'où venait cette haine irréconciliable entre l'empereur et son épouse, et l'on verra en même temps, par quelle suite de desseins ambitieux, cette princesse est parvenue jusqu'à la plus violente usurpation.

La princesse Catherine d'Anhalt - Zerbst avait passé ses premières années dans une fortune médiocre : son père, souverain d'un petit état, et général au service du roi de Prusse, habitait une ville de guerre, où elle fut élevée au milieu des hommages d'une garnison ; et si quelquefois, au sortir de son enfance, sa mère la conduisait à la cour pour venir y chercher quelques regards de la famille

royale, elle était à peine distinguée de la foule des courtisans.

Mais un prince, dont elle était proche parente, ayant été, par une suite de révolutions, appelé en Russie pour y succéder un jour à l'empire, et les grandes princesses de l'Europe ayant refusé d'unir leur sort à l'héritier d'un trône si violemment agité, elle fut choisie pour l'épouser. Ses parens eux-mêmes lui firent quitter la religion dans laquelle ils l'avaient élevée, pour lui faire embrasser la religion russe ; et il fut expressément stipulé dans le contrat, que si le prince mourait sans laisser d'enfans de ce mariage, son épouse hériterait de l'empire.

La nature semblait l'avoir formée pour la plus haute élévation. Sa vue annonçait dès-lors tout ce qu'on devait attendre d'elle ; et peut-être, avant d'aller plus loin, verra-t-on avec plaisir le portrait de cette femme célèbre.

Sa taille est agréable et noble ; sa démarche fière ; sa personne et son maintien remplis de graces. Son air est d'une souveraine. Tous ses traits annoncent un grand caractère. Son col est élevé et sa tête fort détachée ; l'union de ces deux parties est surtout dans le profil d'une beauté remarquable ; et, dans les mouvemens

de sa tête, elle a quelque soin de développer cette beauté. Elle a le front large et ouvert, le nez presque aquilin ; sa bouche est fraîche et embellie par ses dents ; son menton un peu grand et se doublant un peu sans qu'elle soit grasse. Ses cheveux sont châtains et de la plus grande beauté ; ses sourcils bruns ; ses yeux bruns et très-beaux ; les reflets de la lumière y font paraître des nuances bleues, et son teint a le plus grand éclat. La fierté est le vrai caractère de sa physionomie. L'agrément et la bonté qui y sont aussi, ne paraissent, à des yeux pénétrans, que l'effet d'un extrême désir de plaire ; et ces expressions séduisantes laissent trop apercevoir le dessein même de séduire. Un peintre, voulant exprimer ce caractère par une allégorie, proposait de la représenter sous la figure d'une nymphe charmante, qui, d'une main, qu'elle tient avancée, présente des chaînes de fleurs, et de l'autre, qu'elle tient derrière elle, cache une torche enflammée.

Epouse du grand-duc, à l'âge de quatorze ans, elle sentit dès-lors qu'elle gouvernerait les états de son mari. L'ascendant qu'elle prit aisément sur ce prince, en était un moyen simple qu'elle devait à ses agrémens, et son ambition

en fut long-temps satisfaite. Les nuits, qu'ils passaient toujours ensemble, ne paraissaient pas suffire à la vivacité de leurs sentimens ; ils se dérobaient à leur cour plusieurs heures de chaque journée. Tout l'empire attendait la naissance d'un second héritier, n'imaginant pas qu'entre deux jeunes époux, tout ce temps était uniquement employé à faire l'exercice à la prussienne, et des factions à la porte, un fusil sur l'épaule. La grande-duchesse ajoutait, en racontant ces détails, long-temps après : « Il me semblait que « j'étais bonne à autre chose ». Mais alors, en gardant le silence sur les étranges plaisirs de son mari, en s'y prêtant avec complaisance, elle le gouvernait ; elle s'appliquait à couvrir en toute occasion les inepties de ce prince ; et n'espérant régner que par lui, elle tâchait qu'il ne fût pas reconnu indigne du trône.

De pareils amusemens n'assuraient point à l'état une ligne de succession ; et l'impératrice Élisabeth en voulait une pour sa propre sûreté. Elle retenait en prison ce jeune infortuné, connu sous le nom du *petit Ivane*, qui, détrôné à l'âge de quinze mois, était sans cesse promené d'un bout de l'empire à l'autre, de forteresse en forteresse, afin que ses partisans, s'il en avait, ignorassent toujours où ils le pourraient trouver.

Élisabeth est d'autant plus louable de lui avoir laissé la vie, que sachant avec quelle facilité une révolution se fait en Russie, elle n'a jamais cru la couronne assurée sur sa tête. Elle n'osait se coucher avant le jour, parce que c'était à la faveur de la nuit qu'une conspiration l'avait placée elle-même sur le trône. Elle craignait tant d'être surprise endormie, qu'elle avait fait chercher avec soin l'homme de tout son empire qui eût le sommeil le plus léger; et cet homme qui, heureusement, se trouva difforme, passait dans la chambre de l'impératrice tout le temps qu'elle dormait. C'était malgré tant de craintes, qu'elle laissait vivre le seul homme qui les causait. Ses parens même n'avaient pas été séparés, et le bruit courait que, dans leur prison, ils avaient eu la consolation, ou peut-être la douleur d'avoir plusieurs enfans, concurrens dangereux, puisqu'ils étaient la branche aînée de la maison des czars. La précaution la plus sûre contre eux était de montrer à la nation une longue suite d'autres héritiers; c'était là l'embarras. Huit ans étaient déjà passés; et quoique la nature n'eût point refusé au grand-duc toute sensibilité, les gens instruits prouvaient, par des raisons incontestables, qu'on ne devait pas attendre de lui cette ligne de succession.

On

On enhardit un jeune homme de la cour, un des comtes Soltikof, d'une belle figure et d'un esprit peu redoutable, à devenir amant de la grande-duchesse. Le grand-chancelier de Russie fut chargé de l'en prévenir elle-même. Elle fut indignée: elle le menaça. Elle cita l'article de son contrat de mariage qui, à défaut d'enfans, lui assurait le trône. Mais quand il lui eut fait comprendre qu'il tenait cette commission de ceux même à qui elle voulait se plaindre; qu'il lui eut fait sentir les dangers auxquels elle exposait l'empire, si elle ne prenait pas cette précaution, et les résolutions plus ou moins funestes que le dessein de prévenir ces dangers pourrait faire prendre contre elle-même, elle répondit: « Je vous entends; amenez-le ce soir ».

Aussitôt que la grossesse fut déclarée, l'impératrice Élisabeth fit donner au jeune Russe un ministère dans les pays étrangers. La grande-duchesse pleura, et tenta de se consoler par de nouveaux choix. Mais la succession paraissait assurée. Les nouveaux choix déplurent. On veilla sur sa conduite avec une sévérité qui ne s'accordait, ni avec les mœurs générales, ni avec la conduite personnelle d'Élisabeth. En effet, quoique les dames russes soient nouvellement admises dans la société, qu'à la fin du der-

nier siècle elles vécussent encore enfermées, et ne fussent même comptées pour rien dans l'autorité domestique, cependant l'usage de la clôture absolue et celui des eunuques n'étant point établis dans ce pays, il était résulté de cette captivité des femmes, au milieu d'une foule d'esclaves, le déréglement total des mœurs ; et quand Pierre Ier y fit naître la société, il n'eut à réformer qu'une austérité apparente de mœurs déjà très-dissolues. On ne croyait point que les dernières impératrices eussent flétri la gloire de leur règne, pour avoir choisi une foule d'amans dans tous les rangs de leurs sujets, et jusques parmi les esclaves. Sous le règne présent, un jeune favori gouvernait l'empire, tandis qu'un simple cosaque, dont la première fortune avait été de jouer du serpent dans la chapelle du palais, était parvenu jusqu'à épouser secrètement l'impératrice. Ce mariage n'étonnait point dans un pays où les souverains, il y a peu d'années, s'alliaient indifféremment dans les dernières familles de leurs sujets : mais une raison particulière à cette princesse empêchait qu'il ne fût déclaré. Élisabeth s'était fait un point de conscience de laisser sa couronne à son neveu, descendant d'une sœur aînée ; et de cette idée de justice, conservée au milieu de toutes ses faiblesses, vint

cette singularité de vivre sans mystère avec ses amans, et d'avoir un mari en secret. Souvent encore on voyait s'élever des fortunes moins éclatantes, sans autre mérite dans ceux qui y parvenaient, que d'avoir plu un moment à leur souveraine. Mais, soit envie secrète, soit scrupule d'avoir forcé la grande-duchesse à faire les premiers pas, on s'opposa à tous les choix qu'elle paraissait faire ; leur obscurité même, car elle y eut aussi recours, ne les déroba point à l'effroyable exil de ce pays-là. Elle était au désespoir, quand la fortune conduisit en Russie le chevalier Williams, ambassadeur d'Angleterre, homme d'une imagination hardie et d'une conversation séduisante, qui osa lui dire « que la « douceur est le mérite des victimes ; que des « intrigues sourdes, des ressentimens cachés, « n'étaient dignes ni de son rang, ni de son gé- « nie ; que la plupart des hommes étant faibles, « les caractères décidés sont toujours imposans ; « qu'en cessant de se contraindre, en déclarant « hautement ceux qu'elle honorerait de ses « bontés, en faisant voir qu'elle se tiendrait « personnellement offensée de tout ce qu'on « oserait contre eux, elle vivrait selon ses vo- « lontés ». La fin de cette conversation fut de lui présenter un jeune Polonais qu'il avait à sa suite.

Le comte Poniatouski avait pris en Pologne d'intimes liaisons avec cet ambassadeur, si intimes même, que l'un étant fort beau, l'autre fort dépravé, on en avait médit. Peut-être que l'exactitude de ce détail n'est pas de mon sujet; mais M. de Poniatouski étant devenu roi, il y a toujours plaisir à reconnaître les chemins qui mènent au trône. Allié par sa mère à la plus puissante maison de Pologne, il avait accompagné le chevalier Williams, dans le dessein de voir une cour si intéressante pour celle de Varsovie; et déjà connu par l'agrément de son esprit, il faisait, pour s'instruire dans les affaires, les fonctions du secrétaire de l'ambassade. Ce fut sur ce jeune étranger, qu'après une entrevue secrète, où la grande-duchesse se rendit déguisée, elle fit tomber tout l'éclat de sa faveur. Poniatouski ayant fait un voyage dans sa patrie, en revint aussitôt avec le caractère de ministre, qui le rapprochait un peu de sa maîtresse. Cette bienséance du rang fut mise à la place de toutes les autres bienséances; et ce caractère inviolable donnait au personnage hardi qu'il allait faire, la protection sacrée du droit des gens.

Tout méprisable qu'était le grand-duc, il ne s'avilit pas au point de se laisser plus long-temps gouverner par sa femme; mais il perdit tout à

n'être plus gouverné. Abandonné à lui-même, et pour ainsi dire mis à découvert, il parut à tous les yeux ce qu'il était. Jamais la fortune n'avait placé aucun prince dans de plus heureuses circonstances; et dès sa première jeunesse, souverain du Holstein, il avait encore eu le choix de deux autres couronnes. On sait que les ducs de Holstein, long-temps opprimés par le Danemarck, où régnait la branche aînée de leur famille, ont tour-à-tour intéressé dans leurs querelles, les puissances qui se sont élevées dans le Nord; et, par une politique toujours soutenue, épousant, suivant les temps, des princesses de Suède ou de Russie, sont enfin montés sur ces deux trônes. Tous deux furent offerts au prince Pierre, qui, réunissant en lui le sang de Charles XII et celui de Pierre Ier., se vit en même temps élu héritier de la Suède par les états de cette nation, et appelé en Russie par la czarine, pour lui succéder. Il avait, en choisissant l'Empire, fait tomber, par sa faveur, la couronne de Suède sur la tête de son oncle, de sorte que sa maison lui doit le grand éclat dont elle jouit, en occupant seule aujourd'hui tous les trônes du Nord : mais par un jeu cruel de la destinée, après avoir paru travailler pendant deux siècles à préparer, pour ce

prince, une si haute élévation, elle l'en fit naître entièrement indigne.

Il faut, pour concevoir son étrange caractère, savoir que son enfance avait été confiée à deux hommes d'un mérite rare, mais qui avait eu le tort de l'élever sur les plus grands modèles, considérant plutôt sa fortune que son génie. Quand il eut été appelé en Russie, ces deux hommes, d'un mérite trop sévère pour cette cour, firent craindre l'éducation forte qu'ils continuaient de lui donner; on l'ôta de leurs mains pour le confier à de vils corrupteurs; mais les premiers principes qu'il avait reçus étant restés gravés dans son esprit, de-là vint un mélange bizarre de bonnes intentions dégénérées en ridicules manières, et de vues ineptes dirigées vers de grands objets. Elevé dans l'horreur de l'esclavage, dans l'amour de l'égalité, dans la passion pour l'héroïsme, il s'attacha fortement à ces nobles idées; mais il aimait le grand avec petitesse, et, se proposant d'imiter les héros dont il descendait, son génie le retenait dans des puérilités. Il affectait de se plaire aux plus basses fonctions des soldats, parce que Pierre Ier. avait voulu passer par tous les grades de la milice; et suivant cette idée, si étonnante dans un souverain, de marquer les progrès de son

instruction par des degrés d'avancement, il se vantait, dans les concerts de sa cour, d'avoir autrefois servi les musiciens, et d'être devenu premier violon à force de talens. Une sorte de manie militaire se répandait sur toute sa vie; sa passion favorite était de commander l'exercice; et pour qu'il eût ce plaisir à toute heure, sans faire murmurer les régimens russes, on lui avait abandonné de malheureux soldats holstenais, dont il était le souverain. Sa figure, naturellement ridicule, le devenait beaucoup plus sous un habillement où il avait outré la manière prussienne. Les guêtres qu'il portait toujours, étaient si serrées, qu'elles lui ôtaient le mouvement des genoux, et l'obligeaient à s'asseoir et à marcher tout d'une pièce. Un vaste chapeau bizarrement retroussé, couvrait un petit visage laid et malin, d'une physionomie assez vive; et il se plaisait à se défigurer encore par de perpétuelles grimaces dont il s'était fait un amusement. Son esprit n'était cependant pas sans quelque vivacité, et on reconnaissait en lui un talent assez marqué pour la bouffonnerie. Une action de ce prince acheva de le faire connaître. Il avait maltraité, sans sujet, un de ses courtisans; et dès qu'il eut senti son injustice, il lui proposa, pour la réparer, de se battre en duel

avec lui. Quelle que fût l'intention du courtisan, homme adroit et délié, tous deux s'enfoncèrent dans un bois, et, tirant l'épée à dix pas l'un de l'autre, ils poussaient de grandes bottes sans s'approcher; mais tout à coup le prince s'arrêta en disant : « Ce serait dommage que deux braves « gens comme nous s'égorgeassent ; embras- « sons-nous ». Ils avaient repris, en se complimentant l'un et l'autre, le chemin du château, quand ce courtisan, apercevant beaucoup de monde, s'écria avec précipitation : « Eh! mon- « seigneur, vous êtes blessé à la main, prenez- « garde qu'on ne voie le sang; » et il se pressa de lui envelopper la main dans un mouchoir Le grand-duc, s'imaginant que cet homme le croyait réellement blessé, ne le désabusa point, se fit publiquement honneur de son courage à soutenir une blessure; et pour montrer de la générosité, prit ce courtisan dans la plus grande faveur.

On voit avec quelle facilité les flatteurs s'emparèrent d'un tel prince. Il ne tarda pas à trouver, parmi les filles d'honneur, une maîtresse vraiment digne de lui. Mais ce qui peut donner de l'étonnement, son plus cher favori, son aide-de-camp, nommé Goudowitz, pour lequel son amitié ne varia jamais, fut un

jeune homme honnête, et qui l'aima véritablement.

La jeune cour commençait donc à être ouvertement divisée, quand une nuit, dans une maison de campagne, Poniatouski, près d'entrer chez la grande-duchesse, sans avoir de prétexte sur le lieu, tomba entre les mains du mari outragé. Cet amant, ministre d'une cour étrangère, réclama, dans le péril qui le menaçait, les droits de son caractère; et le prince qui vit dans cette aventure deux cours compromises, n'osa rien prendre sur lui-même, fit déposer Poniatouski dans un corps-de-garde, et dépêcha un courrier au favori qui gouvernait l'Empire. La grande-duchesse, faisant tête au danger, vint trouver son mari, convint de tout avec audace, lui représenta ce qu'aurait de fâcheux, et peut-être de funeste pour lui-même, la publicité d'une telle aventure. Elle se justifia en lui opposant la maîtresse qu'il avait, au su de tout l'Empire. Elle promit que dorénavant elle traiterait cette fille avec tous les égards que sa fierté lui avait refusés jusqu'alors; et, comme les soldats du grand-duc absorbaient ses revenus, sans lui laisser les moyens de rendre la position de sa maîtresse plus agréable, elle promit, en s'adressant à cette fille, de lui donner

une pension annuelle. Le grand-duc, étonné par l'ascendant qu'elle conservait encore sur lui, et en même temps sollicité par sa maîtresse, ferma les yeux sur l'évasion de Poniatouski, et tâcha lui-même de réparer l'éclat qu'il avait voulu faire.

La grande-duchesse ayant tiré d'un événement qui devait la perdre une sécurité plus grande, et l'occasion de tenir comme à ses gages la maîtresse même de son mari, s'enhardit à de nouveaux desseins, et commença à produire en public toute l'ineptie de ce prince avec autant de soin qu'elle en avait pris jusques-là pour la tenir cachée. Elle avait entièrement changé de système, et désormais, faisant porter toute son ambition sur son fils, elle méditait de faire passer sa couronne à cet enfant, et de s'assurer la régence; projet sage, et dans la plus rigide exactitude des lois de cet empire. Mais il fallait qu'Elisabeth elle-même destituât son neveu : et comment y résoudre une princesse douce, irrésolue, superstitieuse, qui, un jour, signant un traité d'alliance avec une cour étrangère, n'acheva point sa signature, parce qu'une guêpe vola sur sa plume, et qui respectait dans son neveu les mêmes droits qu'elle avait fait valoir? Il restait une ressource à sa mort, celle de sup-

poser un testament; moyen qui parmi les souverains même, n'est pas sans exemple, et par lequel Adrien succéda à Trajan.

Mais pendant qu'on préparait cette intrigue, une révolution dans les affaires générales de l'Europe, enleva à la grande-duchesse le confident nécessaire de ses desseins, le grand-chancelier Bestuchef, que le changement des alliances de sa cour renversa du ministère. Son exil entraîna le départ du comte Poniatouski, dont on fit demander le rappel au roi son maître ; et la grande-duchesse, plongée dans la plus profonde douleur, s'étant vainement jetée toute en larmes aux pieds de l'impératrice pour redemander son amant, regardée même par Elisabeth avec une jalousie inquiète, commença à vivre à la cour comme dans un désert.

Elle vécut ainsi plusieurs années, n'ayant de liaisons connues qu'avec de jeunes femmes, qui avaient comme elle aimé des Polonais, et qui étaient mal venues de la vieille cour à cause des charmes de leur figure ; se levant tous les matins avec le jour, donnant les journées entières à la lecture de bons livres français; souvent seule ; jamais long-temps ni à table, ni à sa toilette : mais ce fut dans ce temps qu'elle

fonda toute sa grandeur. On l'a entendue avouer que tout ce qu'elle sait dans l'art de l'intrigue, elle l'apprit alors d'une de ses dames qui possède l'air le plus simple et le plus indolent. Ce fut dans ce temps qu'elle s'assura des amis au besoin; que tous les gens importans se persuadèrent, par les secrètes liaisons qu'elle prit avec eux, qu'ils deviendraient plus importans encore si elle gouvernait; et qu'enfin le voile d'une grande passion malheureuse couvrant quelques aventures consolantes, plusieurs eurent droit de penser qu'ils auraient à sa cour la place de favori. Telle était sa position, quand l'impératrice Elisabeth mourut le 5 janvier 1762.

Avant d'avoir recours aux grands desseins qu'elle avait médités, elle tenta encore, en ce moment, de se ressaisir de l'autorité par des moyens plus doux. Les ministres, le confesseur, l'amant et les valets, tout fut employé pour inspirer à l'impératrice mourante la pensée de réconcilier le grand-duc et sa femme. Ce projet réussit, et le grand-duc dans les embarras de ce moment, parut lui rendre son ancienne confiance. Elle lui avait persuadé de ne se point faire proclamer par les régimens des gardes; « que cet usage tenait de l'ancienne barbarie,

« qu'il était plus digne des Russes modernes « que leur souverain se fît reconnaître au sé- « nat »; certaine dans un gouvernement où il y aurait eu des formes, de ramener bientôt tout à ses volontés. Les ministres étaient gagnés, les sénateurs prévenus. Elle avait composé le discours qu'il devait prononcer. Mais aussitôt qu'Elisabeth fut expirée, l'empereur, au comble de sa joie, se montra avec empressement à ses gardes; et, par leur proclamation, prenant en despote un gouvernement absolu, brisa toutes les entraves qu'on lui préparait, échappa, pour jamais, à l'autorité de sa femme, se livra de jour en jour à de nouveaux ressentimens contre elle, désavoua presque son fils, en ne le reconnaissant pas pour son successeur, et ne laissa plus de ressource à Catherine que dans son audace et ses amis.

Pierre III commença son règne par un édit, où, de son plein pouvoir despotique, il accordait à la noblesse russe les droits des peuples libres; et comme si en effet les droits des peuples dépendaient de pareilles concessions, cet édit causa des transports de joie si immodérés, que cette nation vaine proposa de lui élever une statue d'or massif. Mais cette liberté dont, pour la première fois, on entendait le nom, et dont

un tel prince était incapable de rédiger les droits, ne fut que l'illusion d'un moment. La volonté du souverain, sans aucune forme, continua d'être l'unique loi; et la nation, frappée de l'idée confuse d'un bien qu'elle ne connaissait pas, s'affligea d'avoir été trompée.

L'artiste qui devait graver les nouvelles monnaies, vint en présenter le dessin à l'empereur. On avait tâché, en conservant le fond de ses traits, de leur donner quelque noblesse. Une branche de laurier ornait légèrement de longues boucles de cheveux flottantes. Il rejeta ce dessin, en s'écriant : « Je ressemblerais au roi de « France ». Il voulut être représenté dans sa difformité naturelle, coiffé en soldat, d'une manière si peu convenable à la majesté du trône, que ces monnaies devinrent un objet de risée, et en se répandant partout l'empire, portèrent la première atteinte au respect des peuples.

Dans le même temps, il rappela de Sibérie cette foule de malheureux, dont on essayait, depuis tant d'années, de peupler ces contrées désertes; et sa cour offrit un spectacle que les siècles ne ramèneront peut-être jamais.

On y vit reparaître Biren, autrefois domestique de la duchesse de Courlande, amené en

Russie par cette princesse, quand elle y vint régner, parvenu, comme amant de la souveraine, à en exercer l'autorité : mais parvenu par un moyen si doux, il gouverna avec un sceptre de fer : il fit mourir, en neuf ans, onze mille personnes. Sous son affreux gouvernement, cet Empire eut son plus grand éclat, parce que toutes les parties de l'administration, tous les commandemens, tous les emplois se trouvaient, à cette même époque, remplis par d'illustres étrangers que Pierre Ier avait autrefois ramenés de ses voyages; de longs travaux les avaient placés à la tête de tous les départemens, et Biren, étranger comme eux, contenait leur ambition sous un joug sévère, et faisait ployer sous leur autorité toute la nation russe. Devenu, par la force, souverain de Courlande, dont la noblesse avait refusé, quelques années auparavant, de l'admettre dans son ordre, il voulut encore être régent de l'empire de Russie avec un pouvoir illimité. Sa maîtresse expirante, et qui avait choisi pour successeur un enfant de quelques semaines, lui dit en pleurant : « Biren, vous « vous perdez : » mais elle eut la faiblesse de le nommer. Tout était prévu pour ce moment. Il avait, peu de temps avant, fait périr dans les supplices tous ceux des exilés qu'il aurait craints,

afin de pouvoir, à son avènement à la régence, se montrer indulgent sans danger. Il avait donné une victime à la haine publique, dans un de ses confidens, qu'il fit supplicier, un bâillon à la bouche, en le chargeant de tout ce que ce règne avait eu d'odieux. Il allait s'assurer l'Empire; mais la première tentative contre lui le détruisit. Trois semaines d'autorité souveraine lui valurent vingt ans d'exil. Il en revenait, dans les premières années de la vieillesse; l'âge ne lui avait ôté ni la beauté, ni la force, mais ses traits étaient durs et sévères. Les nuits d'été, il se promenait presque seul dans les rues de cette ville où il avait régné, où tout ce qu'il rencontrait, avait à lui demander le sang d'un frère ou d'un ami. Il méditait encore de retourner dans sa patrie en souverain; et quand Pierre III fut détrôné, Biren disait: « que la vraie faute de ce prince avait « été l'indulgence, et que les Russes ne doi« vent être gouvernés que par la verge et la « hache. »

On vit revenir celui qui avait renversé Biren, le feld-maréchal Munick, gentilhomme du comté d'Oldembourg, autrefois lieutenant d'infanterie dans les armées d'Eugène et de Malborough, et distingué par tous les deux: devenu habile ingénieur aussitôt que le hasard eut fait tomber

tomber entre ses mains, dans le désœuvrement d'un quartier d'hiver, quelques feuillets épars et déchirés d'une mauvaise géométrie française; s'étant bientôt élevé au-dessus même de cette foule d'hommes de génie avec lesquels Pierre-le-Grand l'attira dans ses états; célèbre en Russie, pour avoir construit le canal qui joint Pétersbourg à l'ancienne Moscovie; plus connu dans le reste de l'Europe, par ses victoires sur les Polonais, les Tartares et les Turcs.

Après qu'il eut pris la ville de Dantzick, d'où le roi Stanislas, qu'il assiégeait, parvint à s'échapper, Biren, qui gouvernait, lui fit faire son procès par l'inquisition d'état, l'accusant de cette évasion. Munick justifié conserva son ressentiment; et, huit ans après, les parens d'Ivane lui proposant d'entrer dans une intrigue de cour contre le régent Biren, pour réponse, il prit leur garde, monta au palais et fit enchaîner le régent. Il en donna le titre à la mère de l'empereur, et, sous le nom de cette princesse, il gouverna quelque temps l'empire. Mais haï de cette femme hautaine, il se retira avec gloire, et soutint le repos avec dignité. Sa retraite n'ayant pas empêché qu'à l'avènement d'Elisabeth, il ne fût arrêté et condamné avec tout l'ancien ministère, il monta tranquillement sur l'échafaud où il al-

lait être écartelé, et y reçut sa grace du même visage. Conduit en Sibérie, gardé à vue dans une maison isolée, au milieu d'un marais, ses menaces et quelquefois son nom seul faisaient encore trembler tous les gouverneurs des contrées voisines; et l'art auquel il avait dû sa première élévation, devint l'amusement de sa longue solitude. Il revenait de son exil à quatre-vingt-deux ans, le plus beau des vieillards, ne sachant pas qu'il lui restait un fils; mais trente-trois de ses descendans s'étaient réunis pour aller le recevoir; et à cette rencontre, cet homme que des fortunes si diverses n'avaient point ému, s'étonna de verser des pleurs.

Depuis l'instant où Munick avait enchaîné Biren, lui disputant le rang suprême, la première fois que ces deux hommes s'aperçurent, ce fut dans la foule gaie et tumultueuse qui environnait Pierre III; et cet empereur les ayant appelés, voulut leur persuader de boire ensemble. Il fit apporter trois verres; mais, pendant qu'il prenait le sien, on vint lui parler bas; il but en écoutant, et courut à ce qu'on lui disait. Ces deux anciens ennemis restaient vis-à-vis l'un de l'autre, chacun le verre en main, sans dire un mot, les yeux fixés sur l'endroit où l'empereur avait disparu; et se flattant bientôt qu'il les avait

oubliés, tous deux se fixèrent, se mesurèrent des yeux, et rendant leurs verres pleins, se tournèrent le dos.

On voyait auprès d'eux le comte Lestock, qui avait détruit la régence et couronné Elisabeth. Cet homme, né dans les états d'Hanôvre, ayant appris la chirurgie à Paris, où il se fit mettre à la Bastille, vint en Russie chercher fortune, et se fit aussitôt envoyer en Sibérie. Rappelé de ce premier exil, et devenu chirurgien de la princesse Elisabeth, il lui persuada qu'elle avait des droits au trône, travailla pendant une année entière à lui former un parti, parvint seul à y intéresser la Suède et la France; et se voyant découvert sans qu'Elisabeth, dans un danger si imminent, imaginât d'autre ressource que d'abandonner tous ses projets, il dessina sur une carte cette princesse, la tête rasée, et lui sur une roue; et au dos de la carte, la princesse sur un trône, et lui sur les marches, paré d'un grand cordon; et lui montant ces deux revers, il lui dit: « Ce soir l'un, ou demain l'autre ». Il la conduisit cette nuit même au palais, escortée de cent vieux soldats qui avaient servi sous Pierre-le-Grand, dont elle était fille. En arrrivant au premier corps-de-garde, un tambour commençait à battre l'alarme: mais, ou Lestock, ou la

princesse, en crévèrent la caisse d'un coup de couteau; et ils se sont toujours disputé l'honneur d'avoir eu cette présence d'esprit. La sentinelle, qui gardait la chambre de l'empereur au berceau, arrêta Elisabeth, en lui présentant la baïonnette sur la poitrine. Lestock crie: « Malheureux! que fais-tu? demande ta grace à « ton impératrice »; et la sentinelle tomba prosternée. Après avoir ainsi placé sur le trône la princesse qu'il servait, toujours dominé par son génie intrigant, voulant toujours négocier avec les puissances étrangères, il fut aisément perdu par les ministres. Quand, à son retour, la conjuration de l'impératrice Catherine eut éclaté, rien n'égala le chagrin de cet homme, de ce qu'il y eût de son temps une conspiration dont il ne fût pas; et il notait, avec une joie maligne, les imprudences de ces jeunes conjurés.

Ainsi, chaque jour voyait arriver des gens intéressans, au moins par de longs malheurs; et la cour de Pierre III se remplissait d'une multitude qui lui devait plus que la vie. Mais elle se remplissait en même temps d'anciennes haines, d'intérêts inconciliables. Tous ces exilés, dépouillés au temps de leurs disgraces, demandaient à rentrer dans leurs biens: on les

conduisait dans de vastes magasins, où, suivant l'usage de ce pays, sont conservées toutes les confiscations, tristes dépôts des ruines de la faveur, où l'on voit rangés, selon l'ordre des temps, tous les débris de ces fameux naufrages. Ils y cherchaient, dans la poussière, leurs meubles précieux, leurs ordres de diamans, les présens dont autrefois des rois même avaient acheté leur crédit; et trop souvent, après d'inutiles recherches, ils les reconnaissaient chez les favoris du dernier règne.

Pierre III courait à sa ruine par des actions bonnes en elles-mêmes, et la plupart des choses qui l'ont perdu, ne sont devenues des fautes que par sa précipitation, et ont été depuis exécutées par sa femme avec succès et avec gloire. Il était utile à son empire de dépouiller les prêtres de leurs immenses richesses; et après sa chute, Catherine, en gagnant quelques chefs du clergé, en leur donnant, par des pensions particulières, plus qu'elle ne leur ôtait par le dépouillement général, a exécuté facilement cette dangereuse opération. Mais Pierre III, qui l'ordonna par un simple coup de despotisme, sans prendre aucune mesure, choqua ces peuples superstitieux; et les prêtres, dont la principale richesse consistait en paysans esclaves, les exci-

taient à la révolte, et promettaient aux séditieux des prières et l'absolution.

Cette princesse a fondé le crédit dont elle jouit en Europe, et l'autorité qu'elle exerce dans les états voisins de son empire, sur ses liaisons avec le roi de Prusse; et ces liaisons, ouvrage de son mari, excitèrent contre lui une juste indignation. En effet, pendant que la Russie, liguée avec les plus grands Etats de l'Europe, faisait au roi de Prusse une guerre sanglante et opiniâtre, Pierre, rempli d'une folle passion pour l'héroïsme, avait pris secrètement le titre de colonel à son service, et trahissait pour lui tous les conseils de l'alliance. Aussitôt qu'il fut empereur, il l'appela hautement, « le roi mon maître »; et ce héros, qui touchait alors à son terme fatal, sans qu'on puisse imaginer comment les étonnantes ressources de son génie eussent empêché sa destruction, vit tout à coup, par cet heureux hasard, sa fortune rétablie, les Russes, ses vainqueurs, passer dans ses armées, et donna, pour échange à l'empereur, le titre de général. Mais la nation russe, en obéissant, s'indigna qu'il fallût encore répandre son sang pour réparer ses victoires; et accoutumée, depuis tant d'années, à la haine du nom prussien, elle ne

vit plus dans son maître que l'allié de son ennemi.

Pierre, redoublant sans cesse les mêmes mécontentemens, envoya au sénat ces nouvelles lois, dont le recueil est appelé le code Frédéric, que le roi de Prusse a faites pour ses états. L'ordre fut donné de les faire observer dans toute la Russie. Mais, soit par l'ignorance des traducteurs, soit que la langue russe n'ait point d'expressions pour toutes les idées du droit, il ne se trouva point de sénateur qui pût entendre cet ouvrage; et les Russes ne virent, dans cette vaine tentative, qu'un mépris marqué pour toutes leurs coutumes, et un fol attachement aux mœurs étrangères. Ce n'est pas qu'un pareil attachement ne fût nécessaire chez un peuple qui manque entièrement de lois, chez qui c'est une forme admise dans les procès criminels, de battre l'accusé jusqu'à ce qu'il avoue son crime; et s'il persiste à nier, de battre l'accusateur jusqu'à ce qu'il rétracte son témoignage. Il était, sans doute, du devoir d'un souverain, d'arracher son peuple à tant de barbarie; et puisque les desseins, si follement entrepris par ce prince, ont été depuis si sagement exécutés par son épouse, on pourrait croire qu'ils avaient été concertés entre eux dans le temps de leur inti-

mité. Mais, laissons aux politiques le soin de comparer deux administrations si diverses, quoique fondées sur les mêmes principes; de remarquer comment cette princesse, en renversant toutes les coutumes russes, prend un soin continuel de faire oublier qu'elle est étrangère; et enfin, d'examiner si les tentatives qui ont perdu l'empereur, n'ont cependant pas facilité, à celle qui lui succède, l'exécution des projets où il a échoué.

Le mécontentement gagna bientôt les régimens des gardes, les vrais maîtres du trône. Ces régimens, habitués depuis une longue suite d'années au service tranquille du palais, sous l'empire des femmes qui avaient successivement régné, avaient reçu l'ordre de suivre l'empereur dans une guerre lointaine; et, regrettant le séjour de la capitale, ils s'apprêtaient à partir malgré eux : mouvement bien proche de la sédition, et toujours favorable à qui veut faire soulever des troupes. L'empereur allait les conduire en Holstein, résolu d'employer sa nouvelle puissance à venger les injures que ses ancêtres avaient reçues du Danemarck, et à rendre à son ancienne patrie son étendue et son indépendance : ce qui le flattait le plus dans cette expédition, c'était d'avoir une entrevue avec le

roi de Prusse; le rendez-vous était marqué. Tous les états commençaient à craindre que ce héros, usant de tout son ascendant sur son admirateur, n'eût bientôt à ses ordres une nouvelle armée de cent mille Russes; et l'Europe entière, attentive à cet événement, se voyait menacée d'une révolution.

Cependant, la ville ne paraissait occupée que de fêtes. Les solennités de la paix se célébraient parmi les préparatifs de la guerre. Une joie licencieuse régnait dans le palais. Le départ pour l'armée s'approchant, la cour, prête à se séparer, eût craint de mettre entre les plaisirs un seul jour d'intervalle. La nation russe est oisive, dissolue; et quoique la douceur du dernier règne eût donné quelque politesse aux esprits et quelque décence aux mœurs, le temps n'était pas éloigné où cette cour barbare avait célébré, par une fête, la noce d'un bouffon avec une chèvre. La nouvelle cour prit donc aisément l'air et le ton d'un corps-de-garde en joie. Les six mois de ce règne ne furent qu'un long festin. Des femmes charmantes s'échauffaient de bière anglaise et de fumée de tabac, sans que l'empereur leur permît de retourner chez elles un seul instant du jour : tombant de fatigues et de veilles, elles s'endormaient, couchées sur des sophas, au

milieu de ces bruyantes orgies. Les comédiennes et les danseuses, toutes étrangères, furent souvent admises dans ces festins publics; et, sur la plainte que les dames de la cour firent porter à l'empereur par sa maîtresse, il répondit: « Que, « parmi les femmes, il n'y a point de rang. » Dans la licence même de ces fêtes, dans ses plus intimes familiarités avec les Russes, il faisait éclater son mépris pour eux par de perpétuelles moqueries. On voyait à sa cour un bizarre mélange de justice et de mauvaises mœurs, de grandeur et d'ineptie. Deux de ses plus chers favoris ayant vendu leur protection auprès de lui, il les battit violemment de sa main, reprit pour lui-même l'argent qu'ils avaient reçu, et continua de les traiter avec la même faveur. Un étranger étant venu lui dénoncer quelques propos séditieux, il répondit qu'il détestait les délateurs, et le fit punir. Aux veilles de la cour succédaient les violens exercices dont il excédait ses soldats. Sa manie militaire n'avait plus de mesure: il voulait que d'avance un bruit perpétuel de canons lui représentât la guerre; c'était dans sa paisible capitale le bruit d'un siége de ville. Il ordonna un jour qu'on lui fît entendre un seul coup de cent grosses pièces de canon à la fois; et il fallut, pour retenir cette fantaisie,

lui représenter qu'il allait faire écrouler la ville. Souvent il se levait de table pour se précipiter à genoux, un verre en vain, devant le portrait du roi de Prusse. Il s'écriait: « Mon frère, nous « conquerrons l'univers ensemble. » Il avait pris l'envoyé de ce prince dans une singulière faveur. Il voulait que cet envoyé, avant le départ pour la guerre, eût toutes les jeunes femmes de la cour. Il l'enfermait avec elles, se mettait, l'épée nue, en faction à la porte; et, dans un pareil moment, le grand-chancelier de l'empire étant arrivé pour un travail, il lui dit: « Allez « rendre compte au prince Georges; vous voyez « bien que je suis soldat. » Le prince Georges, de la maison de Holstein, était un de ses oncles, qui avait été lieutenant-général en Prusse, et à qui il disait quelquefois publiquement: « Oncle, « tu n'es pas trop bon général, le roi t'a chassé. » Quel que fût ce sentiment de mépris, il confiait tout à ce prince, par un premier mouvement d'amour pour sa famille. Il voulait, au moment où il fut détrôné, lui donner une souveraineté, ayant déjà forcé Biren à lui céder ce qu'on nommait ses droits au duché de Courlande; et, dès le premier jour de son règne, écoutant mal à propos un sentiment honnête, il avait, au grand regret des Russes, appelé à sa cour les

princes et princesses de cette maison nombreuse.

Tous les regards se tournaient vers l'impératrice ; mais cette princesse, en apparence isolée et tranquille, ne donnait lieu à aucun soupçon. Pendant les obsèques de la feue impératrice, elle s'était fait aimer par une rigoureuse dévotion, par une fidélité scrupuleuse à observer toutes les pratiques de leur religion grecque, plus chargée de cérémonies que de morale. Elle s'appliquait à se faire aimer des soldats, par le seul moyen que sa solitude lui en laissait, interrogeant avec bonté les sentinelles, et leur donnant sa main à baiser. Un soir qu'elle traversait une galerie obscure, une sentinelle l'ayant saluée des armes, elle lui demanda comment il l'avait reconnue ? Il répondit dans le style russe, un peu oriental : « Notre mère, qui « ne te reconnaîtrait pas ? tu éclaires tous les « lieux où tu es ». Elle envoya une pièce d'or à ce soldat, et son émissaire en fit un factieux. Maltraitée par l'empereur, chaque fois qu'elle était obligée de se montrer à la cour, elle paraissait s'attendre aux dernières violences. On la vit quelquefois en public, laisser, comme malgré elle, échapper ses pleurs, tâchant que la pitié générale devînt un moyen pour elle. Ses

partisans secrets répandaient le bruit de ses dangers ; et elle paraissait en effet réduite à un tel abandon, tombée dans un tel discrédit, qu'elle avait même perdu toute l'autorité dans l'intérieur du palais, et que ses domestiques ne la servaient plus que par attachement.

Si l'on croit devoir juger ses desseins par ses périls, et justifier peut-être ce qu'elle a osé, par ce qu'elle avait à craindre, on demandera quelles étaient précisément les intentions de son mari contre elle ? Comment les dire avec certitude ? Un tel homme n'avait point de résolution fixe, mais des mouvemens dangereux. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il avait songé à rendre la liberté au malheureux Ivane, à le reconnaître pour l'héritier du trône ; que, dans ce dessein, il l'avait fait amener dans une forteresse voisine de Pétersbourg, qu'il avait été le visiter dans cette prison. Il avait rappelé des pays étrangers ce comte Soltikof, ce premier amant, que la prétendue nécessité d'assurer la succession avait fait donner à l'impératrice, et le pressait de se déclarer publiquement père du grand-duc, paraissant résolu à désavouer cet enfant. Sa maîtresse commençait à montrer une ambition démesurée. On parlait dans le palais de démarier les jeunes dames de la cour qui

avaient de justes plaintes à faire de leurs maris ; et l'empereur venait de commander secrètement douze lits, parfaitement égaux, pour douze noces très-prochaines, sans qu'on pût précisément en prévoir aucune. Mais déjà toutes les conversations n'étaient que plaintes, murmures, mots coupés, de gens qui cherchent à se sonder mutuellement. En rencontrant l'impératrice dans ses promenades solitaires, on pouvait observer que son air était sérieux, et non pas chagrin. Des yeux clairvoyans auraient reconnu sur son visage ce flegme composé sous lequel se cachent de grands desseins. On remarquait parmi le peuple des bruits séditieux, semés avec artifice, pour le disposer au soulèvement. C'était l'agitation sourde qui précède les tempêtes : et le public attendait avec inquiétude qu'un grand événement vînt tout changer, entendant dire de tous côtés que la perte de l'impératrice était certaine ; mais sentant aussi de toutes parts qu'une révolution se préparait. Au milieu de l'intérêt général pour l'impératrice, ce qui faisait trembler pour elle, c'est qu'on ne voyait en sa faveur aucun point de ralliement : on n'apercevait aucun chef ; la faiblesse de tous les grands, le peu de vigueur de tous les gens connus, ne permettait de jeter les yeux sur aucun. Et tout

ce mouvement, en effet, était produit par un homme jusqu'alors inconnu, et qui ne fixait point l'attention publique.

Orlof, le plus bel homme du Nord, d'une naissance médiocre, gentilhomme, si l'on veut, par la possession de quelques paysans esclaves, ayant ses frères soldats dans les régimens des gardes, avait été choisi pour aide-de-camp par le grand-maître de l'artillerie, le plus fastueux des Russes. L'usage en ce pays est que les généraux conservent en tout temps leurs aides-de-camp autour d'eux ; ils gardent leurs antichambres, suivent à cheval leur carrosse, et forment la société intérieure de leur maison. Cet avantage d'une belle figure, qui avait fait choisir Orlof, fut bientôt la cause de sa disgrace. La princesse Kourakine, une des plus piquantes beautés de la cour, brune et blanche, fraîche et vive, était en public maîtresse du général, et en secret de l'aide-de-camp. Le général était trop vain pour être jaloux, mais il fallut céder à l'évidence ; il eut le malheur de le surprendre. L'aide-de-camp fut chassé, et il allait être pour jamais relégué dans les déserts de la Sibérie, quand une main invisible s'opposa à sa ruine : c'était celle de la grande-duchesse. Le bruit de cette aventure était par-

venu jusques dans la retraite où elle vivait dès avant la mort de l'impératrice Elisabeth. Tout ce qu'on racontait d'un si bel infortuné, le lui fit juger digne de toute sa protection; et d'ailleurs, la princesse Kourakine est si bien connue, qu'on peut toujours, un bandeau sur les yeux, prendre l'amant qu'elle a choisi. Une femme-de-chambre adroite et favorite, Catherine Ivanouwena, conduisit cette intrigue, prit les précautions que tous les genres de méfiance peuvent suggérer; et Orlof, aimé d'une belle inconnue, encore loin de soupçonner toute l'étendue de son bonheur, se trouvait déjà le plus heureux des hommes. On pourrait demander s'il le fut davantage, lorsqu'enfin, dans la pompe d'une cérémonie publique, il reconnut sur le trône la beauté qu'il adorait. Sa vie n'en demeura pas moins obscure. Soit goût, soit habitude, ou dessein formé, il ne vivait qu'avec les soldats; et quoiqu'à la mort du général qui l'avait persécuté, elle fût parvenue à le faire trésorier de l'artillerie, place qui lui rendait le rang de capitaine, il ne changea point sa vie, et sa caisse ne servit qu'à lui faire plus d'amis parmi les soldats. Il s'attachait cependant à suivre sa maîtresse; il se trouvait partout sous ses yeux, et pourtant jamais intrigue

trigue ne fut conduite avec plus d'art et de réserve. Dans une cour défiante, elle ne fut jamais soupçonnée. Seulement, quand Orlof monta tout à coup au rang suprême, les courtisans avouèrent que c'était leur faute de ne s'en être point aperçus: on se rappela des signes d'intelligence; on cita des occasions où on aurait dû être éclairé. Mais il résulte uniquement de ces remarques tardives, que les deux amans avaient eu long-temps le plaisir de s'entendre seuls, et sans que leur intelligence fût trahie. Ainsi vivait la grande-duchesse, tandis que l'Europe entière vantait, et la fierté de son cœur, et sa constance un peu romanesque.

La princesse d'Aschekof est la cadette de trois sœurs célèbres: l'une est cette comtesse Boutourline, dont les voyages ont fait connaître en tant d'endroits sa beauté, son esprit et ses galanteries; l'autre, Elisabeth Woronsof, est cette maîtresse que le grand-duc avait trouvé parmi les *frailes* de la cour, ou filles d'honneur. Toutes trois étaient nièces du nouveau grand-chancelier, qui, ayant poussé jusques-là sa fortune par trente ans d'assiduités, de services et de souplesses, en jouissait dans le luxe et le désordre, et n'avait à donner à ses nièces que son crédit. Les deux premières

avaient été placées à la cour, et la plus jeune était élevée auprès de lui. Elle y voyait tous les ministres étrangers; mais, dès l'âge de quinze ans, elle ne voulait s'entretenir qu'avec les ministres des républiques. Elle se plaignait hautement du despotisme russe, et annonçait le projet d'aller vivre en Hollande, dont elle vantait la liberté civile et la tolérance pour les religions. Sa passion pour la célébrité paraissait plus vive encore. Une singularité à remarquer, c'est que dans un pays où le rouge et le blanc sont d'un usage si général, qu'au coin des rues une femme ne mendie point sans rouge; que, dans la langue russe, le mot *rouge* est la forte expression pour signifier la beauté; et que, dans les présens qu'un village doit à sa dame, l'étiquette est qu'il y ait un pot de blanc: dans ce pays, à quinze ans, la jeune Woronsof annonça qu'elle n'en porterait de sa vie. Un jour, le prince d'Aschekof, un des plus beaux seigneurs de la cour, lui tenant des propos de galanterie un peu vifs, suivant la langue du pays, elle appela le grand chancelier, et lui dit: « Mon oncle, voici M. « le prince d'Aschekof qui me fait l'honneur « de me demander en mariage ». A parler rigoureusement, cela était vrai; et ce jeune

homme n'ayant osé avouer, au premier personnage de l'empire, que la proposition qu'il faisait à sa nièce n'était pas précisément celle-là, il l'épousa; mais il l'envoya à Moscou, à deux cents lieues. Elle y passa deux ans, dans une société qu'elle sut y former des plus spirituelles Moscovites. Cependant sa sœur, maîtresse du grand-duc, vivait en femme de soldat, inutile à ses parens, qui s'étaient flattés de gouverner par elle le grand-duc, et qui la voyaient, par ses caprices et son peu de suite, échapper à tous leurs desseins. Ils se rappelèrent l'esprit de la princesse, que ces courtisans nommaient adresse et manége. Ils employèrent leur habileté à la faire revenir dans cette cour, persuadés que, par ses intrigues, ils allaient en gouverner tous les esprits. On était alors dans une maison de campagne. Cette jeune femme ne vit qu'avec dégoût la tabagie de sa sœur, et s'enfermait les jours entiers dans la solitude de la grande-duchesse. Toutes deux, dans ces longs entretiens, parlaient du despotisme avec la même horreur. Elle crut avoir trouvé les sentimens qu'elle souhaitait avec passion dans un souverain de sa patrie. Mais, comme elle faisait le contraire de ce qu'on lui avait demandé, on la força de

quitter cette cour, la tête également échauffée d'indignation contre ses parens et d'enthousiasme pour la grande-duchesse. Elle s'arrêta à Pétersbourg, vivant sans éclat, voyant plus les étrangers que les Russes, occupant son génie ardent à l'étude des plus hautes sciences; et ayant vu, dès le premier coup-d'œil, combien ses compatriotes y sont peu avancés, annonçant, dans ses conversations familières, que la crainte de l'échafaud ne serait jamais un obstacle pour elle; et quand elle vit sa sœur près d'être impératrice, elle détesta une élévation où sa famille ne pouvait aspirer qu'en faisant périr son amie : et si elle ne mit point de violence dans ses plaintes, c'est que, dès ce moment, elle forma des desseins fixes.

Telles étaient, dans l'abandon général, les deux liaisons inconnues que l'impératrice avaient conservées; et comme elles étaient même inconnues l'une à l'autre, elle mena de front deux conjurations à la fois, et les tint absolument séparées, méditant dans l'une un soulèvemens des gardes, et dans l'autre, une convocation des grands.

Orlof, pour tramer des complots, n'eut qu'à continuer sa manière de vivre. Ses premiers complices furent ses frères et son intime ami,

nommé Bibikof. Ces cinq hommes, certains de leur fortune ou de leur mort, vendirent tout ce que possédait leur famille, et se répandirent dans tous les cabarets. L'habileté qu'avait eue l'impératrice de mettre entre les mains d'Orlof la caisse de l'artillerie, leur procura des fonds plus considérables, avec lesquels ils se prêtèrent à toutes les passions des soldats. Dans la disposition générale où étaient les esprits, il fut aisé de leur donner un mouvement commun. Ils semèrent dans tous les régimens les mécontentemens et la sédition; ils inspirèrent la pitié pour l'impératrice, et le désir de vivre sous son autorité. Pour être assurés du premier coup de main, ils gagnèrent deux compagnies entières du régiment des gardes Ismaïlof, et reçurent des soldats un serment sur le crucifix; ils voulurent même, à tout événement, s'assurer de leur colonel, sachant bien que, par son caractère, il ne penserait ni à trahir la conjuration, ni à s'en rendre le chef. C'était le comte Rozamouski, simple Cosaque, qui des plus vils métiers où il gagnait sa vie, était parvenu par le mariage de son frère avec la feue impératrice, à une si haute faveur, que même on avait rétabli pour lui la place redoutable de hetman, ou capitaine souverain des Cosaques.

Cet homme, d'une beauté colossale, dédaignant toute intrigue, et même toute affaire, était agréable à la cour par sa représentation, traité par l'empereur comme un favori, et chéri du peuple, parce que, dans les honneurs et dans le faste, la simplicité de sa conduite faisait croire qu'il n'oubliait point celle de son origine : inutile pour former un complot, sa présence dans un soulèvement pouvait déterminer la multitude. Orlof, qu'il n'avait jamais vu, osa lui demander un entretien secret, lui remit sous les yeux tous les désordres du gouvernement, en obtint facilement la promesse qu'au moment où l'impératrice le manderait, il se rendrait auprès d'elle. Rozamouski ne prit, et on ne lui demanda aucun autre engagement. Orlof rendait compte à sa maîtresse, dans leurs entrevues toujours ignorées : elles échappèrent à la médisance des casernes, comme à celle de la cour; et quoique cette princesse fût alors dans les inquiétudes d'une grossesse qu'elle n'a jamais déclarée, le même mystère couvrit leur amour et leurs complots.

D'un autre côté, l'impératrice avait conservé avec la princesse d'Aschekof un commerce continuel de billets, qui, n'ayant été long-temps que l'amusement de deux jeunes esprits, était

devenu peu à peu une correspondance de conjuration. Cette jeune femme commença par faire donner à son mari une commission éloignée, pour n'être point forcée à lui faire de confidence, ou peut-être pour le dérober aux dangers qu'elle allait courir. Elle feignit une légère indisposition, afin d'aller, sous prétexte de prendre des eaux, habiter un jardin voisin de la ville; et partageant ainsi ses nombreux rendez-vous, elle évita que l'affluence ne rendît sa maison suspecte.

Au premier mot, les chefs du clergé mécontent, et surtout l'archevêque de Novogorod, promirent tout ce qu'on voudrait d'eux. Elle retrouva parmi les grands, toutes les anciennes menées de l'impératrice, et n'eut, dans plusieurs entretiens, que des trames à renouer. Le seul homme que sa position rendit également nécessaire aux deux conjurations, était le comte Rozamouski; mais l'impératrice, secrètement assurée de lui, eut soin de dire à la princesse, « Qu'il était inutile de le prévenir; que depuis plusieurs années, il lui avait « promis d'être à elle, quand elle le voudrait; « qu'elle le connaissait assez pour se fier à « cette promesse, et qu'il suffirait de l'avertir « à l'instant où on aurait besoin de lui ». Ces

paroles, qui semblaient annoncer et la plus sage réserve et la plus généreuse confiance, et qui devaient si aisément être crues par cette jeune femme, la détournèrent sans aucun effort, de la seule voie où elle eût pu reconnaître la double intrigue: mais un intérêt inconciliable avec les desseins de l'impératrice et de la princesse, leur opposait un obstacle qui paraissait invincible.

Catherine, tournant à son avantage l'injure que l'empereur avait faite à son fils, de ne le pas nommer pour succéder au trône, voulait s'en assurer pour elle-même. Le gouverneur du jeune grand-duc, le comte Panine, que l'intérêt de sa fortune, attachée à celle de son pupille, fit entrer aisément dans la conspiration, voulait, en ôtant la couronne à Pierre III, la faire passer par son droit de succession, à l'héritier naturel, et ne donner à l'impératrice qu'une régence. Il s'opposa long-temps et fortement à toute autre résolution : la princesse d'Aschekof, dont il était éperduement amoureux, employait vainement toute sa séduction; elle flattait sa passion, mais elle n'y cédait pas, persuadée, entre autres raisons, par le commerce intime que sa mère avait eu avec Panine, qu'elle était fille de cet amant. Un Piémontais,

nommé Odart, leur confident, détermina cette jeune femme à passer sur tous ses scrupules; et ce fut ainsi qu'elle obtint de Panine le sacrifice de son pupille. Il suffira, pour faire connaître ce Piémontais, de rapporter ses propres paroles à un homme en qui il avait confiance : « Je suis né pauvre; j'ai vu qu'il n'y avait dans « le monde que l'argent de considéré; j'en veux « avoir; j'irais, pour en avoir, mettre ce soir « le feu au palais : quand j'en aurai, je me re- « tirerai dans mon pays, et je vivrai honnête « homme tout comme un autre ».

Panine et la princesse avaient tous deux une même façon de penser; et si la princesse devait à son génie une violente horreur de l'esclavage, le comte Panine, qui avait été pendant quatorze ans ministre de sa cour en Suède, y avait reçu quelques idées républicaines. Tous deux se réunirent donc dans la résolution d'arracher leur patrie au despotisme, et l'impératrice paraissait les y encourager. Ils rédigèrent les conditions auxquelles les grands de l'empire, en destituant Pierre III, donneraient, dans une élection formelle, la couronne à sa femme, avec une autorité limitée. Cet espoir engagea dans la conspiration un grand nombre de nobles. L'exécution de ce projet acquérait chaque jour plus

de vraisemblance; et Catherine, qui l'avait seulement employé comme un moyen de séduction, sentit qu'elle allait être engagée plus loin qu'elle ne voulait.

Dans le même temps les deux intrigues commençaient à se mêler. La princesse, assurée des grands, descendait aux soldats. Orlof, assuré des soldats, faisait des tentatives parmi les grands. Tous deux, inconnus l'un à l'autre, se rencontrèrent dans les casernes, et s'y virent avec une curiosité inquiète. L'impératrice, que tous deux informèrent de cette rencontre, jugea qu'il était nécessaire de joindre les deux intrigues; et elle eut l'habileté même, en les fortifiant l'une par l'autre, de se rendre maîtresse de tout le mouvement.

Orlof, instruit par elle, se fit rechercher par la princesse; et cette jeune femme, croyant que les sentimens dont elle était animée étaient dans tous les cœurs, ne vit, dans un chef de factieux, qu'un citoyen zélé. Jamais elle ne soupçonna qu'il eût un accès direct auprès de l'impératrice; et depuis ce moment, Orlof, devenu en effet seul et véritable chef de l'entreprise, eut la singulière adresse de ne paraître qu'un agent de la princesse d'Aschekof.

Mais aussitôt qu'il fut initié dans les conseils

des grands, il s'opposa à tous leurs projets. Il jura de ne point souffrir qu'ils imposassent des conditions à leur souveraine. Il leur dit « que « l'impératrice, donnant sa parole de rédiger « elle-même les droits de leur liberté, ils de- « vaient la croire; qu'au reste, ils agiraient à « leur volonté, qu'il était maître des soldats; « que lui et les gardes agiraient seuls s'il le fal- « lait, et suffiraient pour la rendre souveraine ».

Les grands, déjà complices, se virent donc obligés de céder à celui qui avait la force en main, et se contentèrent de promesses vagues que faisait l'impératrice, d'assurer leur liberté.

On eut aussi attention au peuple; et, afin de lui inspirer l'esprit de révolte, on répandit qu'elle avait déjà éclaté dans toutes les provinces; que les esclaves des prêtres s'attroupaient de toutes parts, refusant d'obéir au nouvel édit; que les Tartares de Crimée campaient sur les frontières, se préparant à forcer les lignes, aussitôt que l'empereur aurait emmené toutes les troupes hors de l'empire, pour une guerre absolument étrangère à la Russie. Non-seulement ces bruits mêlés de vérité et de mensonge couraient avec rapidité, comme il arrive en tout pays où le gouvernement devient odieux, et où le mécontentement général se nourrit avidement de tout ce qui peut

le flatter et l'aigrir; mais en Russie, où jamais on ne s'entretient des affaires publiques, où cette curiosité pourrait être punie de mort, de pareils bruits étaient déjà seuls un commencement de révolte. Cette folle précipitation de l'empereur pour son départ, lui faisant négliger d'aller à Moscou, suivant l'usage antique, recevoir la couronne dans la chapelle des anciens czars, on publiait presque hautement qu'il était permis de détrôner un souverain qui dédaignait de se faire sacrer.

Dans le même temps, l'impératrice faisait dire aux ministres des cours dont ce prince avait abandonné l'alliance, qu'elle détestait cette perfidie, et se mettait en mesure pour demander à ces cours l'argent qui commençait à lui devenir nécessaire. Ces ministres, et surtout celui de France, le baron de Breteuil, accoutumés depuis plusieurs années à manier les esprits de cette nation, s'occupaient dans la crise présente des affaires générales, de prévenir les projets où l'empereur se laissait entraîner par les ennemis de leurs souverains. Ils saisirent avec empressement le moyen que cette conjuration leur en offrait; et, quoique gênés par les ordres de leurs cours, qui leur avaient prescrit de prendre peu de part à ces mouvemens, ils travaillèrent avec

autant d'activité que de succès, à donner à l'impératrice tous leurs partisans. Au contraire, les ministres amis de l'empereur, uniquement occupés d'accélérer son départ, se livraient, pour lui plaire, aux fatigues insensées de sa cour; et pendant que tant d'intrigues leur échappaient, ils s'applaudissaient du succès de leurs négociations, en voyant les troupes défiler de toutes parts, la flotte prête à faire voile, l'empereur environné de toutes les forces de son empire, et le jour du départ déjà fixé.

On avait donc un parti nombreux, des ressources assurées; et dans le temps même où le péril devenait pressant, il ne paraissait pas même qu'on eût encore formé aucun complot déterminé. Ceux qui connaissent bien la nation russe, et même d'anciens conspirateurs, prétendent que c'est toujours ainsi qu'il faut y conduire ces sortes d'entreprises; que ces peuples étant très-propres aux conspirations, par la forme de leur gouvernement, par leur disposition naturelle au secret, et même par leur patience dans les supplices; cependant, à cause des haines implacables qui règnent entre toutes les familles, et de l'excessive défiance répandue dans tous les esprits, il serait trop imprudent d'y rassembler une société de conjurés, qui se partageraient en

complices les différentes parties d'un même dessein; que d'ailleurs l'habitude de voir passer du rang le plus abject aux plus hautes dignités, donnant à chacun le droit d'y prétendre pour soi-même, il serait également dangereux de leur montrer des chefs dont ils pussent soupçonner la prochaine grandeur; mais qu'il faut s'assurer de chacun en particulier, donner à chacun l'espérance de la plus grande faveur, et ne les réunir qu'à l'instant de l'exécution.

Si on voulait un assassinat, on en était sûr; et le capitaine aux gardes, Passig, s'était jeté aux pieds de l'impératrice, ne demandant que son aveu pour poignarder l'empereur, en plein jour, à la tête de sa garde. Cet homme et un nommé Bachekakof, de la même trempe, l'avaient déjà manqué deux fois, vers une petite maison inhabitée, la première que Pierre le Grand fit bâtir dans les îles où il a fondé Pétersbourg, et que, par cette raison, les Russes conservent avec respect; promenade isolée, où Pierre III venait quelquefois le soir avec sa maîtresse, et où ces deux forcenés l'avaient attendu de leur propre mouvement. Une troupe choisie de conjurés, conduite par le comte Panine, avait été reconnaître l'appartement de ce prince, sa chambre à coucher, son lit, et toutes les portes qui y conduisaient. Le projet auquel on se détermina enfin, fut d'y venir en force une des nuits prochaines, l'enlever, s'il était possible, le poignarder s'il résistait, convoquer les grands, pour donner à sa déposition une apparence juridique; et l'impératrice, qui n'aurait paru prendre aucune part à cette révolution, éloignant toute apparence d'avoir trempé elle-même dans ce complot, aurait eu l'air de céder seulement à la prière de ses peuples, et reçu, par une proclamation volontaire et unanime, les droits qu'aucun titre ne lui donne. Telle fut la base de sa conduite. C'est à produire cet effet, que, presque invisible dans la conjuration, elle en dirigeait tous les ressorts; et même, après les démarches éclatantes où elle se vit forcée, elle a toujours tâché d'y ramener les esprits.

L'empereur était à une campagne éloignée de douze lieues. L'impératrice, dans la crainte de donner des soupçons si elle fût restée à la ville pendant cette absence, était elle-même à une autre campagne. C'était au retour, que l'empereur avait fixé son départ pour la guerre, et l'impératrice, l'exécution de ses complots; mais le zèle furieux de ce même capitaine Passig, renversa tous les desseins. Ce conjuré violent, toujours emporté dans ses propos, parla du com-

plot devant un soldat qu'il avait maltraité, et qui fut aussitôt le dénoncer à la chancellerie du régiment. Le 8 juillet, à neuf heures du soir, Passig fut arrêté, et un courier fut envoyé porter cette nouvelle à l'empereur.

Tout était perdu, sans une précaution que le piémontais Odart avait prise, dont lui seul et la princesse d'Aschekof avaient le secret. Chaque homme principal avait à sa suite un espion, qui ne le perdait pas de vue. La princesse fut instruite, à neuf heures et un quart, que Passig était arrêté. Elle manda au comte Panine d'accourir chez elle, et lui proposa de commencer à l'instant même à exécuter leurs desseins; proposition pareille à celle que de véritables Romains firent autrefois, dans la même conjoncture: « Qu'il fallait essayer de soulever tout « à coup le peuple et les soldats; que les com- « plices se rassembleraient; que l'éclat des choses « imprévues saisit les esprits et entraîne la mul- « titude; que l'empereur n'avait rien de prêt « contre un tel effort; que les plus braves sont « étonnés par les mouvemens subits: et que « pourrait y opposer ce baladin, dans son cor- « tége de débauché? Que des choses, impos- « sibles dans la délibération, s'exécutent parce « qu'on ose les entreprendre. Et, comment, « désormais,

« désormais, espérer le secret parmi tant de « complices effrayés? La foi des sermens tient- « elle entre les supplices et les récompenses? « qu'attendait-on? La mort était sûre, une mort « ignominieuse! Ne valait-il pas mieux périr en « embrassant la patrie, en implorant des secours « pour la liberté, périr par la faute des soldats « et du peuple, s'ils l'abandonnaient, et digne « à la fois de ses ancêtres et de l'immortalité? »

Le conjuré romain ne suivit point ce conseil, et mourut par la main des bourreaux. Le Russe pensa ainsi « qu'un éclat précipité acheverait de « tout perdre; que, dût-on réussir à faire sou- « lever Pétersbourg, ce ne serait que le com- « mencement d'une guerre civile, l'empereur « ayant auprès de lui une ville de guerre, une « flotte prête, trois mille homme de ses troupes « particulières de Holstein, et toutes les troupes « qui défilaient pour joindre l'armée; que la « nuit n'avait rien de plus favorable, puisque, « dans ces climats, les nuits n'ont point alors « d'obscurité; que l'impératrice absente ne pou- « vait être arrivée avant le matin; qu'il fallait « être attentif aux suites, et qu'on serait à temps « de se régler le lendemain sur les événemens. » Ainsi pensa le comte Panine, qui toujours temporise, et il fut se coucher.

La princesse d'Aschekof le laissa dire, et s'en alla. Il était minuit. Cette femme de dix-huit ans, s'habille en homme, part seule de sa maison, va sur un pont qu'elle savait être un rendez-vous ordinaire de conjurés. Orlof s'y trouva au milieu de ses frères. On aime à voir comment la fortune secondait la vigilance. A la nouvelle de Passig arrêté, à la proposition d'éclater à l'instant, tous demeurèrent immobiles ; et la joie succédant à ce premier étonnement, tous y consentirent avec transport. L'un de ces frères, que la cicatrice d'un coup reçu au visage, dans un jeu public, a fait nommer le *Balafré*, simple soldat, qui serait d'une singulière beauté, si sa physionomie était moins féroce, et qui joignait l'agilité à la force, fut envoyé, par la princesse, chargé d'un billet qui contenait ces mots : « Venez, madame, le temps presse. » Les autres et la princesse passèrent la nuit à préparer le soulèvement avec tant d'habileté, que l'impératrice arrivant, tout était prêt, ou si quelque obstacle arrêtait cette princesse, aucun éclat imprudent n'aurait trahi leurs complots. Ils prévirent même que l'entreprise pourrait échouer ; et dans ce cas, ils assurèrent l'évasion de l'impératrice en Suède. Orlof, et son ami, chargèrent chacun un pistolet, se le donnèrent

mutuellement, se jurant de ne point faire usage de cette arme dans leurs périls les plus pressans, et de le réserver, si l'entreprise manquait, pour se donner réciproquement la mort. La princesse ne prépara rien pour elle : le supplice lui devenait indifférent.

L'impératrice était à huit lieues, dans le château de Pétershoff ; et, sous le prétexte de laisser à l'empereur, qu'on y attendait ce jour même, la libre disposition de tous les appartemens, paraissant craindre d'embarrasser ce prince et sa cour, elle s'était logée dans un pavillon détaché. Ce pavillon, bâti sur un canal, communique avec le fleuve ; et un bateau, attaché sous les fenêtres même de l'impératrice, pouvait, aux premières alarmes, servir à son évasion.

Orlof le *Balafré* avait appris de son frère, les plus secrets détours du jardin et du pavillon. Ce soldat éveilla sa souveraine ; et songeant même, en ce moment, à usurper, pour sa famille, tout l'honneur de la révolution, il eut l'audacieuse habileté de soustraire le billet de la princesse d'Aschekof, et dit à l'impératrice, dans la première surprise du réveil : « Madame, « il n'y a pas un moment à perdre : venez ; » et, sans rien écouter, la quitta, redescendit, et disparut.

L'impératrice, dans un étonnement inexprimable, s'habillait et restait éperdue, quand ce même homme, traversant à cheval les allées du parc avec la rapidité d'un éclair, revient à elle, et lui dit : « Voilà votre voiture ; » et l'impératrice, comme entraînée, sans avoir le temps de prendre une résolution, tenant par le bras Catherine Ivanowena, courut à la porte du parc. Elle y trouva une voiture que le Balafré avait été chercher à une ferme assez distante, où, depuis deux jours, par les soins de la princesse d'Aschekof, elle se tenait prête à toute heure, soit parce que l'impatience des gardes faisait pressentir qu'on serait obligé d'éclater avant peu, soit pour avoir un moyen de plus de dérober l'impératrice à tout danger, s'étant en même temps assuré de relais jusqu'aux frontières voisines.

La voiture partit, menée par des paysans, attelée de huit chevaux de louage ; mais tous les chevaux de ce pays étant de race tartare, en ont encore la vîtesse.

Catherine conservait tant de liberté d'esprit, qu'elle passa une partie du chemin à rire avec sa femme-de-chambre, de je ne sais quel désordre qui se trouva dans leur habillement.

On aperçut de loin une voiture ouverte, qui

venait avec une extrême rapidité ; et, comme ce même chemin conduisait vers l'empereur, on regardait avec inquiétude. C'était Orlof, le favori, accourant au-devant de sa maîtresse, et qui, lui criant : « Tout est prêt, » reprit les devants avec la même vitesse. On volait vers la ville, Orlof seul dans la première voiture, l'impératrice et sa femme-de-chambre dans la seconde, et derrière était le Balafré avec un soldat qui l'avait accompagné.

En approchant de la ville, on rencontra un nommé Michel, valet-de-chambre français, pour qui l'impératrice avait de singulières bontés, daignant être sa confidente et faire élever tous les bâtards de cet homme. Il venait pour l'heure de la toilette, et reconnut avec effroi l'impératrice au milieu de ce bizarre cortége. Il la crut enlevée par ordre de l'empereur. Elle avança la tête, et lui cria : « Suivez-moi » ; et Michel, le cœur lui battant, croyait suivre jusqu'en Sibérie.

Ainsi, pour régner despotiquement sur le plus vaste empire du monde, arriva Catherine, entre sept ou huit heures du matin, partie sur la foi d'un soldat, menée par des paysans, conduite par son amant, accompagnée de sa femme-de-chambre et de son coiffeur.

Il fallut traverser toute la ville pour se rendre aux casernes dont elle est bordée à l'orient, et qui, de ce côté, forment un véritable camp. On arriva, en droiture, à ces deux compagnies du régiment d'Ismaïlof, qui avaient déjà prêté serment. Les soldats n'étaient pas encore sortis de leurs logemens, parce qu'on avait craint qu'ils ne perdissent tout en s'ameutant trop tôt. L'impératrice descendit sur le chemin qui règne autour d s casernes; et pendant que ses conducteurs couraient annoncer son arrivée, elle traversa, en s'appuyant sur sa femme-de-chambre, un grand espace qui sépare les casernes du chemin. Elle fut reçue par une trentaine de soldats qui sortirent en désordre, en achevant de s'habiller en sarots, en chemises. Cette vue l'étonna: elle pâlit: un frisonnement agita visiblement toute sa personne. Mais dans ce mouvement, qui ne la rendait que plus touchante, elle leur dit: « qu'elle venait se jeter entre leurs bras, « que l'empereur avait donné ordre de la tuer, « elle et son fils; que les assassins étaient partis « chargés de cet ordre ». Tous jurèrent, d'une seule voix, de mourir pour sa défense. Les officiers accoururent: la foule grossit. Elle envoya appeler le prêtre du régiment, avec ordre d'apporter un crucifix: ce prêtre vint, pâle et tremblant, et tenant en main son crucifix, il reçut sans savoir ce qu'il faisait, le serment des soldats. Alors arriva le comte Rozamouski, plus fidèle à sa personne qu'à l'amitié de l'empereur. Il fut suivi du général Volskonski, neveu de ce chancelier disgracié, pour avoir, entre autres raisons, été si singulièrement dévoué à cette princesse; du comte de Schouvalof, qui, sous le dernier règne, avait usé, avec une modération rare, de la suprême faveur, et que la mémoire d'Elisabeth rendait encore cher aux soldats; du comte de Bruce, premier major des gardes; et du comte Strogonoff, dont l'épouse, ainsi que la comtesse de Bruce, étaient alors avec l'empereur, célèbres toutes deux par leur beauté, et nommées parmi celles qui allaient, disait-on, être démariées. Il y en eut dans cette première foule, qui proclamaient l'impératrice régente. Orlof accourut vers eux, leur dit: « qu'il ne fallait pas faire l'ouvrage à demi, ris- « quer des supplices pour avoir un jour à re- « commencer; et que le premier qui pronon- « cerait le mot de *régence*, il le poignarderait « de sa main ». Le major Chapelof, sur qui on avait compté, n'arriva point; et le premier ordre que donna l'impératrice, fut « qu'on « aille lui dire que je n'ai pas besoin de lui, et

« qu'on le mette aux arrêts ». Les simples officiers se rendaient de toutes parts à leurs compagnies, et leur faisaient prendre les armes. Il est remarquable que de ce grand nombre d'officiers particuliers qui avaient donné leur parole, un seul, nommé Pouskine, eut le malheur ou la faiblesse de manquer à la sienne. L'impératrice faisait le tour de cette espèce de camp formé par les casernes, et parcourait chacun des trois régimens des gardes à pied, garde si redoutable à ses souverains, qui, autrefois, composée d'étrangers par Pierre Ier., fit sa sûreté contre les factions des Russes, mais qui, depuis, augmentée en nombre, et toute composée de Russes, a déjà trois fois disposé de la régence ou de la couronne. Comme elle s'avançait des casernes d'Ismaïlof à celles de Simonoski, à la tête de ce premier régiment, les soldats, qu'elle ne soulevait qu'en les touchant sur ses dangers, crièrent, « qu'en marchant à « leur tête, elle n'était pas en sûreté », et formèrent d'eux-mêmes un bataillon carré autour d'elle. Dans toutes les casernes, deux seuls officiers du régiment de l'Ascension *Préobasinski*, s'opposèrent à leurs soldats, et furent arrêtés. En passant devant la prison de ce régiment, où le conjuré Passig était détenu, elle l'envoya dé-

livrer. Et cet homme, qui se préparait à subir toutes les tortures sans rien révéler, étonné d'une nouvelle si imprévue, eut la force de s'en défier, de craindre qu'elle ne fût un piége pour surprendre, dans ses mouvemens, un aveu de la conjuration, et il refusait de sortir. Les trois régimens assemblés, les soldats criant *houra*, crurent l'entreprise achevée, et tous demandèrent à baiser la main de l'impératrice. Elle appaisa ce fol enthousiasme, en leur représentant avec bonté, qu'ils avaient à ce moment d'autres affaires. Orlof avait couru vers le régiment d'artillerie, troupe nombreuse et très-redoutée, dont presque tous les soldats portaient une marque d'honneur, pour s'être trouvés aux sanglantes batailles contre le roi de Prusse. Il présumait assez du crédit que sa place de trésorier dans ce corps lui donnerait sur les soldats, pour espérer de leur faire prendre les armes; mais ils refusèrent de lui obéir, et demandèrent ce que disait leur général.

C'était Villebois, Français réfugié, grand-maître de l'artillerie et du génie, homme d'une valeur signalée, et d'une probité rare. Quelque temps aimé de Catherine il croyait l'être encore. C'est par lui qu'elle avait fait, dans le temps même de ses disgraces, donner à Orlof l'emploi

de trésorier, si utile à ses desseins. Mais Orlof, voulant sans doute rompre les liaisons de cet homme avec l'impératrice, l'avait exclu de la conjuration. Il était, à ce moment, à travailler avec des ingénieurs. Un des conjurés vint lui dire, « que l'impératrice, sa souveraine, lui « commandait de la venir trouver aux casernes « des gardes ». Villebois, étonné de cet ordre, demanda : « Est-ce que l'empereur est mort »? L'émissaire, sans répondre, recommença les mêmes paroles; et Villebois, se retournant vers les ingénieurs, leur dit : « Tout homme est « mortel », et suivit l'aide-de-camp.

Villebois, qui jusqu'à ce moment s'était flatté d'être aimé de Catherine, en arrivant aux casernes, et la voyant environnée de cette foule, sentit, avec un mortel dépit, qu'un si grand projet s'était tramé sans qu'il en eût même été confident. Il adorait sa souveraine, et, cherchant à envelopper bien des sortes de reproches, sous l'excuse feinte ou réelle des difficultés qu'il trouverait à seconder cette entreprise, par le malheur de n'avoir pas été dans le secret : « Vous auriez dû prévoir, madame, ajouta-« il..... » Elle se pressa de l'interrompre, et lui répondit avec la fierté la plus sévère : « Je ne « vous ai pas envoyé chercher pour savoir de

« vous ce que j'aurais dû prévoir, mais pour « vous demander ce que vous voulez faire ? » Il tomba à ses genoux en lui disant : « Vous « obéir, madame ; » et il partit pour aller faire prendre les armes au régiment d'artillerie, et donner à l'impératrice tous les arsenaux.

De tous ceux à qui on connaissait de l'attachement pour l'empereur, le seul prince Georges de Holstein, son oncle, était à la ville. Un aide-de-camp vint l'avertir qu'il y avait une émeute aux casernes; il s'habillait en hâte quand il fut arrêté avec sa famille.

L'impératrice, déjà environnée de dix mille hommes, remonta dans sa même voiture, et, connaissant le génie de son peuple, elle les mena à la principale église de la ville, où elle descendit pour faire sa prière. De-là, elle se rendit dans un vaste palais, qui d'un côté borde la rivière, et de l'autre, domine sur une place immense. Ce palais fut entouré par les soldats, autant qu'il pouvait l'être. On plaça à l'entrée de chaque rue des canons, la mèche prête. Les carrefours et les autres places furent coupés par des corps-de-garde; et, pour ôter à l'empereur toute connaissance de ce qui se passait, on ferma, par un détachement, un pont qui, à la sortie de Pétersbourg, conduit à la cam-

pagne où ce prince était; mais il était trop tard. Dans une si grande ville, un seul homme, un étranger avait songé à avertir l'empereur : il se nommait Bressan, né dans la principauté de Monaco, d'une famille originaire de ce pays, mais naturalisé en France; il s'était prévalu en Russie, du nom de Français, afin d'y trouver plus d'accueil et de protection : homme intelligent et honnête, que l'empereur avait pris dans le métier de perruquier, pour le porter à la plus haute fortune, et qui, du moins en cette occasion, justifia, par sa fidélité, l'excès de cette faveur. Il avait envoyé un valet habile travesti en paysan, monté sur une petite voiture de gens de la campagne, et, croyant en un tel moment devoir se défier de tous ceux qui environnaient l'empereur, il avait commandé à cet émissaire de remettre son billet aux mains même du prince. Ce faux paysan venait de passer quand le pont fut occupé par un détachement.

Un officier, avec une escorte nombreuse, courut, par ordre de l'impératrice, chercher le jeune grand-duc, qui était couché dans un autre palais. Cet enfant, déjà instruit des périls qui menaçaient ses jours, s'éveilla environné de soldats, et marqua une terreur dont l'impression

lui est long-temps restée. Le gouverneur Panine, qui, jusqu'à ce moment, était resté auprès de son pupille, le rassura, le prit dans ses bras, vêtu de ses habillemens de nuit, et l'apporta ainsi à sa mère. Elle le présenta sur un balcon, aux soldats et aux peuple. Une foule innombrable était accourue. Tous les autres régimens de la ville s'étaient joints aux régimens des gardes. Les acclamations furent long-temps redoublées, et tous les bonnets de cette multitude furent à la fois jetés en l'air. Un bruit se répandait qu'on amenait l'empereur. La foule repoussée, mais sans tumulte, s'ouvrait, se pressait, et, dans un profond silence, faisait place à un cortége qui s'avançait lentement au milieu d'elle. C'était un grand enterrement qui avait traversé les principales rues, sans que jamais on ait su de qui était cet enterrement. Des soldats, vêtus sur leur uniforme de casaques de deuil, portaient des flambeaux; et pendant que l'attention s'occupait toute entière sur la place, ce cortége alla se perdre. Depuis on en a parlé à diverses reprises à la princesse d'Aschekof, dont l'unique réponse a toujours été : « Nous avions bien pris nos précautions ».

Il est vraisemblable qu'on mit cette machine en jeu, pour répandre parmi le peuple et les es-

claves, une opinion vague que l'empereur était mort; éloigner par-là, ne fût-ce que pour le premier moment, toute idée de résistance, et joignant ainsi la surprise à la séduction, rendre la proclamation générale et unanime. Et certainement, de cette multitude qui inondait les rues et la place, à peine vingt personnes, même dans le palais, savaient précisément ce qu'on faisait. Le peuple, les soldats, ne sachant pas si l'empereur vivait ou non, et répétant dans leurs acclamations le mot *houra*, qui n'est qu'un cri de joie, sans aucun autre sens, croyaient proclamer le jeune grand-duc empereur, et donner simplement la régence à sa mère. Plusieurs des conjurés se pressant, dans les premiers momens, d'avertir leurs amis, leur écrivirent cette fausse nouvelle. Ce tumulte en avait pris un air de joie: aucune idée d'injustice ne troublait la satisfaction publique, et les amis s'embrassaient en se félicitant.

Mais un manifeste qui se distribuait dans toute la ville, éclaircit bientôt le véritable dessein : un manifeste imprimé, que le Piémontais Odard gardait depuis plusieurs jours dans sa chambre, avec de mortelles terreurs; et cet homme, le lendemain, disait, en paraissant respirer à son aise : « Enfin, je ne crains plus d'être roué ».

Cet écrit annonçait « que l'impératrice Catherine II, cédant à la prière de ses peuples, « montait sur le trône de sa chère patrie, pour « le sauver de sa ruine »; et, en invectivant l'empereur, elle s'élevait avec indignation contre le roi de Prusse et contre le dépouillement des prêtres. Ainsi parlait une princesse allemande, qui a cimenté cette alliance et achevé ce dépouillement.

Tous les grands, apprenant cette nouvelle à leur réveil, accouraient au palais; et ce n'était pas un des moindres spectacles de cette grande scène, que leurs physionomies pleines de joie et d'inquiétude, où l'empressement et le sourire se joignaient à la pâleur et à la crainte. Ils trouvaient, en entrant au palais, une messe solennelle, des prêtres qui recevaient le serment de fidélité, et l'impératrice, qui employait tous les genres de séduction. On tenait en sa présence un conseil tumultueux sur ce qui devait suivre. Chacun, excité par le péril, et tâchant de se faire valoir, proposait et s'empressait d'exécuter; et cessant bientôt d'avoir des précautions à prendre contre la ville, déjà soulevée toute entière, pouvant désormais laisser sans rien craindre Pétersbourg derrière soi, on résolut de mener, à l'instant même, toute cette armée

contre l'empereur. Une grande rumeur, élevée parmi les soldats, interrompit ce conseil. Toujours alarmés sur les dangers de l'impératrice, toujours persuadés que les prétendus assassins envoyés pour la tuer, elle et son fils, allaient arriver à tout moment, ils la croyaient trop exposée dans ce vaste palais, dont la rivière baigne un des côtés, et qui, n'étant pas encore achevé, paraissait ouvert de toutes parts : ils ne pouvaient, disaient-ils, y répondre d'elle. Ils demandaient à grands cris qu'on la fît passer dans un ancien palais de bois, beaucoup plus petit, qui donne sur la même place, et qu'ils pourraient environner des quatre côtés. L'impératrice traversa donc la place au milieu des plus tumultueuses acclamations. On distribuait aux soldats de la bière et de l'eau-de-vie. Tous avaient revêtu leur ancien uniforme, jetant avec risée un nouvel uniforme à la prussienne que l'empereur venait de donner, et qui laissait dans ces climats glacés, le soldat presque nu. On recevait avec des huées ceux qui, accourant avec précipitation, avaient revêtu ce nouvel habit : et les nouveaux bonnets, renvoyés de main en main comme des ballons, devenaient un jeu pour la multitude.

Un seul régiment avait l'air sérieux et chagrin : c'était

c'était un fort beau régiment de cavalerie, dont l'empereur avait été colonel dès son enfance, qu'il avait fait venir à la ville aussitôt qu'il fut sur le trône, et auquel il avait donné rang parmi les régimens des gardes. Les officiers de ce corps avaient refusé de marcher ; ils étaient tous arrêtés : c'étaient d'autres officiers d'uniformes différens qui menaient les soldats, dont la mauvaise volonté était évidente.

Vers midi, les chefs du clergé russe, tous vieillards d'un aspect vénérable (on sait combien les moindres choses capables de frapper les imaginations, deviennent, dans ces momens décisifs, de la plus réelle importance), tous avec de belles chevelures blanches, de longues barbes blanches, tous vêtus avec éclat et dignité, portant les ornemens du sacre, la couronne, le globe impérial, les livres antiques, traversèrent, d'une marche tranquille et majestueuse, toute cette armée, à qui une impression de respect fit garder un moment de silence ; et ils montèrent au palais pour sacrer l'impératrice, et cette vue imprimait dans tous les cœurs je ne sais quel mouvement, qui semblait légitimer la violence et l'usurpation.

Aussitôt qu'elle fut sacrée, elle se revêtit de l'ancien uniforme des gardes, qu'elle emprunta

d'un jeune officier de même taille qu'elle. Aux cérémonies imposantes de la religion, succéda une toilette guerrière, où les charmes de la galanterie ajoutèrent encore aux plus vifs intérêts, où cette femme jeune et belle prit, avec les grâces les plus séduisantes, de tous les seigneurs qui l'environnaient, un chapeau, une épée, et surtout le cordon du premier ordre de l'empire, que son mari avait quitté pour ne plus porter que l'ordre de Prusse. Dans cette nouvelle parure, elle monta à cheval à la porte de son palais, et ayant à ses côtés la princesse d'Aschekof, aussi à cheval, en habit des gardes, elle fit le tour de la place, s'annonça aux troupes, comme allant elle-même être leur général; et par son air riant et assuré, elle rendait à cette multitude la confiance qu'elle-même en recevait.

Les régimens commencèrent à défiler pour sortir de la ville et marcher vers l'empereur. L'impératrice rentra dans son palais, et dîna près d'une fenêtre ouverte sur la place. En tenant son verre, elle parut saluer les troupes, qui répondirent par une longue acclamation. Elle remonta à cheval, et partit à la tête de son armée.

Une ville entière s'était soulevée, une armée s'était révoltée sans le moindre désordre; et, après ce départ, il ne resta plus dans Pétersbourg aucune marque d'agitation. Vers six heures, un régiment de trois mille Cosaques, qui passait à quelque distance, et que les émissaires de l'impératrice rencontrèrent avant ceux de l'empereur, traversa la ville pour la suivre, bien armé, bien monté, les officiers d'une politesse remarquable. Cette marche avait un air de fête, qui portait dans toutes les imaginations l'idée du bonheur de l'impératrice, et ajoutait à la sécurité publique.

Une courte description géographique est nécessaire à l'intelligence des choses qui vont suivre. La rivière de Newa tombe dans la mer, à l'extrémité du golfe de Finlande, et semble le prolonger. A douze lieues avant son embouchure, et sur quelques îles, où la largeur de différens bras forme le plus beau coup-d'œil, est, depuis soixante ans, bâtie la ville de Pétersbourg, dans un terrein bas et marécageux, mais qui, par le peu de solidité des premiers édifices, construits à la hâte, et par la fréquence des incendies, est déjà, sous les ruines, haussé de plus de trois pieds. En descendant le fleuve, la rive droite est encore inculte et couverte de longues forêts. La rive gauche est bordée d'une colline qui continue d'une hauteur toujours égale, jus-

qu'à l'endroit où les deux rivages s'ouvrent à perte de vue, et ne laissent plus entre eux qu'une vaste mer. A cet endroit, au haut de la colline, dans une situation délicieuse, est le château d'Oranienbaum. Le célèbre Menzikof l'a fait bâtir, et, à la disgrace de ce favori, la confiscation de ses biens le donna à la couronne. C'était la campagne particulière que l'empereur avait eue dans sa jeunesse. On y avait construit, pour son instruction, une espèce de forteresse, dont les remparts avaient à peine six pieds d'élévation: représentation faite pour donner à un jeune prince l'idée d'une grande fortification, et par elle-même inutile à toute défense. Dans ce même esprit, on y avait rassemblé un arsenal, inutile pour armer des troupes, et qui ne pouvait passer que pour un cabinet de raretés militaires, entre lesquels on gardait les plus beaux monumens de cet empire, les drapeaux pris sur les Suédois et sur les Prussiens. L'empereur aimait singulièrement ce château; et c'est là qu'il était avec trois mille hommes des troupes particulières de son duché de Holstein.

Vis-à-vis et en point de vue de ce château, à l'embouchure même du fleuve, est bâtie sur une île la ville de Cromstadt. Les maisons, construites du temps de Pierre Ier, et toujours inhabitées,

commencent à tomber en ruines. Le port en est sûr et commode, et se présente du côté de l'île qui regarde Oranienbaum. Tout ce côté est bien fortifié. Les fortifications de l'autre côté n'ont point été achevées; mais on a rendu impraticable ce bras de rivière, déjà dangereux par lui-même, en y jetant d'énormes rochers. C'est dans le port de cette île qu'une grande partie de la flotte prête à faire voile en Holstein, bien pourvue de vivres, de munitions, et forte en équipages, était sous la main même de l'empereur. L'autre partie de la flotte, également sous sa main, était à Revel, ancienne ville, située plus loin, sur le golfe même.

Au long de cette colline qui borde la rivière, entre Oranienbaum et Pétersbourg, sont bâties dans des bois agréables, et peu distantes l'une de l'autre, les maisons de plaisance des seigneurs russes. Au milieu d'elles est un superbe palais, que Pierre Ier fit bâtir, à son retour de France, espérant, à l'aide de la mer, imiter, dans ses jardins, les eaux de Versailles. C'est là qu'on était venu chercher l'impératrice; et son séjour, comme on voit, y était singulièrement choisi: entre Pétersbourg, où était la conjuration; Oranienbaum, où était la cour; et la côte voisine de Finlande, où aurait été son asile. C'était

dans ce château, nommé Péterhoff, *cour de Pierre*, que l'empereur devait venir ce jour même, jour de Saint-Pierre, célébrer la fête dont lui-même portait le nom.

Ce prince était dans la plus parfaite sécurité. Quand on l'eut informé des indices d'une conjuration, et sur la nouvelle même qu'on avait arrêté un conjuré, il répondit. « C'est un fou. » Il était parti d'Oranienbaum, et venait gaiement dans une grande voiture ouverte, avec sa maîtresse, le ministre de Prusse, et un choix des plus jolies femmes. Tous les esprits paraissaient animés par les plaisirs de la fête; mais à Pétershoff, où il était près d'arriver, on était déjà dans la consternation. On s'était aperçu de l'évasion de l'impératrice. On l'avait cherché vainement dans les jardins et dans les bois. Une sentinelle disait avoir vu, vers quatre heures du matin, deux dames sortir du parc. Ceux qui arrivaient de Pétersbourg, ne soupçonnant point ce qui, à leur départ, se passait dans les casernes, non-seulement n'apportaient aucune nouvelle, mais protestaient qu'il n'y avait rien de nouveau. Un de ceux-ci et un des chambellans de l'impératrice s'acheminèrent à pied sur la route par où l'empereur allait arriver. Ils rencontrèrent son favori, l'aide-de-camp Goudowits, qui le devançait

à cheval. Ils aimèrent mieux le charger de cette nouvelle. L'aide de-camp retourna de toute vitesse, fit arrêter la voiture, malgré l'empereur qui criait : « Quelle est cette folie? » et il s'approcha pour lui parler bas. L'empereur pâlit, et dit : « Qu'on me laisse descendre. » Il s'arrêta quelque temps sur la route à questionner son aide-de-camp avec une extrême vivacité; et apercevant près de là une porte du parc, il ordonna à toutes les dames de descendre, les laissa au milieu du chemin, surprises et effrayées de ce mouvement dont elles ignoraient la cause, leur dit seulement de le rejoindre au château par les allées du parc, et remonta précipitamment en voiture avec quelques hommes. Il se fit mener avec une prodigieuse vitesse, courut, en arrivant, à la chambre de l'impératrice, regarda sous le lit, ouvrit les armoires, sonda de sa canne le plafond et les boiseries, et, voyant accourir sa maîtresse environnée de toutes ces jeunes femmes : il lui cria : « Je vous disais bien « qu'elle était capable de tout ». Autour de lui, tous ses courtisans soupçonnant dans leur cœur la fatale vérité, gardaient un profond silence, soit qu'en défiance les uns des autres, ils sentissent déjà tout ce qu'ils devaient ménager, soit que même, en un tel moment, ou craignît,

de déplaire à un souverain en l'effrayant. Les derniers valets, instruits par les paysans qu'ils avaient rencontrés dans les bois, ou par leurs propres conjectures, se racontaient déjà entre eux ce qui se passait à Pétersbourg, que la cour ne paraissait en rien soupçonner. Un laquais étranger, arrivant de la ville (c'était un jeune Français qui, plein des idées de son pays, ayant vu commencer le mouvement, n'en avait point imaginé l'objet), très-étonné de la consternation qu'il trouva à Péterhoff, vint, avec précipitation, dire « que l'impératrice n'était pas « perdue, qu'elle était à Pétersbourg, et que « la fête de Saint-Pierre y serait magnifique, « car toutes les troupes avaient pris les ar-« mes ». Pendant que l'empereur, dans la naïveté de ce récit, entrevoyait que son règne était passé; à la faveur du désordre, un paysan entra, faisant, à la manière du pays, nombre de signes de croix et de prosternations, aborda l'empereur en silence, tira de son sein un billet, et le lui remit en levant les yeux au ciel. C'était ce vallet travesti, qui, obéissant aux ordres de son maître, de ne remettre ce billet qu'au prince même, avait déjà vainement cherché à l'aborder dans les bois. Tout le monde, dans le silence et l'incertitude, entoura l'empe-

reur, qui, ayant lu ce billet d'un coup d'œil, le relut tout haut. Il était conçu en ces termes : « Les régimens des gardes sont soulevés, l'im-« pératrice est à leur tête; neuf heures sonnent; « elle entre dans l'église de Cazan; tout le peu-« ple paraît suivre ce mouvement, et les fidèles « sujets de votre majesté ne se montrent point ». L'empereur s'écria : « Eh bien, messieurs, vous « voyez que j'avais raison ». Aussitôt, l'homme principal de l'empire, le grand chancelier Woronsof, ayant parlé de son crédit sur l'esprit du peuple et sur celui de l'impératrice, se proposa pour aller à Pétersbourg; et en effet, en arrivant vers l'impératrice, il lui représenta avec sagesse toutes les suites de cette entreprise. Elle répondit, en montrant le peuple et l'armée : « Ce n'est pas moi, c'est la na-« tion entière. » Le grand-chancelier répondit qu'il le voyait bien, lui prêta serment, et se pressa d'ajouter : « que ne pouvant la servir « dans une expédition militaire, et craignant, « après les représentations qu'il venait de faire, « de lui être suspect, il la suppliait de le mettre « aux arrêts chez lui, sous la garde d'un offi-« cier qui ne le quittât pas » : et ainsi, quel que fût l'événement, il se trouvait assuré des deux côtés.

Cependant, l'empereur envoya ordre à ses troupes de Holstein de venir en hâte avec du canon. On dépêcha des hussards sur tous les chemins de Pétersbourg, pour avoir des nouvelles; dans tous les villages voisins, pour en rassembler les paysans; et vers tous les régimens qui défilaient aux environs, pour les faire venir, s'il était temps encore. Il nomma pour généralissime ce chambellan de l'impératrice, qui était venu au-devant de lui l'avertir de l'évasion. Il ordonnait qu'on allât à Pétersbourg chercher son régiment, et plusieurs saisirent ce prétexte pour le quitter. Il courait à grands pas comme un homme dont la tête se perd. Il ordonnait qu'on allât tuer l'impératrice. Il demandait fréquemment à boire. Il dicta contre elle deux longs manifestes, remplis des plus sanglantes invectives. Il occupait un grand nombre de courtisans à les transcrire, et des hussards à en aller distribuer des copies. Enfin, dans cette extrémité, il se résolut à quitter l'uniforme et le cordon prussien, et reprit les marques de l'Empire russe.

Toute cette cour se promenait dans les jardins, éparse et consternée; mais Munick voulut sauver son bienfaiteur. La réputation de ses anciennes victoires l'avait fait admettre dans cette

cour, si follement militaire; et n'y trouvant, après vingt ans d'exil, que ces nouveaux exercices, devenus la manie universelle de l'Europe, et où le plus jeune lieutenant surpasse à coup sûr le plus vieux général, il avait jusques-là gardé le silence. Mais, dans les périls pressans, les grands talens reprennent d'eux-mêmes tout leur ascendant; et sans doute il se promettait, en sauvant l'empereur, de devenir encore une fois maître de l'Empire. Il fit calculer à ce prince et le temps et les forces de l'impératrice, annonça « qu'elle arriverait dans quelques heu-
« res, avec vingt mille hommes et une artillerie
« formidable; prouva que ni Péterhoff où on
« était, ni les environs, ne pouvaient être mis
« en défense, ajouta, par la connaissance qu'il
« avait du soldat russe, qu'une légère résis-
« tance ne servirait qu'à faire massacrer l'empe-
« reur et les femmes qui l'accompagnaient, que
« son salut et la victoire étaient à Cromstadt;
« qu'il y avait une garnison nombreuse et une
« flotte prête; que toutes les femmes qu'il avait
« auprès de lui, deviendraient autant d'otages;
« que tout consistait à gagner un seul jour; que
« ce mouvement populaire, cette émeute d'une
« nuit se dissiperaient d'eux-mêmes, ou que
« s'ils duraient, l'empereur pourrait opposer

« des forces pour le moins égales, et faire trem-
« bler Pétersbourg ».

Ce conseil ranima tous les esprits. Ceux même qui avaient déjà médité leur évasion, voyant l'événement devenir incertain, se résolurent à suivre l'empereur, pour demeurer attachés à sa fortune, s'il avait l'avantage, ou pour épier l'occasion, s'il succombait, de le trahir utilement pour eux. Un général, qui lui était dévoué, fut envoyé à Cromstadt, prendre le commandement de cette ville, et un aide-de-camp revint annoncer, « que la garnison était demeurée dans
« son devoir; qu'elle était déterminée à mourir
« pour l'empereur; qu'il y était attendu, et
« qu'on y travaillait avec le plus grand zèle à se
« préparer à une défense. » Dans l'intervalle, ses troupes holstenaises étaient arrivées, et la certitude d'un asile lui donnant quelque sécurité, il voulut qu'elles fussent mises en bataille. Sa manie militaire le prenant, il dit « qu'il ne
« fallait pas fuir avant d'avoir vu l'ennemi. »
On avait fait approcher du rivage deux *yachts*; et, comme on tâchait vainement de le déterminer à s'embarquer, on employa, pour l'y résoudre, les bouffons et les valets favoris, mais il les traitait de poltrons. Il examinait quel parti on pourrait tirer de quelques petites hauteurs.

Pendant qu'il perdait du temps en ces vaines dispositions, on apprit, par des hussards enlevés sur ceux de l'impératrice, qui s'étaient avancés pour reconnaître, que rien, dans Pétersbourg, ne s'était opposé à cette princesse, et qu'elle était à la tête de vingt mille hommes. Huit heures sonnant, un aide-de-camp vint annoncer que cette armée, en ordre de bataille, était en marche sur Péterhoff. A cette nouvelle, l'empereur, suivi de toute sa cour, se précipita vers le rivage; on se jeta dans les deux *yachts*, tout s'embarqua à la hâte; et le redoutable parti, que Munick avait conseillé, ne fut suivi que par épouvante. Peut-être ne doit-on pas omettre un trait, qui ne serait rien en lui-même, s'il ne démontrait pas avec quelle profonde indifférence on peut être témoin de ces terribles événemens. Un témoin oculaire de cette fuite, qui resta tranquillement au rivage, l'ayant racontée le lendemain, on lui demanda comment son maître, s'embarquant pour disputer sa couronne et sa vie, il avait pu ne le pas suivre? Il répondit: « En effet, je fus près de m'embar-
« quer, mais il était tard; le vent était au nord,
« et je n'avais point de manteau. »

On fuyait vers Cromstadt, à force de rames et de voiles; mais depuis la réponse de l'aide-

de-camp, il était arrivé, dans cette ville, un étrange changement. Dans le conseil tumultueux qui, le matin, au milieu du soulèvement même, s'était tenu à Pétersbourg, on avait longtemps oublié la ville de Cromstadt. Ce fut un jeune officier allemand qui, le premier, en prononça le nom ; et ce seul mot lui a valu de justes récompenses. Un Russe, le vice-amiral Talizine, se chargea d'aller dans cette ville, et partit seul dans une chaloupe. Il défendit à ses rameurs, sous peine de la vie, de dire d'où il venait. Comme il arrivait à Cromstadt, le commandant, qui avait donné ordre de ne rien laisser entrer sans son aveu, vint lui-même à sa rencontre; et le voyant seul, le laissa descendre. Il lui demande des nouvelles : Talizine répond « qu'il n'en sait « point; qu'à sa maison de campagne où il « était, il a entendu dire, qu'il y avait des mou- « vemens à Pétersbourg; et que, comme son « poste est sur la flotte, il est venu s'y rendre « en droiture. » Le commandant le crut ; mais aussitôt qu'il eut quitté Talizine, celui-ci rassemble quelques soldats, leur propose d'arrêter cet homme, leur dit, « que l'empereur est dé- « trôné; qu'il faut se faire un mérite de donner « Cromstadt à l'impératrice, et que leur fortune « est sûre. » Ils le suivirent. Il arrête le com-

mandant ; et ayant assemblé la garnison et les troupes de mer, il les harangue, et leur fait prêter serment à l'impératrice. Déjà on apercevait, de loin, les deux galères impériales ; et Talizine, maître de cette ville, par un coup d'audace, sentit que la seule vue de l'empereur remettait tout en péril, et qu'il fallait enlever tous les esprits à eux-mêmes. Aussitôt, par ses ordres, la cloche d'alarme sonne dans la ville; la garnison entière, prête à faire feu, borde les remparts; deux cents mèches brûlent sur l'amorce d'autant de canons. Vers dix heures du soir, le *yacht* de l'empereur arrive, et se dispose à jeter un pont. On crie : « Qui vive ? ». L'empereur. — « Il n'y a plus d'empereur. » A ce terrible mot, il se lève, s'avance ; et ouvrant son manteau, pour montrer son ordre, il dit : « C'est moi; reconnaissez-moi, » et se prépare à sortir. Toute la garde, jointe à la sentinelle, présentait les bayonnettes ; le commandant menace de faire feu, si on ne s'éloigne pas: l'empereur tombe dans les bras de ceux qui le suivaient ; et, du port, Talizine crie aux deux *yacths* de s'éloigner, sinon qu'on va tirer le canon sur eux. Toute cette multitude répète, « loin la galère, loin la galère, » avec tant de rage, que le capitaine, sous la nuée de boulets

qui l'allait fracasser, prit un porte-voix, cria : « On va s'éloigner ; laissez-nous le temps de dérader. » Et, pour fuir plus vîte, fit couper les cables. Au cri du porte-voix, il se fit dans la ville un silence horrible ; et au départ de la galère, un cri plus horrible encore de « vive « l'impératrice Catherine. » Pendant qu'on enfuyait, de toute la force des rameurs, l'empereur disait, en pleurant, « le complot est « général ; j'ai vu ce complot-là dès le premier « jour de mon règne. » Il descendit, presque mourant, dans la chambre du *yacht*, où sa maîtresse, et le père de cette fille, furent les seuls qui le suivirent. Les deux vaisseaux, arrivés hors la portée du canon, s'arrêtèrent ; et, ne recevant aucun ordre, ils attendaient et demeuraient à battre l'eau. La nuit, qui était calme, se passa ainsi toute entière, Munick se tenant, avec tranquillité sur le tillac, à regarder cette belle nuit ; et, tant il est vrai que le plaisant peut se joindre au terrible, quelques-unes de ces jeunes femmes, à ce qu'elles-mêmes ont raconté, se disaient, tout bas entre elles, le proverbe comique : « qu'allions-nous faire dans « cette galère ? »

Lorsque toutes les troupes de l'impératrice furent sorties de la ville, et mises en bataille, il

était trop tard pour que l'armée fît, le même jour, beaucoup de chemin. Cette princesse, fatiguée de la nuit précédente et d'un tel jour, se reposa quelques heures dans un château, sur la route. A son arrivée dans ce lieu, elle avait demandé quelques rafraîchissemens, et en avait offert une partie à de simples officiers qui s'empressaient à la servir ; elle leur disait : « Je ne « veux rien avoir que pour le partager avec « vous. »

On croyait marcher contre les troupes holstenaises, qui avaient été mises en bataille au-devant de Péterhoff ; mais, après l'embarquement de l'empereur, elles avaient reçu ordre de retourner à Oranienbaum, et Péterhoff était évacué. Cependant les paysans des villages voisins qu'on avait envoyé rassembler, y étaient arrivés, armés de fourches et de faulx, et ne trouvant ni troupes, ni ordres, attendaient, pêle-mêle, ce qu'on voudrait d'eux, sous le commandement des hussards qui les avaient rassemblés. Orlof, qui, le premier volontaire de l'armée, s'avançait, vers cinq heures du matin, pour reconnaître, tomba, à coups de plat de sabre, sur ces pauvres gens, en criant : *Vive l'impératrice !* Ils s'enfuirent en jetant leurs armes, et en répétant : *Vive l'impératrice !*

L'armée s'étant donc avancée, sans aucun obstacle, au-delà de Péterhoff, l'impératrice rentra en souveraine dans ce château, d'où elle s'était évadée vingt-quatre heures auparavant..

Cependant l'empereur, resté sur l'eau, et d'une si vaste puissance réduit, en si peu d'heures, à deux *yachts* de promenade, son inutile forteresse d'Oranienbaum, et quelques troupes étrangères découragées, sans munitions et sans vivres, entre une flotte prête à le foudroyer, une armée dans la première rage de la sédition, et deux villes qui le rejetaient, fit appeler, dans la chambre de son navire, le feld-maréchal Munick, et lui dit : « Feld-« maréchal, j'aurais dû plutôt suivre vos con-« seils ; mais enfin, vous qui avez vu tant d'ex-« trémités, qu'ai-je encore à faire ? » Munick répondit que rien n'était perdu : « Qu'il fallait, « sans tarder un instant, forcer de rames vers « Revel, y prendre un vaisseau de guerre, faire « voile en Prusse, où était son armée, rentrer « dans ses états avec quatre-vingt mille hommes, « et qu'il jurait qu'avant six semaines, il lui ren-« drait son état soumis. » Les courtisans et les jeunes femmes étaient entrés avec Munick, pour entendre de sa bouche ce qui restait à espérer, ils répondirent que les forces des rameurs

ne suffisaient pas pour aller à Revel. « Eh bien ! dit Munick, nous ramerons tous avec eux. » Toute la cour frémit à cette proposition ; et soit que la flatterie n'abandonnât pas encore ce malheureux prince, soit qu'il fût environné par la trahison ; car, à quoi distinguer la différence de leurs langages ? on lui représenta « qu'il était « bien loin d'être réduit à une pareille extré-« mité ; qu'il ne convenait pas à un si puissant « empereur de sortir de ses états sur un seul « vaisseau ; qu'il n'était pas possible que la na-« tion fût soulevée contre lui, et que certaine-« ment tout ce qu'on voulait, par cette émeute, « c'était de le réconcilier avec sa femme. »

Pierre se résolut au raccommodement ; et, comme un homme qui va accorder un pardon, il se fit descendre à Oranienbaum. Mais ses domestiques éplorés étant venus le recevoir au rivage, il leur dit : « Mes enfans, nous ne « sommes plus rien ; » et leur consternation lui rendit toute la sienne. Il apprit d'eux que l'armée de l'impératrice était déjà tout près, et aussitôt il fit secrètement seller le plus vîte de ses chevaux, résolut de s'en fuir seul et déguisé, en gagnant la Pologne. Mais l'agitation de ses pensées le rejetant bientôt dans l'indécision, sa maîtresse, séduite par l'espérance de

trouver un asile, et peut-être en même temps un trône pour elle-même, lui persuada d'envoyer demander à l'impératrice de les laisser partir ensemble pour le duché de Holstein. C'était, selon elle, tout accorder à l'impératrice, qui n'avait à desirer rien de plus qu'un accommodement aussi favorable pour son ambition ; et si les domestiques de l'empereur s'écriaient : « Notre père, elle vous fera mourir ; » sa maîtresse leur répondait : « Pourquoi voulez-vous « effrayer votre maître ? »

Ce fut sa dernière résolution ; et aussitôt, sur les représentations générales que l'unique manière d'éviter la première furie des soldats, était de ne leur faire aucune résistance, il donna ordre de démanteler tout ce qui aurait été propre à quelque légère défense, fit démonter les canons, séparer ses soldats, et mettre leurs armes à terre. A ce spectacle, Munick, saisi d'indignation, lui demanda « s'il ne savait donc pas « mourir en empereur, à la tête de ses troupes ? « Si vous avez peur d'être sabré, lui dit-il, « prenez un crucifix en main, ils n'oseront vous « toucher ; et moi, je me charge du combat. » L'empereur persista dans sa résolution. Il écrivit à son épouse qu'il lui abandonnait l'empire de Russie, et lui demanda de le laisser retirer dans

son duché de Holstein avec la *fraile* Woronsof, et son aide-de-camp Goudowits.

Le chambellan, qu'il avait nommé son généralissime, fut chargé de cette lettre ; et cependant, tous ceux des courtisans de ce prince qui purent trouver de petites barques, s'y jetèrent, et se pressant de l'abandonner, furent grossir la nouvelle cour.

L'impératrice, pour réponse, lui envoya à signer une renonciation, conçue en ces termes :

« Durant le peu de temps de mon règne ab- « solu sur l'empire de Russie, j'ai reconnu en « effet que mes forces ne suffisaient pas pour un « tel fardeau, et qu'il était au-dessus de moi de « gouverner cet empire, non-seulement sou- « verainement, mais de quelque façon que ce « fût ; aussi en ai-je aperçu l'ébranlement, qui » aurait été suivi de sa ruine totale, et m'aurait « couvert d'une honte éternelle. Après avoir « donc mûrement réfléchi là-dessus, je déclare, « sans aucune contrainte, et solennellement, à « l'empire de Russie et à tout l'univers, que je « renonce, pour toute ma vie, au gouverne- « ment dudit empire, ne souhaitant y régner, « ni souverainement, ni sous aucune autre « forme de gouvernement, sans aspirer même « d'y parvenir jamais, par quelque secours

« que ce puisse être. En foi de quoi, je fais un « serment, devant Dieu et tout l'univers, ayant « écrit et signé cette renonciation de ma propre « main. »

Que restait-il à craindre d'un homme qui se diffama, au point de transcrire et de signer un tel écrit ? Ou que faut-il penser d'une nation chez qui cet homme était encore à craindre ?

Le même chambellan, après avoir porté cette renonciation à l'impératrice, revint aussitôt faire désarmer les soldats holstenais, qui rendirent leurs armes avec rage, et furent enfermés dans des granges ; ensuite il fit monter dans un carrosse l'empereur, sa maîtresse et son favori, et les amena, sans aucune escorte, à Péterhoff.

Pierre, se remettant lui-même entre les mains de son épouse, n'était pas sans espérance. Les premières troupes qu'il rencontra ne l'avaient jamais vu : c'était ces trois mille Cosaques que le hasard seul avait amenés à cet événement ; ils gardèrent un profond silence, et l'émotion dont il ne put se défendre à leur aspect, ne lui causa aucun trouble. Mais dès que l'armée l'aperçut, les cris unanimes de *vive Catherine !* commencèrent de toutes parts. Ce fut au milieu de cette nouvelle proclamation, continuée avec fureur, qu'il traversa tous les régimens. Sa tête se per-

dit. On arriva au grand escalier, et, à la descente du carrosse, sa maîtresse fut enlevée par des soldats, qui déchirèrent son cordon sur elle. Son favori fut enveloppé avec des cris de risée, répondant aux soldats avec fierté, et leur reprochant leur crime. L'empereur monta seul avec un mouvement de rage. On lui dit : « Déshabille-toi ; » et aucun de ces rebelles ne portant la main sur sa personne, il arracha lui-même son cordon, son épée, son habit, en disant : « Me voilà donc entre vos mains. » On le laissa quelques instans en chemise et nu-pieds, exposé à la risée des soldats. Ainsi Pierre fut séparé pour jamais de sa maîtresse et de son favori, et, peu de momens après, tous trois furent emmenés de différens côtés, sous de fortes escortes.

La ville de Pétersbourg était dans l'attente depuis le départ de l'impératrice ; on fut vingt-quatre heures sans y recevoir aucune nouvelle ; et déjà on sentait, aux différens bruits qui se répandaient, que, sur les plus légères espérances, l'empereur y aurait encore trouvé des partisans. Les étrangers n'étaient pas sans quelque terreur, instruits que les vrais Russes, détestant, et les nouvelles mœurs, et tout ce qui leur vient des autres pays, ont quelquefois de-

mandé à leurs souverains, pour récompense, la permission de massacrer les étrangers : quel que fût l'événement, ils redoutaient la licence ou la furie des soldats. Vers cinq heures du soir, on entendit un bruit éloigné de canons; l'attention fut générale; on distingua bientôt, par les intervalles égaux de chaque coup, que c'était une salve de réjouissances; on conjectura l'événement; et dès-lors on ne vit plus dans tous les esprits qu'une même disposition.

L'impératrice coucha à Péterhoff, et le lendemain, à son lever, ses anciennes confidentes, qui l'avaient abandonnée dans ses malheurs; les jeunes femmes qui avaient toujours suivi l'empereur; les courtisans qui, pour gouverner ce prince, entretenaient, depuis tant d'années, sa haine contre son épouse, vinrent tous ensemble poser leurs fronts en terre devant elle. Un grand nombre étaient parens de la *fraile* Woronsof; et, en les voyant à terre, la princesse d'Aschekof, sa sœur, s'y jeta avec eux, en disant : « Madame, voilà ma famille, que je « vous ai sacrifiée ». L'impératrice les reçut tous avec la plus séduisante indulgence. En leur présence, elle donna à la princesse le cordon et les pierres de sa sœur. Munick était dans cette foule : elle lui dit : « Vous avez voulu me com« battre ». Il répondit : « Oui, madame, et « maintenant mon devoir est de combattre pour « vous ». Elle lui montra tant d'estime et de bonté, que bientôt, admirant le génie de cette princesse, il offrit de lui communiquer, dans des entretiens suivis, tout ce que ses longues années, passées dans la pratique des arts, la guerre, le ministère et l'exil, lui avaient acquis de connaissance sur toutes les parties de ce vaste empire, soit qu'il fût touché de cet accueil généreux et inattendu, soit, comme on l'a cru, que son ambition fît encore cette tentative.

Ce même jour, le retour en ville fut un triomphe, et les soldats, dans leur joie, furent contenus dans une discipline aussi exacte que dans leur émeute.

L'impératrice était un peu échauffée : une ébulition de sang couvrait sa peau de petites rougeurs. Elle passa quelques jours à se rafraîchir. C'était un spectacle digne d'attention que cette nouvelle cour, où la joie d'un si grand succès n'empêchait pas qu'on ne fût de toutes parts sur ses gardes; les plus exactes précautions régnaient au milieu du désordre, où les courtisans cherchaient déjà à regagner, par la science de la cour, l'avantage sur ces conjurés empres-

sés, fiers du service qu'ils venaient de rendre; où les rangs dans la faveur de la souveraine n'étant pas encore marqués, chacun voulait paraître ce qu'il prétendait devenir. Ce fut dans ces premiers jours, que la princesse d'Aschekof, entrant chez l'impératrice avec une liberté trop familière, aperçut avec surprise Orlof sur une chaise longue, la jambe nue, et l'impératrice pansant elle-même une contusion qu'il avait reçue à cette jambe. La princesse fit des représentations sur un tel excès de bonté; et bientôt, mieux instruite, elle prit le ton d'un censeur sévère. Ses projets de liberté, son empressement à se mêler des affaires, ce qu'on apprit des pays étrangers, où, de toutes parts, on lui attribuait l'honneur de la conjuration, tandis que Catherine voulait paraître avoir été élue, et parvenait peut-être à se le persuader; enfin tout déplut; et sa disgrace était déjà résolue dans les jours d'une brillante faveur qu'on accordait à la décence.

Orlof ne tarda pas à fixer l'attention générale. On remarquait entre l'impératrice et cet homme, jusqu'alors inconnu, cette familiarité tendre qui suit une ancienne liaison. L'étonnement de la cour fut extrême. Les grands, dont plusieurs croyaient avoir des droits acquis sur le cœur de

leur souveraine, ne concevaient pas que, malgré son obscurité même, ce rival leur fût échappé, et voyaient avec le plus violent dépit, qu'ils n'avaient travaillé que pour son élévation. Soit audace de sa part, soit dessein de faire taire ses rivaux, ou concert avec sa maîtresse pour justifier la grandeur qu'elle lui destinait, il osa lui dire, dans un dîner public « qu'il était « maître absolu des gardes, et que, pour la « détrôner, il n'avait qu'à vouloir. » Tous les spectateurs s'en offensèrent, quelques-uns répondirent avec indignation : mais de si bons serviteurs furent mauvais courtisans; ils se sont perdus, et l'ambition d'Orlof ne reconnut aucun terme.

La ville de Moscou, capitale de l'empire, reçut la nouvelle de la révolution d'une manière qui donna beaucoup d'inquiétude. C'est dans cette grande ville qu'habite véritablement la nation moscovite, Pétersbourg étant seulement la résidence de la cour. Cinq régimens composaient la garnison, et le gouverneur, ayant fait donner à chaque soldat vingt coups à tirer, les assembla sur la grande place de l'ancien palais des czars, vieille citadelle, nommée le Créméline, élevée il y a quatre siècles, et le premier berceau de la puissance moscovite. Il y manda

tout le peuple, qui, alarmé de la distribution des cartouches, mais attiré par la curiosité, s'y rendit de toutes parts, et entra en aussi grande foule que la forteresse en put contenir. Alors le gouverneur lut a haute voix le manifeste par lequel l'impératrice annonçait son avènement et la chute de son mari; et quand il eut fini cette lecture, il cria : « Vive l'impératrice Catherine seconde; » mais toute cette foule et les cinq régimens gardèrent un profond silence. Il recommença le même cri; le même silence continua. Il ne fut interrompu que par une rumeur sourde des soldats, qui murmuraient entre eux de ce que les régimens des gardes disposaient du trône à leur volonté. Le gouverneur pressa vivement les officiers qui l'entouraient de se joindre à lui : ils recommencèrent ensemble le cri de « vive l'impératrice, » en tremblant d'être massacrés par les soldats et par le peuple, et aussitôt il fit séparer les troupes.

Six jours s'étaient déjà passés depuis la révolution, et ce grand événement paraissait fini, sans qu'aucune violence eût laissé d'odieuses impressions. Pierre était gardé dans une maison agréable nommée Robschak, à six lieues de Pétersbourg. En chemin, il avait

demandé des cartes, il en avait construit une espèce de fort, en disant : « Je n'en verrai plus « de ma vie. » Arrivé à cette campagne, il avait fait demander son violon, son chien et son nègre.

Mais les soldats étaient étonnés de ce qu'ils avaient fait : ils ne concevaient pas par quel enchantement on les avait conduits jusqu'à détrôner le petit-fils de Piere-le-Grand, pour donner sa couronne à une Allemande. La plupart, sans projet et sans idée, avaient été entraînés par le mouvement des autres; et chacun, rentré dans sa bassesse, après que le plaisir de disposer d'une couronne fut évanoui, ne sentit plus que des remords. Les matelots, qu'on n'avait point intéressés dans le soulèvement, reprochaient publiquement aux gardes, dans les cabarets, d'avoir vendu leur empereur pour de la bière. La pitié, qui justifie même les plus grands criminels, se faisait entendre dans tous les cœurs. Une nuit, une troupe de soldats attachés à l'impératrice s'ameuta, par une vaine crainte, disant « que leur mère était « en danger. » Il fallut la réveiller pour qu'ils la vissent. La nuit suivante, nouvelle émeute, plus dangereuse. Tant que la vie de l'empereur laissait un prétexte aux inquié-

tudes, on pensa qu'on n'aurait point de tranquillité.

Un des comtes Orlof, car, dès le premier jour, ce titre leur fut donné, ce même soldat, surnommé *le Balafré*, qui avait soustrait le billet de la princesse d'Aschekof, et un nommé Téplof, parvenu des plus bas emplois, par un art singulier de perdre ses rivaux, furent ensemble vers ce malheureux prince : ils lui annoncèrent, en entrant, qu'ils étaient venus pour dîner avec lui ; et, selon l'usage des Russes, on apporta, avant le repas, des verres d'eau-de-vie. Celui que but l'empereur était un verre de poison. Soit qu'ils eussent hâte de rapporter leur nouvelle, soit que l'horreur même de leur action la leur fît précipiter, ils voulurent, un moment après, lui verser un second verre. Déjà ses entrailles brûlaient, et l'atrocité de leurs physionomies les lui rendant suspects, il refusa ce verre : ils mirent de la violence à le lui faire prendre, et lui, à les repousser. Dans cet horrible débat, pour étouffer ses cris, qui commençaient à se faire entendre au loin, ils se précipitèrent sur lui, le saisirent à la gorge, et le renversèrent; mais comme il se défendait avec toutes les forces que donnent le dernier désespoir, et qu'ils évitaient de lui porter aucune blessure, ré-

duits à craindre pour eux-mêmes, ils appelèrent à leur secours deux officiers chargés de sa garde, qui, à ce moment, se tenaient en dehors à la porte de sa prison. C'était le plus jeune des princes Baratinski, et un nommé Potemkine, âgé de dix-sept ans. Ils avaient montré tant de zèle dans la conspiration, que, malgré leur extrême jeunesse, on les avait chargés de cette garde : ils accoururent, et trois de ces meurtriers ayant noué et serré une serviette autour du cou de ce malheureux empereur, tandis qu'Orlof, de ses deux genoux, lui pressait la poitrine et le tenait étouffé, ils achevèrent ainsi de l'étrangler; et il demeura sans vie entre leurs mains.

On ne sait pas avec certitude quelle part l'impératrice eut à cet événement; mais ce qu'on peut assurer, c'est que le jour même qu'il se passa, cette princesse commençant son dîner avec beaucoup de gaîté, on vit entrer ce même Orlof échevelé, couvert de sueur et de poussière, ses habits déchirés, sa physionomie agitée, pleine d'horreur et de précipitation. En entrant, ses yeux étincelans et troublés cherchèrent les yeux de l'impératrice. Elle se leva en silence, passa dans un cabinet où il la suivit, et quelques instans après, elle y fit appeler le comte Panine,

déjà nommé son ministre : elle lui apprit que l'empereur était mort, et le consulta sur la manière d'annoncer cette mort au public. Panine conseilla de laisser passer une nuit, et de répandre la nouvelle le lendemain, comme si on l'avait reçue pendant la nuit. Ce conseil ayant été agréé, l'impératrice rentra avec le même visage, et continua son dîner avec la même gaîté. Le lendemain, quand on eut répandu que Pierre était mort d'une colique hémorrhoïdale, elle parut baignée de pleurs, et publia sa douleur par un édit.

Le corps fut rapporté à Pétersbourg, afin d'y être exposé. Le visage était noir, et le cou déchiré. Malgré ces horribles marques, pour assoupir les mouvemens qui commençaient à se faire craindre, et prévenir que des imposteurs n'agitassent un jour l'empire sous son nom, on le laissa trois jours exposé à tout le peuple, sous les seuls ornemens d'un officier holstenais. Ses soldats, devenus libres, mais toujours désarmés, se mêlèrent parmi la foule, et en regardant leur souverain, leur air se remplissait de pitié, de mépris, et d'une sorte de regret mêlé de honte.

Aussitôt ils furent embarqués pour être reconduits dans leur patrie ; mais, par une suite de leur cruelle destinée, une tempête fit périr presque

presque tous ces malheureux. Quelques-uns s'étaient sauvés sur des rochers voisins de la côte ; mais ils y furent submergés, pendant que le commandant de Cromstadt envoyait demander, à Pétersbourg, s'il était permis de les secourir.

L'impératrice se pressa de faire partir tous les parens du feu empereur pour le Holstein ; mais elle les renvoya avec honneur, et donna même l'administration de ce duché au prince Georges. Biren, qui avait fait à ce prince la cession de ses droits au duché de Courlande, se vit par cet éloignement rétabli dans ses prétentions ; et l'impératrice voulant détruire le prince qui y régnait alors, voulant y dominer seule, pour n'avoir point d'obstacles à ses projets sur la Pologne, ne sachant que faire à sa cour d'un homme tel que Biren, le renvoya régner dans cette souveraineté. A la nouvelle de la révolution, Poniatouski la croyant devenue libre, voulut accourir auprès d'elle ; mais, retenu par de plus sages conseils, il se rendit seulement sur les frontières, où il attendait à chaque moment la permission de se rendre à Pétersbourg. Il avait depuis son départ montré la passion la plus constante : on pourrait citer même un trait singulier de son amour. Ce jeune homme, parti de Russie avec précipitation, et sans avoir pu, dans un

pays où les arts sont mal cultivés, avoir un portrait de sa maîtresse, était parvenu, de mémoire, et pour ainsi dire sous sa dictée, à la faire peindre parfaitement ressemblante. Elle sut toujours, en flattant sa passion, le tenir éloigné, et bientôt elle employa les armées russes qui désirent toutes les occasions de séjourner en Pologne, à lui en donner la couronne : elle engagea le prince d'Anhalt-Zerbst son frère, à ne plus servir aucune puissance ; mais elle le tint éloigné de sa cour, évitant avec un extrême soin tout ce qui pourrait rappeler aux Russes qu'elle est étrangère, et leur faire craindre de retomber sous le joug des Allemands. Tous les souverains s'empressèrent de la reconnaître : un seul, l'empereur de la Chine, qui a de vastes frontières communes avec la Russie, refusa de recevoir ses ambassadeurs, et fit répondre qu'il ne voulait avec elle ni alliance, ni commerce, ni aucune communication.

Un de ses premiers soins fut de rappeler l'ancien chevalier Bestuchef, qui s'honorant alors de son exil même, remplit toute la cour de ses portraits, en habit de disgracié. Elle punit sans rigueur le Français Bressan, qui avait averti l'empereur ; elle lui laissa toute sa fortune, et parut seulement satisfaire à la jalousie des courtisans,

en lui ôtant le cordon du troisième ordre de l'empire. Elle ne tarda pas à faire sentir au comte Schouvalof qu'il devait s'éloigner, et fit la cruelle plaisanterie de donner à ce favori de la feue impératrice un vieux nègre bouffon, favori du feu empereur. Après avoir commencé à rétablir l'ordre dans toutes les parties de l'état, elle alla à Moscou se faire sacrer dans la chapelle des anciens czars. Cette capitale la vit sans empressement et sans joie. Quand elle passait dans les rues, le peuple s'éloignait, mais son fils était toujours environné par la foule. Il y eut même des complots contre elle. Le Piémontais Odart en fut le délateur : il trahit tous ses anciens amis, qui, déjà mécontens de l'impératrice, entrèrent dans ces nouvelles trames : il demanda de l'argent pour unique récompense. Sur toutes les propositions que lui fit l'impératrice de l'élever à des dignités, il répondit toujours : « Madame, donnez-moi de « l'argent » ; et dès qu'il en eut obtenu, il retourna dans son pays.

Elle fit, après six mois, revenir à sa cour ce même Goudowitz qui avait montré de l'attachement à l'empereur ; et on vit sa fidélité récompensée par les avances des plus jolies femmes. Elle accorda à la *fraile* Woronsof, son indigne rivale, la permission de venir à Moscou dans sa

famille, où elle trouva sa sœur la princesse d'Aschekof, à qui il ne restait d'une si grande action, qu'une grossesse, un morne dépit, et une triste connaissance des hommes.

Toute la sûreté de ce règne parut confiée aux seules mains des Orlofs. Le favori ne tarda pas à renverser le grand-maître d'artillerie Villebois, et en obtint pour lui-même la place et le régiment. Le Balafré resta dans un régiment des gardes, avec un crédit dominant sur tout le corps, et un troisième frère eut la première place dans le sénat. Une catastrophe sanglante ayant terminé les jours du malheureux Ivane, l'impératrice n'eut plus à redouter sur son trône que son propre fils, contre lequel elle paraît s'assurer, en confiant la principale administration des affaires au comte Panine, toujours chargé de l'éducation de ce prince. Le crédit de ce ministre servant de contre-poids à la puissance d'Orlof, la cour fut divisée en deux partis, reste des deux conjurations; et l'impératrice, entre ces deux partis, gouverna par elle-même avec tant de gloire, que la renommée de son règne attira d'Europe et d'Asie un peuple nombreux dans ses états.

SECONDE LETTRE (1)

A MADAME LA COMTESSE D'EGMONT.

MADAME,

Quelques personnes ont élevé des doutes sur la fidélité de cette histoire. Cette espèce de critique est la seule qu'un historien soit dans l'obligation de réfuter; et je regarde comme un devoir de justifier à vos propres yeux la protection que vous avez accordée à cet ouvrage.

Permettez-moi, madame, de vous rappeler quelques faits. Au premier bruit que cette histoire existait, plusieurs personnes, en correspondance avec l'impératrice de Russie, en furent alarmées pour sa gloire. Vous avez su leurs dé-

(1) La première ci-dessus, page 265.

marches ; et dans l'impossibilité où elles furent de me faire accepter leurs offres, devenues de jour en jour plus considérables, l'une d'elles imagina qu'elle devait employer votre autorité pour m'y résoudre ; mais je peux dire en toute assurance, comme l'ami de Gracchus : « Si elle « me l'eût ordonné, j'eusse obéi ». Qu'est-il résulté de toutes leurs tentatives ? la certitude où vous êtes d'avoir entre les mains la déposition d'un témoin incorruptible.

Cet ouvrage fut composé pour vous seule, madame : aucun de ces grands motifs qui peuvent engager un homme courageux à publier des anecdotes ignorées, ne m'a fait prendre la plume, et moins encore un amour indiscret pour la vérité, ni aucune partialité, ni aucune intrigue. J'aurais pu, sans faiblesse et sans remords, le sacrifier à mon repos, si j'avais eu à craindre que mon repos fût compromis ; mais j'ai senti une répugnance invincible à le sacrifier à tout autre intérêt. J'ai envisagé avec horreur la flétrissure attachée encore aujourd'hui au nom de cet écrivain du quinzième siècle, qui a fait payer son silence par les princes de son temps. La séduction ne se découragea pas aisément ; elle imagina que la vanité d'auteur était plus forte en moi que l'intérêt, et qu'il fallait me tenter par

ces deux passions réunies. Elle me laissa entrevoir la possibilité de publier cet écrit, en altérant quelques faits, ou même en les laissant altérer sans me plaindre. L'indignation dicta ma réponse, et je rompis toute société avec de pareils négociateurs. Tous ces détails sont connus de vous, madame et de M. le comte d'Egmont. Que peuvent y opposer ceux qui s'efforcent de persuader que cette relation est un roman ? Un homme capable d'inventer ou de falsifier à plaisir les anecdotes contenues dans cette histoire aurait-il eu cette conduite ? et n'a-t-elle pas un autre principe que l'amour d'un faiseur de romans pour ses inventions ?

Bientôt la lecture de cet ouvrage appaisa les inquiétudes qu'avait causées le premier bruit de son existence. J'ai dû un singulier avantage à l'extrême impartialité de cette relation. Les partisans de l'impératrice de Russie, et ceux qui ne regardent pas cette princesse d'un œil si favorable, ont également trouvé, dans cette lecture, des motifs de se confirmer dans leurs opinions, et j'ai eu pour défenseurs auprès d'elle-même, ses partisans les plus déclarés.

Mais, quelles sont les critiques sur lesquelles on a fondé cette inculpation ? Voici une de celles qu'on a le plus répétées. le proverbe « Qu'al-

« lions-nous faire dans cette galère ? » est, disait-on, une plaisanterie purement française, et ne peut avoir été dans la bouche des dames russes. Les auteurs de cette grave observation ont prouvé seulement qu'ils ne connnaissent ni la Russie ni les Russes, puisqu'ils ne savent pas que nos comédies sont jouées tous les jours à Pétersbourg, et même dans notre langue.

J'ai rapporté cette plaisanterie, parce qu'elle sert à peindre les caractères et les mœurs : mais il en est une autre que je me suis permise sur les liaisons suspectes du comte Poniatouski; et, je l'avoue, celle-ci, au premier coup-d'œil, paraît de l'historien, beaucoup plus que de l'histoire; elle ressent plus l'imitation de Pétrone que celle de Tacite : vous avez vous-même proscrit ce badinage. J'oserai entreprendre de le justifier contre vous-même. En introduisant ce jeune Polonais sur la scène, il fallait, pour anoblir le récit d'une aventure galante, et soutenir l'attention des lecteurs, annoncer qu'une couronne deviendrait le prix de cette aventure. Mais cette haute élévation, où le comte Poniatouski est en effet parvenu, aurait inspiré de lui la plus haute idée : elle aurait fait attendre, pour la suite du récit, un intérêt qui l'aurait eu lui-même pour objet. Un des plus grands avantages

du style familier dont je me suis servi, était d'employer, en cette occasion, le badinage et la plaisanterie, pour laisser ce personnage dans sa médiocrité naturelle, en même temps que j'annonçais toute l'importance de cette narration.

Je pourrais discuter les motifs qui ont engagé un petit nombre de personnes à s'efforcer de rendre cette histoire suspecte ; je montrerais que le plus dangereux de mes critiques, je dis le plus dangereux, parce qu'il était le plus puissant, ne connaissait ni la Russie ni les Russes, ni même cet ouvrage. Je pourrais surtout, d'après l'exemple de tous les historiens anciens, soutenir qu'un homme digne de foi, et qui ne craint pas de se nommer, a le droit incontestable d'être regardé comme une autorité sur les événemens qu'il a vus, et dont il a recueilli tous les détails sur les lieux même où ils se sont passés. Mais si l'on veut encore des autorités, je ne serai embarrassé que du nombre.

En effet, parmi les fréquentes lectures que je me suis vu forcé de faire de cette histoire, toutes celles où il s'est trouvé des personnes bien instruites de cet événement, loin de m'attirer la plus légère contradiction, m'ont procuré des autorités nouvelles.

Je ne vous rappellerai point, madame, que

je l'ai lue en votre présence à M. le duc de Choiseul, l'homme le mieux instruit de tout ce qui s'est passé en Europe pendant son ministère; et à M. le baron de Breteuil, qui, plus d'une fois, y est personnellement indiqué, à qui le piémontais Odard a tenu l'étrange propos que j'ai rapporté; en un mot, qui connaît par lui-même toutes les personnes et tous les faits dont j'ai parlé.

Citer sur une révolution le témoignage du roi de Suède, ce sera citer l'autorité d'un maître: il est plus habile en ce genre que tous mes critiques. Mais ce qui est plus essentiel aux preuves que je veux discuter, le feu roi son père, avait été tuteur de Pierre III, et ensuite lui avait dû le trône: la cour de Suède est la seule qui ait eu la générosité de prendre le deuil pour la mort de ce malheureux empereur. Une liaison de reconnaissance et de politique l'avait rendue très-attentive à cet événement. Ce prince qui, pendant son séjour à Paris, s'est lié avec vous, madame, d'une amitié qui vous honore également tous deux, m'a dit, en présence de M. le comte de Creutz, encore aujourd'hui son ambassadeur en France, et de M. le comte de Lewenhaup, maréchal-de-camp au service de France, que la relation envoyée au sénat de Suède était

absolument conforme à mon récit. Il m'apprit que le roi, son père, avait lui-même choisi pour instituteurs de Pierre III, les deux hommes vertueux dont j'ai parlé. Il ajouta qu'il n'y avait, au temps de cette éducation, aucune apparence que Pierre dût jamais être appelé en Russie; que la maison de Holstein s'attendait à le voir monter sur le trône de Suède, et que, dans le dessein de lui obtenir plus facilement les suffrages de la nation suédoise, son éducation avait été dirigée vers les mœurs républicaines. Il a ainsi confirmé, d'une manière incontestable, tout ce que j'ai dit sur l'éducation de cet empereur, et la manière dont j'ai tenté d'expliquer un caractère si bizarre.

L'histoire toute entière ne nous présente qu'un seul caractère du même genre. C'est celui d'Antiochus Epiphane, qui, paraissant quelquefois oublier sa puissance absolue, s'en allait dans les rues et dans les places d'Antioche, solliciter les suffrages du menu peuple, pour être élevé à quelque mince magistrature, et qui ensuite faisait apporter, dans les marchés publics, une chaise curule, d'où il jugeait les querelles de la dernière populace. Il joignait, disent les historiens, la plus fastueuse magnificence à la plus basse popularité: plein de courage, de talens pour

la guerre, de connaissances dans les arts, il prostituait sans cesse ses talens, ses connaissances, son rang, sa dignité, tantôt dans les boutiques, dans les forges, dans les ateliers, tantôt dans les jeux les plus avilissans, où il se plaisait à se donner en spectacle au milieu de la pompe la plus extraordinaire. Il prenait, tour à tour, les manières et le personnage de tous les états et de tous les caractères; de sorte que, ni les autres, ni lui-même, ne savaient véritablement quel homme c'était.

Il est remarquable qu'on peut expliquer ce caractère étrange, précisément de la même manière dont j'ai expliqué celui de l'empereur Pierre III. Ce despote asiatique était Grec d'origine. Il avait, dans sa jeunesse, séjourné quelque temps à Athènes, et plus long-temps encore à Rome, où il était demeuré en otage. N'est-il pas vraisemblable qu'il avait pris, dans ces deux républiques, cette habitude de l'égalité, cette ambition de se distinguer par un mérite personnel? Les impressions reçues dans sa jeunesse, conservées dans un esprit faible, mais dont la conception était vive et facile, avaient produit ce composé ridicule de raison, de talens et de démence.

Antiochus Epiphane et le czar Pierre III

avaient reçu, tous deux, une éducation trop forte pour leur génie : ce n'est pas là communément le malheur auquel les princes sont exposés dans leur enfance. Il me paraît certain qu'on expliquerait ainsi les contradictions apparentes de chaque caractère, si on pouvait découvrir, dans la plupart des hommes, ce qui les a frappés le plus vivement dans leurs premières années.

Je reviens aux nouveaux témoignages dont il m'est facile d'appuyer cette relation. M. le comte de Vielhorski, que nous voyons aujourd'hui en France remplir avec tant de zèle et de sagesse le difficile emploi d'envoyé de la confédération de Pologne, était présent lorsque S. A. R. M. le prince Charles de Saxe, duc de Courlande a entendu lire cette relation. Ce prince avait un intérêt personnel à être fidèlement instruit de toutes les intrigues de la cour de Russie. Sa couronne en dépendait, comme l'événement l'a prouvé. Il se trouvait à Péterhoff cette même nuit, où Pierre III surprit Poniatouski près d'entrer chez la grande-duchesse. Il dîna le même jour avec les deux époux réconciliés; et il a certifié positivement la vérité de cette anecdote, et de toutes celles qui sont contenues dans la première partie de cette histoire.

J'ai cependant trouvé sur cette anecdote, et

je l'avoue avec franchise, une assez grande variété dans un autre récit. Je le tiens d'un homme qui prétend y avoir joué un rôle important. Cet homme est le comte Branéki, l'ami, le confident, le défenseur du roi de Pologne. Selon lui, le ressentiment du grand-duc ne s'appaisa pas facilement. Après avoir relâché le comte Poniatouski, non-seulement le grand-duc persistait à vouloir le faire chasser de cette cour avec ignominie, mais il voulait faire casser son mariage avec la grande-duchesse, et la faire enfermer dans un couvent. Il l'avait conduite et la tenait prisonnière dans une petite maison près d'Oranienbaum. Les sentinelles placées aux environs avaient ordre de n'en laisser approcher qu'un certain nombre de courtisans dévoués au grand-duc. Ce prince, jaloux et irrité, était lui-même dans cette maison, et ne respirait que la vengeance.

Le comte Branéki, à ce que lui-même raconte, entreprit de sauver la grande-duchesse. Une rivalité perpétuelle pour tous les succès de société, l'avait ouvertement brouillé en Pologne avec le comte Poniatouski. Ils se traitaient avec une extrême froideur à Pétersbourg. Branéki était venu à cette cour à la suite du prince Charles; et c'était un nouveau sujet d'éloignement entre ces deux jeunes Polonais, puisque le prince Charles travaillait à faire rappeler le comte Poniatouski, dont les intrigues inquiétaient la maison de Saxe. Branéki, cependant, n'avait pas cru devoir seconder l'inquiétude de cette maison contre la fortune d'un jeune gentilhomme, son concitoyen et son égal; mais habitué dès son enfance à être rival de Poniatouski, il cherchait à se rendre plus agréable que lui à la grande-duchesse. Il espérait en trouver l'occasion en faisant une cour assidue au grand-duc. Il entretenait ce prince de siéges, de combats, de plans de bataille. Une seule campagne que sa jeunesse lui avait permis de faire, le mettait à portée d'en raisonner assez savamment au gré du grand-duc, qui le menait souvent à sa petite forteresse, lui commandait l'exercice et le consultait sur tous ses desseins militaires. Branéki, en apprenant ce qui s'était passé à Péterhoff, et les périls où la grande-duchesse demeurait exposée, alla trouver Poniatouski. Celui-ci, échappé à cette malheureuse rencontre, et revenu à Pétersbourg, y attendait dans la consternation ce qu'on ordonnerait de sa destinée, et ne prenait aucun parti. Branéki lui conseilla de commencer par écrire à la maîtresse du grand-duc; et cette lettre

écrite, dont l'effet devait être de prévenir favorablement l'esprit du grand-duc lui-même, il lui proposa de le conduire vers ce prince, dans le pavillon où la grande-duchesse était gardée. La démarche était audacieuse, et la témérité de Branéki l'emporta sur la timide circonspection de son heureux rival. Les deux jeunes Polonais prennent donc ensemble des chemins détournés. En approchant du pavillon, Poniatouski resta caché dans l'épaisseur des bois. Branéki s'avance seul, résolut, à quelque prix que ce fût, de paraître tout à coup sous les yeux du grand-duc, sans lui être annoncé, et déterminé à tuer, s'il le fallait, toute sentinelle qui voudrait s'opposer à son passage. Il fut plus heureux, et parut subitement, comme il le voulait, en présence du grand-duc. Ce prince, étonné, demande : comment êtes-vous arrivé ici? Par des ruses de guerre, lui répond Branéki; et il se met aussitôt à lui raconter les prétendus stratagêmes qu'il avait employés pour tromper les sentinelles. Ses discours et son audace charmèrent l'esprit du grand-duc; et Branéki, après avoir achevé de s'y insinuer par de pareils propos, saisit le moment de lui représenter combien il serait injuste de perdre la grande-duchesse, pour la folie d'un jeune

homme,

homme, qui, peut-être, était amoureux d'elle, sans en être aimé; en un mot, il l'amena au point de faire appeler le comte Poniatouski, et l'engagea à conduire celui-ci chez la grande-duchesse, pour la prier de pardonner ses folles tentatives de la nuit précédente.

Branéki ajoute que lui-même eut, peu de temps après, une entrevue avec la grande-duchesse. Il lui dit : « que ce n'était pas le « comte Poniatouski qu'il avait voulu servir, « mais elle seule, et par un sentiment bien « opposé au dessein de servir Poniatouski. » Il lui tint, à cette occasion, des propos pleins de galanterie et de passion, qui ne furent ni agréés, ni rejetés; et il regarde cette aventure comme la source de cette haute fortune où il est parvenu pendant les malheurs de son pays, et qui ne lui laisse plus désormais que le trône à ambitionner.

Ce récit, que je tiens du comte Branéki, en y supposant la plus exacte vérité, ne contrarie point, si on l'examine avec attention, celui que j'ai fait, d'après des témoins oculaires; d'après les confidentes de l'impératrice, d'après le récit du favori, qui alors gouvernait l'empire. Pierre n'était pas homme à garder long-temps la même résolution. Il se peut qu'après avoir promis de réparer l'éclat que sa jalousie et sa colère avaient,

dans le premier moment, donné à cette aventure, il ait encore éprouvé des retours de colère, et des désirs de vengeance: et quel est le stoïcien, qui, en pareille rencontre, eût été à l'abri de ces alternatives? L'aveu que la grande-duchesse fait à son mari, dans ma relation, est assurément dans le caractère de cette princesse. La tournure que prend Branéki, en parlant à ce prince, n'est pas la même, et ne devait pas l'être. J'en appellerais volontiers là-dessus à tous ceux que les hasards de la société ont pu faire trouver en pareille conjoncture.

Je ne sais de quel poids sera, auprès de mes lecteurs, le témoignage du Piémontais Odard. Je ne dissimulerai même pas que ce Piémontais, revenu dans sa patrie, comme il l'avait annoncé, vient, tout récemment, d'être tué d'un coup de tonnerre. Mais avant sa mort, M. le chevalier d'Arci, de l'académie des sciences, et M. de Trudaine, l'avaient rencontré dans la ville de Nice, qu'il avait choisie pour retraite; et s'il faut parler de lui, d'après ses propres opinions, sa conduite était alors aussi honnête que sa fortune. Tous deux se ressouvinrent de cette histoire, et les récits d'Odard la leur ont confirmée toute entière.

Quelques personnes, il est vrai, qui ont

connu la princesse d'Aschekof, dans ses voyages, n'ont pas reconnu en elle la jeune princesse qui les avait intéressée dans mon récit. Je les prie d'observer qu'elle y est peinte à dix-huit ans, et que j'ai moi-même annoncé, avant de finir, le changement que sa disgrace a produit en elle. Elle éprouve déjà, si j'ose m'exprimer ainsi, ce triste désabusement, fruit ordinaire d'une tardive expérience. Elle a perdu dans un âge si tendre, toutes les illusions de la fortune, de l'amitié et de la gloire. L'humiliation a flétri ce caractère ardent et généreux, qui lui faisait sacrifier sa famille, qui lui donnait de l'enthousiasme et de la crédulité, qui, dans ses premiers mécontentemens de l'impératrice, lui faisait dire hautement: « J'ai cru bien faire, je « me suis trompée ». L'épreuve d'une longue disgrace, et l'affreux sentiment de son esclavage, l'ont rendue chagrine, sans qu'elle ose désormais paraître mécontente. Voilà ce qu'elle est aujourd'hui. Il lui reste ce même emportement qui la conduisait aux casernes, qui la faisait s'habiller en homme, et marcher à la tête des troupes. Je n'ai parlé nulle part de sa beauté. Son âge, et elle en avait alors tout l'éclat, lui en tenait lieu dans le temps où je l'ai peinte.

Je pourrais ajouter beaucoup d'autres faits à

cette lettre, déjà trop longue ; mais rien ne pourra convaincre ceux qui ne sont pas convaincus par tout ce que j'ai dit ; et je crois avoir suffisamment justifié à vos yeux un ouvrage qui n'a été conçu que sous vos auspices.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, ce 25 août, 1773.

FIN.

TABLE

OU

SOMMAIRES DE CHAQUE LIVRE.

HISTOIRE DE POLOGNE.

LIVRE Ier.

(Tom. Ier., pag. 1—70).

Préambule sur l'origine commune et sur la différence des Russes et des Polonais. Exposition du sujet ; ses difficultés et les secours que l'auteur a eus. Nécessité de remonter plus loin. Gouvernement de Pologne et son principe. Ce n'est point le gouvernement féodal, mais le gouvernement de presque tous les anciens peuples de l'Europe. Sa première simplicité. Les altérations qu'il a souffertes, 1°. par l'agrandissement de la république ; 2°. par l'établissement de nouvelles diètes composées de députés des provinces ; 3°. par la formation d'une grande et d'une petite noblesse contre le principe de ce gouvernement ; 4°. enfin, par un nouvel esprit qui se

LIVRE II.

(Tom. Ier., pag. 71 — 128).

LIVRE III.

(Tom. Ier., pag. 129 — 239).

LIVRE IV.

(Tom. Ier., pag. 240—346).

néral Branicki. L'oppression de la Pologne augmente. Mouvemens parmi la noblesse polonaise. Crainte de confédérations particulières. Le comte Branicki calme la nation dans l'espérance de la réunir plus sûrement à la diète prochaine. Mokranouski parcourt les provinces. Intrigues à la cour de France, et correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV. Caractère et conduite de Mokranouski; il est désigné pour maréchal de la prochaine diète. Disposition des cours étrangères, dont les Polonais avaient imploré le secours. Sujet de guerre entre la Russie et les Turcs. Etat de l'empire Ottoman, et caractère du grand-seigneur. Crim Gueray se fait proclamer grand kan de Crimée. Intrigues du roi de Prusse à Constantinople, et avec le kan des Tartares. Révolution de Russie. Caractère de Catherine II. Situation du comte Poniatouski au moment de cette révolution. Le roi de Prusse et le kan des Tartares forcés de changer leurs mesures. Conduite, desseins et premières démarches de la nouvelle impératrice.

LIVRE V.

(Tom. II, pag. 1 — 104).

Desseins de Catherine, annoncés par ses premières démarches. Sa première lettre à Poniatouski, où elle désigne pour roi, lui, ou le prince Adam Czartorinski. Ce qui se passe à cette occasion entre les princes Czartorinski. Conduite du roi de Pologne

envers la nouvelle impératrice, et première lettre qu'elle écrit à ce prince. Le duc Charles retourne en Courlande, et Biren part pour s'y rendre. Diète de 1762, où les deux partis prennent les armes l'un contre l'autre. Assemblée des ministres et de la plupart des sénateurs rompue par les Czartorinski. Assemblée du sénat. Bruits publics sur la cour de Russie. Arrivée de Keyserling; son caractère et son histoire. Suite de l'affaire de Courlande. Maladie du roi. Entrevue du baron de Breteuil et de Catherine. Retour de la paix en Europe. Déclaration de la czarine. Convocation du sénat. Affaire du tribunal de Vilna; et à cette occasion, origine de la grande puissance du prince Radziwil, et caractère de ce prince. Intrigue de Poniatouski pour attirer une armée russe en Pologne. Mouvemens de la cour de Russie Bestuchef est contraire à Poniatouski; Panine lui est favorable. Dessein de faire passer quatre régimens russes en Pologne pour y répandre l'effroi; et à cette occasion, disposition générale des esprits à la cour de Russie. Déclaration de l'impératrice de Russie. Le roi et son ministre quittent la Pologne. Le prince Charles quitte la Courlande. Les Prussiens mettent deux provinces polonaises au pillage. La querelle avec les Tartares est conciliée. Entrée des Russes en Pologne. La maison Czartorinski prend les armes, et cherche à faire confédérer la nation. Effet des déclarations de l'impératrice sur les Polonais. On se prépare à résister aux Russes; mais les partis russes et autres restent dans l'attente. Cette affaire est mise en négociation. Opposition du roi de

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

(Tom. II, pag. 370—505).

LIVRE IX.

(Tom. III, pag. 1 — 148).

tersbourg au sujet de la confédération. Combats livrés aux confédérés pendant l'armistice. Première action de Casimir Pulawski. Fin de la commission de Mokranouski. Indignation des Polonais. Déclaration de la czarine contre les confédérés. Les troupes du roi sous le commandement de Branéki se joignent aux Russes. Dispositions des cours de Saxe, de Vienne, de France et de Turquie à l'égard des confédérés. Presque toutes les provinces se confédèrent malgré cet abandon. Confédération du comte Potocki. Histoire de Beniowski. Histoire de Dzirzanouski : son discours au roi : son projet d'enlever Repnine. Inquiétude de tous ceux qui étaient restés à Varsovie. Les troupes du comte Potocki dissipées : sa fuite en Moldavie. Histoire des Zaporoves ou Haydamaks et massacres d'Ukraine. Revers des confédérés de Barr. Nouvelles confédérations, celles de Lithuanie, de Zakroczim, de Cracovie. Siége de cette ville. Les massacres d'Ukraine recommencent; et par une manœuvre du Tartare Yakoubaga les Russes poursuivent les confédérés sur le territoire ottoman. Mouvemens à Constantinople sur cette nouvelle. La czarine après un premier effroi, croit ces mouvemens aisés à apaiser. Prise de Cracovie. Catherine espère négocier encore avec les Turcs. Changement de ministère à Constantinople. Déclaration de guerre. Rappel de Crim-Gueray. Invasion de la nouvelle Servie. Dispositions des Russes contre la czarine : elle rejette toute la faute de la guerre sur le comte Panine, l'homme le plus chéri de la nation. Mouvemens que cette déclaration de guerre produit en Pologne. L'é-

vêque de Kaminiek entreprend de diriger les efforts de sa nation. Confédérations imprudemment formées. Intrigues de la Saxe. Divisions parmi les confédérés de Barr. Emprisonnement de Pulawski; ses derniers mots à ses fils. Imprudence des Lithuaniens. Les troupes de Radzivil prises ou dissipées par les Russes. Intrigues de la czarine pour pacifier la Pologne. Rappel de Repnine. Tentatives de celui-ci pour réunir les Polonais aux Russes contre les Turcs. Cruautés inouies exercées contre les confédérés. Tableau de l'état intérieur de l'empire de Russie.

LIVRE X.

(Tom. III, pag. 149 — 292).

La guerre inévitable. Précautions mutuelles du roi de Prusse et de la cour de Vienne. Retard des hostilités et situation des confédérés en Pologne. Situation des jeunes Pulawski. Le plus jeune est fait prisonnier. Dessein de l'auteur. Combat d'Okopé. Evasion de la troupe de Casimir Pulawski et de celle de son frère. Armée russe; son général; ordres qu'elle avait reçus; son entrée en Moldavie. Remarques de quelques étrangers sur cette armée. Etat de la Moldavie, et composition des troupes turques. Surprise de Choczim manquée. Premier combat des Russes et des Turcs. Etat des confédérations. Etat des Russes en Pologne. Quelques confédérés deviennent redoutables, tels que

LIVRE XI.

(T. III, pag. 293—469).

LIVRE XII.

LIVRE XIII.

(Tom. IV, pag. 135—218).

LIVRE XIV. (T. IV, p. 219-245).

(1771).

LIVRE XV. (Tom. IV, p. 245 - 261).

(1772 -- 1774.)

RÉVOLUTION DE RUSSIE

EN 1762.

(Tom. IV, pag. 263—404).

(Epitre dédicatoire à la comtesse d'Egmont). Education de Catherine d'Anhalt-Zerbst. Son portrait. Son mariage avec le grand duc de Russie. Williams, ambassadeur d'Angleterre, présente à la grande duchesse le comte Poniatouski. Education et caractère du grand duc. Poniatouski surpris, arrêté et relâché par le grand duc. Exil de Bestuchef et départ de Poniatouski. Mort de la czarine Elisabeth. Le grand duc monte sur le trône, sous le nom de Pierre III. Biren, Munich et d'autres exilés reviennent de Sibérie. Mécontentemens intérieurs. Chagrins de Catherine; elle fait connaissance avec Orlof. Portrait de la princesse d'Aschekof. Catherine fait préparer par Orlof et ses frères un soulèvement des gardes, et par la princesse d'Aschekof une convocation des grands; ces deux conjurations sont inconnues l'une à l'autre. Comment la princesse d'Aschekof détermine Panine à seconder l'ambition de Catherine. Comment les deux conjurations se réunissent. Passig, un des conjurés, est arrêté; à cette nouvelle, Catherine se décide, malgré Panine, et fait éclater aussitôt la conjuration. Catherine part du

château de Petershoff, et se rend aux casernes de Pétersbourg. Dix mille hommes la suivent dans la ville. Elle publie un manifeste. Elle se fait sacrer; et à la tête de son armée, elle marche vers l'empereur. Description du château d'Oranienbaum. Pierre III part de ce château pour aller à celui de Petershoff. Il apprend l'entreprise et le succès de Catherine. Munich lui conseille de rassembler ses forces à Cromstadt. Irrésolutions et lenteurs de Pierre III. L'arrivée prochaine de Catherine et de vingt mille hommes à Petershoff, le détermine à s'embarquer. Talizine soulève la ville et la garnison de Cromstadt en faveur de la Czarine. Pierre III n'est point reçu à Cromstadt. Munich conseille de forcer de rames vers Revel et de fuir en Prusse. Les courtisans rejettent ce conseil. Pierre descend à Oranienbaum. Il écrit à Catherine qu'il lui abandonne l'empire. Renonciation que lui fait signer la czarine. Conduite généreuse de Catherine envers Munich. Disgrace de la princesse d'Aschekoff. Elévation d'Orlof. La nouvelle de la révolution est mal reçue à Moscou. Mouvemens à Pétersbourg en faveur de Pierre III. Mort de ce prince. Biren rétabli en Courlande. Rappel de Bestuchef. (Seconde lettre à la comtesse d'Egmont, ou réponse à quelques critiques).

FIN.

214


BIBLJOTEKA PUBLICZNA
imienia
STEFANA HEMPLA
w RADOMIU.
Sejmiku Radomskiego

